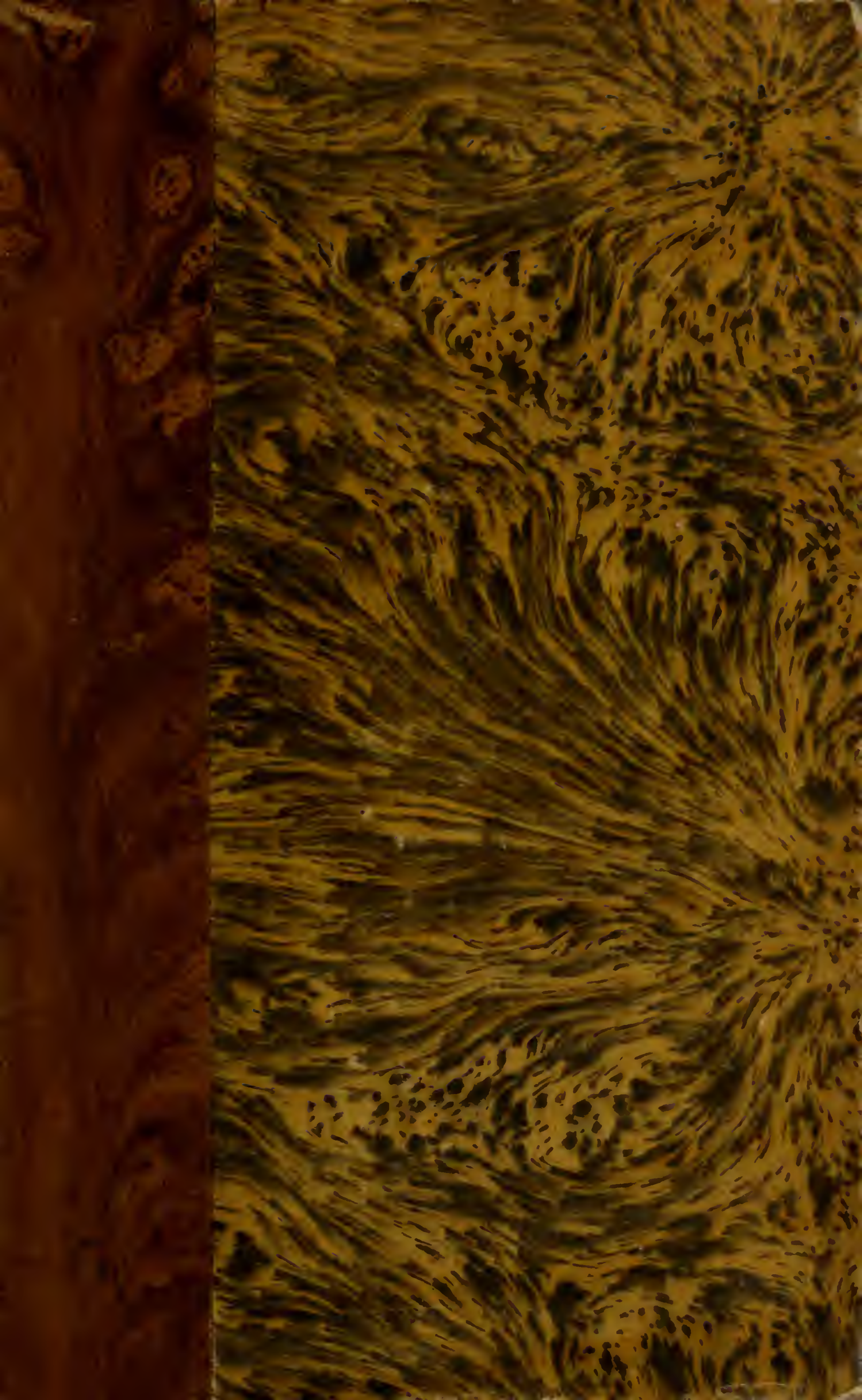
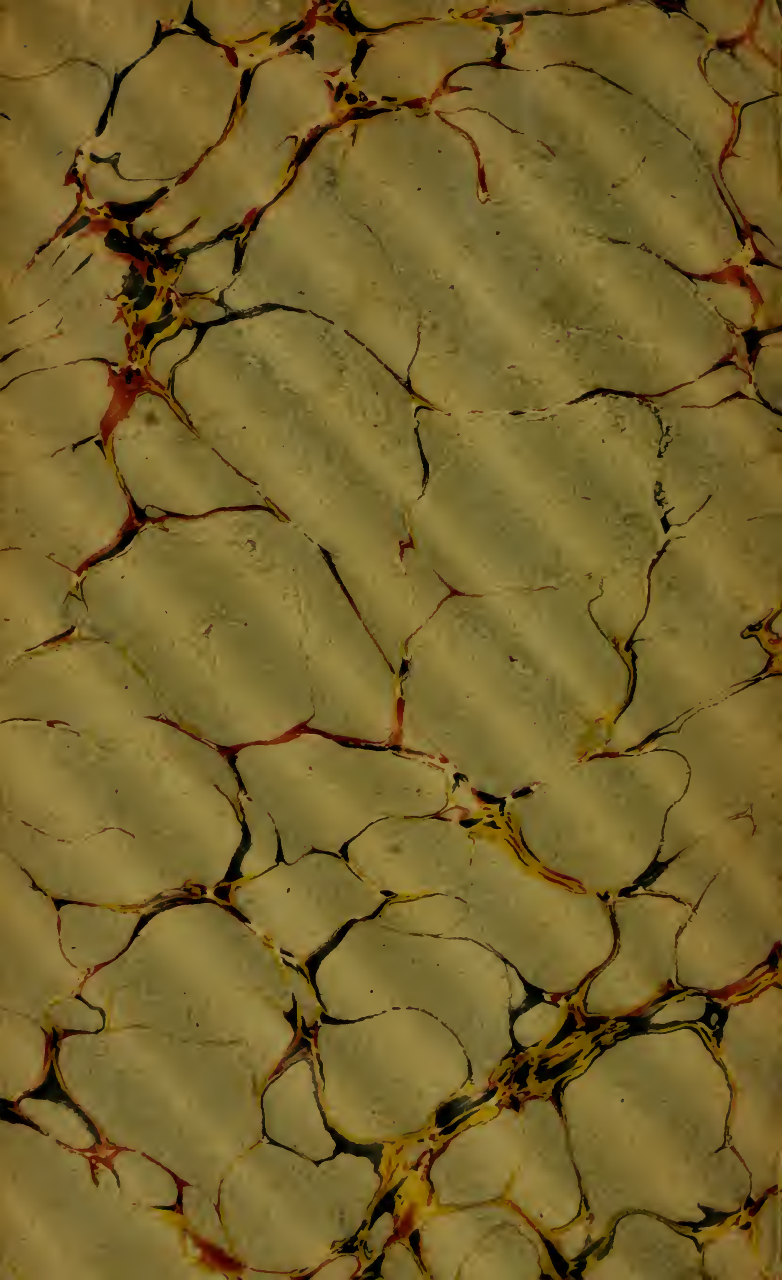
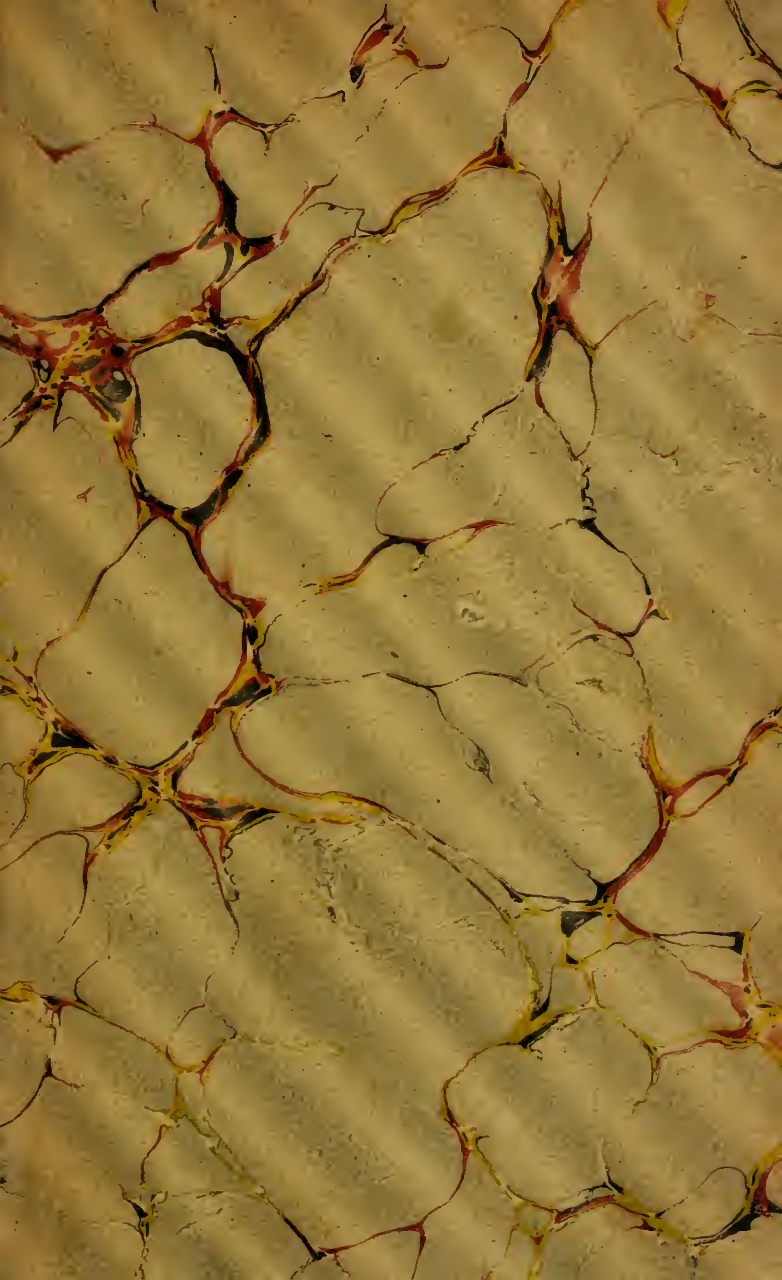







SABLE
COLLECTION
SABLE

25. **BALZAC - FERRY (Gabriel)** B. et ses Amies- C. Lévy, 1888.
in 12, br. 650 F

BALZAC ET SES AMIES

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR

FORMAT GRAND IN-18

LES DERNIÈRES ANNÉES D'ALEXANDRE DUMAS. 1 vol.

LES DEUX MARIS DE MARTHE . . . . 1 —

PARIS. — IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20. — 23336-7.

BALZAC

ET

SES AMIES

PAR

GABRIEL FERRY



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

—

1888

AVANT-PROPOS

Le journal *le Gil Blas* a publié des fragments de ce nouvel ouvrage que nous offrons au public.

Les lignes suivantes donneront au lecteur une idée du point de vue où nous nous plaçons pour étudier l'immortel auteur de *la Comédie Humaine.*

Balzac redevient actuel. Grâce aux soins du comité de la Société des gens de lettres, lui, aussi, va avoir sa statue: une statue bien méritée.

L'auteur de *la Comédie Humaine* est peu connu, ou mal connu de la génération présente. Le grand public est à peine initié à deux ou trois de ses ouvrages; mais il ignore le reste de

l'œuvre. Ceci est un contre-sens littéraire.

Depuis trente ans, l'influence de Balzac sur le roman contemporain est considérable, prépondérante. Le roman fait d'après sa manière, sa méthode, ses procédés d'observation, tient aujourd'hui la première place ; et, parmi les romanciers, les plus en vogue, les mieux cotés, combien sont ses élèves, ses imitateurs ! Ceux-ci ne sont parvenus à la célébrité ou à la notoriété que par l'emploi, et aussi l'exagération de ses procédés littéraires. Ils ont glané dans le champ de l'auteur de *la Comédie Humaine* et ont fait une florissante gerbe avec les épis oubliés par lui.

L'homme n'est pas mieux connu que l'écrivain.

Les biographes, les critiques, les ramasseurs d'anecdotes n'ont vu et remarqué dans la personnalité si multiple, si ondoyante de Balzac, que les côtés un peu vulgaires, un peu bruyants, que ce dernier aimait à étaler en public, c'est-à-dire la grosse gaieté, la sonore bonhomie du Tourangeau aux propos salés, aux plaisanteries grasses ; la verve gauloise, rabelaisienne, de l'auteur des *Contes Drolatiques ;* la faconde

amusante et les boniments étourdissants du créateur de *Gaudissart*. Le romancier possédait, en effet, un grand fond de bonne humeur qui apparaissait volontiers, quand il n'était pas trop talonné par le besoin d'argent ou tourmenté par les angoisses de l'échéance. Mais, comme on a beaucoup insisté sur ce seul côté du caractère de l'écrivain, le public n'a retenu, ne voit donc que celui-là. Il y a malentendu : tout le portrait de Balzac ne réside pas dans cette note exubérante. L'homme intime est tout différent de son enveloppe et de ses allures de dehors.

Un soir, Balzac se trouvait dans le salon de la princesse de Bagration ; le succès de ses premiers ouvrages avait mis son nom et sa personne à la mode. il rencontrait chez la princesse un cercle de femmes aimables avec lesquelles il aimait à causer. Celles-ci aimaient aussi son entretien et ne dédaignaient pas de poser un peu devant le romancier en vogue. Ce soir-là, ce dernier avait parlé de beaucoup de choses ; et, notamment, des subtilités féminines.

— Ah ! monsieur, comme vous connaissez

bien les femmes ! s'écria une jolie personne placée à côté de lui.

— Si bien, répondit Balzac en souriant, que rien qu'en les regardant un instant, je pourrais raconter leur histoire depuis le jour de leur naissance. Voulez-vous que je vous dise la vôtre, madame?

— Oh ! pas tout haut, exclama l'étourdie, en reculant avec effroi.

Et tout le monde de rire autour d'elle.

Oui, Balzac connaissait bien les femmes ; quand on est curieux de sincèrement le posséder, il faut l'étudier dans ses rapports avec celles-ci. Alors combien l'homme intime paraît différent du type raconté par les biographies courantes ! Mais, si l'auteur de *la Comédie Humaine* a bien peint les femmes, c'est qu'il les a tendrement aimées, et que lui-même a été beaucoup aimé par des femmes de cœur et d'intelligence.

Entendons-nous : Balzac, malgré son enveloppe épaisse, son tempérament sanguin, sa gaieté grasse, fut toujours dans ses amitiés féminines un sentimental, presque un platonique. Chez lui, le cœur dominait les sens ; il avait

la galanterie banale en horreur ; et il regardait comme avilissant tout plaisir qui ne dérive pas, ne retourne pas à l'âme.

Voici une réflexion sur lui-même qu'il envoyait à madame Hanska, dont il était tendrement épris, et dont il devint l'époux après seize ans d'une amitié passionnée. Cet aveu à la femme aimée fera peut-être sourire quelques-uns :

« Les amitiés d'épiderme ne me vont pas ; elles me fatiguent et me font sentir plus vivement quels trésors renferment les cœurs qui veulent bien m'abriter. Je ne suis pas Français dans l'acception légère de ce mot. »

Une telle réflexion éclaire le caractère, les mœurs, la vie d'un homme.

Ces affections féminines furent la grande consolation de l'existence si tourmentée du romancier ; elles relevèrent souvent son courage abattu ; et adoucirent les amertumes de sa destinée. Maintenant, disons les noms de ces femmes d'élite.

Ce furent, d'abord : madame Surville, — sa sœur ; — madame de Berny, madame Carraud ; puis viennent la duchesse d'Abran-

tès, George Sand, madame Émile de Girardin, la duchesse de Castries, et enfin la comtesse Hanska. Toutes ces figures féminines ont laissé une trace plus ou moins profonde dans la vie et l'œuvre de l'écrivain. Que de fois il a donné aux héroïnes de ses romans les traits, le caractère, le cœur de ses amies! C'est ainsi que madame de Berny est devenue le modèle de cette touchante figure qui s'appelle madame de Morsauf du *Lys dans la vallée.*

Pour peindre — un type qui revient souvent dans ses romans — la femme supérieure, incomprise dans son milieu, condamnée par les circonstances à végéter dans une sphère étroite, obscure, où elle ne peut déployer ses brillantes facultés, il n'a eu qu'à observer madame Carraud, une nature d'élite, une grande âme, une intelligence vaillante, mais toujours refoulée par les destinées dans un coin de province reculée. Et le sort de cette amie lui arrache un jour cette exclamation: « Jamais esprit plus extraordinaire n'a été plus étouffé. Elle mourra dans son coin, inconnue.»

Et ce type si bizare, si fantasque, mais si féminin de *la Duchesse de Langeais*, où Balzac

l'a-t-il vu, rencontré? A-t-il été créé par son imagination ? — Non ! il est sorti de sa liaison avec madame de Castries, une grande et noble coquette qui s'amusa de lui, qui aimait ses romans, mais ne voulut pas en faire un avec lui. Douloureuse déception qui lui mit longtemps l'amertume au cœur. Mais, quand une coquette roule un homme comme Molière ou Balzac, la défaite de celui-ci n'est jamais absolue : dans l'art, elle se trahit par une œuvre.

George Sand elle-même devint un des modèles du romancier. Elle a sa place dans *Béatrix,* sous le nom de Camille Maupin : intéressante création d'une femme artiste qui allie la subtilité de l'intelligence à la beauté du visage.

Ces amies de cœur qui lui firent cortège, comment le romancier les connut-il? Quel jeu du hasard et des circonstances les jeta dans sa vie?

Madame de Berny, madame Carraud étaient intimement liées avec la famille de Balzac. Leur âge correspondait à celui du fils de la maison; une sympathie mutuelle, née, développée au contact de relations presque quotidiennes, se déclara et se perpétua entre eux !

Un commencement de correspondance en-

flamma Balzac pour la duchesse de Castries.

Un jour, George Sand, après la publication d'*Indiana,* pria un ami commun de la présenter à l'auteur de *la Peau de Chagrin*, déjà célèbre ; et presque aussitôt une franche et affectueuse camaraderie littéraire unit les deux écrivains.

Le hasard d'une rencontre en Suisse, dans un hôtel, pendant le mois de septembre 1833, mit en présence la comtesse Hanska et Balzac, et celui-ci éprouva le coup de foudre à la subite vision de cette femme, qui répondait à un idéal de perfections physiques longtemps désiré, longtemps cherché.

Redisons-le : Il y a chez l'auteur de *la Comédie Humaine* un côté intime que la génération actuelle connaît peu; c'est cette face de son portrait que nous allons tâcher de mettre en lumière, par l'étude de quelques-unes des femmes qui l'ont aimé.

Gabriel Ferry.

BALZAC ET SES AMIES

I

La mère et le fils. — La mansarde de la rue Lesdiguières. — La sœur de Balzac. — La tragédie de *Cromwell*. — Un insuccès de lecture. — Le premier roman de Balzac. — État du roman en 1820.

I

Un soir du mois de mars 1819, la scène suivante se passait dans le salon d'un appartement de Paris, entre une femme paraissant jeune encore et un tout jeune homme. C'était la mère et le fils.

Ils étaient seuls, assis l'un près de l'autre. Une lampe garnie d'un abat-jour, placée sur une table voisine, les enveloppait d'une lueur douce.

Le silence régnait entre eux.

La physionomie de la mère était songeuse ; le

regard du fils interrogateur. On devinait qu'une conversation décisive allait s'engager entre eux. Bientôt la voix de la mère — une voix au timbre doux, affectueux — rompit le silence qui planait dans la pièce.

— M'écoutes-tu attentivement, mon cher enfant ? dit-elle.

Le fils eut un bon sourire.

— Eh ! mère, est-ce que je ne suis pas toujours attentif à tes paroles ? Tu sais combien je t'aime. Je vois à tes regards, au sérieux de ta physionomie, que tu as quelque grave communication à me faire... Parle-moi donc avec confiance, je t'écoute de tout cœur.

— Tu as deviné juste : j'ai à t'annoncer une résolution importante de ton père, — résolution qui me peine un peu. — Tu le sais, dernièrement, nous avons fait de sérieuses pertes d'argent. Il faut restreindre notre train de vie. Ton père vient d'acheter une petite maison de campagne à six lieues de Paris, dans un endroit appelé Villeparisis. Nous allons y habiter la semaine prochaine.

— Et mon père veut-il que j'aille avec vous ? demanda le jeune homme avec quelque hésitation.

— Nous partons sans toi ; — c'est ce qui me contriste un peu. — Ton père se rend à tes sollicitations ; il t'accorde un délai de deux ans pour t'essayer dans la littérature. Ah ! il ne s'est pas déterminé tout de suite à ce parti ; tes sœurs et moi,

nous l'avons bien sollicité en ta faveur. Enfin, nous avons triomphé de ses résistances, et tu n'entreras pas chez un notaire, comme il le voulait.

Le jeune homme prit avec effusion les mains de sa mère.

— Ah ! que je vous remercie d'avoir brisé la résistance de mon père à l'endroit de mes projets. Ce pauvre père ne croit pas à mes aptitudes littéraires ; comme je vais travailler pour lui prouver qu'il a tort de douter de moi !

— Ton père ne doute ni de ton intelligence ni de ton futur talent ; mais la carrière des lettres ne lui semble pas une profession sérieuse ou utile.

— Tu dis vrai : c'est là un préjugé bien enraciné dans son esprit. Ainsi, l'autre jour, nous discutions une de ces idées de progrès qui méritent d'être jetées à tous les vents de la publicité. Mon père s'arrêta en souriant au milieu de notre discussion. — « A quoi bon nous échauffer sur ces sujets ? ajouta-t-il ; quel philosophe a jamais corrigé l'humanité ! cette patraque toujours jeune, toujours vieille, qui va toujours heureusement pour nous et nos successeurs. » Mais, si une telle théorie était adoptée par tous, poursuivit le jeune homme, que deviendrait la culture des lettres, le progrès littéraire ? En ce qui me concerne, je ne parviendrai peut-être pas à devenir un homme de lettres de talent, mais je suis bien persuadé d'avance que je n'aurais pas manqué de faire un déplorable clerc de notaire.

La mère regarda son fils avec sollicitude.

— Je crois si bien à ton talent, mon cher enfant, que j'ai sollicité ton père de t'accorder ce délai de deux ans, pour que tu en fournisses les preuves. Mais ce qui me contriste, c'est que nous allons être séparés, et cette séparation va apporter dans ta vie un changement d'habitudes qui, je le crains, te paraîtra pénible, au moins dans les commencements.

— Eh ! ne vous inquiétez pas de cela ; votre fils n'a jamais été difficile. Que me font les matérialités de la vie ? Je viendrai vous voir à Villeparisis, et puis je vous écrirai souvent, très souvent.

La mère continua ainsi :

— Ton père ne peut que te faire une très modique pension ; tu devras vivre avec une grande économie jusqu'a ce que ta plume te procure des ressources. Quant au logis, je t'ai loué une chambre, rue Lesdiguières, près la bibliothèque de l'Arsenal, où tu pourras aller étudier une partie de la journée. Je vais faire transporter dans cette pièce quelques meubles empruntés à notre appartement, et cela te constituera la mansarde du poète.

Le jeune homme serra les mains de sa mère avec une nouvelle effusion.

— Cette perspective me ravit infiniment. D'abord, à mon âge, on est toujours bien dans une mansarde ou dans un grenier ; c'est Béranger qui l'a dit.

La conversation se poursuivit ainsi, intime, affectueuse, attendrie entre la mère et le fils, pendant

les heures de la soirée. — Cette femme était madame de Balzac ; ce jeune homme était son fils aîné, le futur auteur de *la Comédie Humaine*.

II

Né à Tours le 16 mai 1799, Balzac avait donc vingt et un ans à l'époque de cet entretien avec sa mère.

Il avait fait d'excellentes études au collège de Vendôme; il avait suivi son droit à Paris.

Son père — pour le rendre familier avec les affaires — l'avait placé d'abord chez un avoué, puis chez un notaire. Le père de Balzac était un homme très positif, très pondéré, mais avec une pointe d'imagination dans le caractère. Il s'était marié tard — en 1797 — et avait été pendant de longues années employé dans les fournitures de la guerre. Le temps avait fait de lui un vieillard vert, bien conservé, gardant dans son accoutrement les modes du Directoire. Il aimait la vie sage et réglée; sa préoccupation était de vivre très vieux, de devenir même centenaire. Il avait calculé, d'après les années qu'il faut à l'homme pour arriver à l'état parfait, que sa vie devait mesurer au moins un siècle... Pour atteindre ce résultat si désiré, il prenait des soins extraordinaires de sa santé, et veil-

lait sans cesse à établir ce qu'il appelait l'équilibre des forces vitales. La gloire d'être centenaire lui fut refusée ; il mourut par accident en 1829, à l'âge très respectable de quatre-vingt-trois ans. Balzac avait traversé la bazoche pour obéir à son père. Mais la manipulation des dossiers, la rédaction des inventaires, des contrats, lui avaient inspiré un vrai dégoût de la chicane, des affaires et du notariat.

L'imagination vibrait en lui; il aspirait secrètement à la gloire littéraire. Une circonstance lui fournit bientôt l'occasion de révéler à son père le but de ses aspirations. Ce dernier avait protégé autrefois un homme qu'il retrouva, en 1814, établi notaire à Paris. Celui-ci, en mémoire des services reçus jadis, offrit au père de Balzac de prendre son fils dans son étude, et de la lui céder, après quelques années de stage.

M. de Balzac fit aussitôt part à son fils de cette brillante position. Le jeune Honoré répondit que le notariat ne le tentait pas, et qu'il voulait essayer de devenir homme de lettres. Grande fut la surprise du père à cette révélation.

Une discussion s'engagea, le jeune Balzac s'anima, réfuta tous les arguments que l'auteur de ses jours lui opposait en faveur du notariat.

La discussion fut continuée et débattue en famille. La mère et les deux sœurs du jeune homme prirent son parti et parvinrent à persuader le père d'accor-

der à son fils un délai de deux ans pour faire sa trouée dans les lettres.

Quelques jours après cet entretien, toute la famille, qui, en dehors d'Honoré, comptait encore deux filles et un garçonnet, quittait Paris et allait s'installer dans la petite maison de campagne, achetée à Villeparisis. — Balzac prit possession de la chambre louée par sa mère, rue Lesdiguières, nº 9.

Cette pièce était située au dernier étage de la maison, très sommairement meublée. La transition d'un intérieur confortable à la solitude d'une chambrette sous les toits, ne parut pas trop pénible au jeune homme.

Désormais, il se sent libre; l'espérance chante en lui. Cependant, avant de se mettre à l'œuvre, il arrange son réduit; il bouche les interstices de la porte et de la fenêtre qui lui envoient du vent. Il range soigneusement son linge dans une armoire qui se dresse à côté de la cheminée. Avec du papier bleu et de la bordure qu'on lui a donnés, il se confectionne un paravent. Il peint les murs de la chambre en blanc. Si le cadre qui entoure le futur romancier n'est pas encore élégant, au moins est-il propre et décent.

A quelle première œuvre va-t-il s'atteler? Quel ouvrage médite-t-il pour son début dans ce dur métier d'homme de lettres? Il a en tête deux idées de roman qui devront s'appeler *Stella* et *Coqsigrue*. Mais, après réflexion, il abandonne ces deux sujets.

Il reconnaît qu'ils dépassent présentement ses forces. Alors des projets de théâtre hantent son esprit.

Un succès à la scène, n'est-ce pas la notoriété, peut-être même la gloire, acquise dans l'espace d'une soirée?

Il commence un opéra-comique, puis l'abandonne, à l'idée qu'il ne trouvera jamais dans son trou un collaborateur pour composer la musique de son ouvrage. Après toutes ces tergiversations d'esprit, il s'arrète définitivement à un projet de tragédie, dont Cromwell est le héros.

« Je suis arrêté au sujet de *Cromwell*, écrit-il à sa sœur Laure dans une lettre datée du 6 septembre 1819, et je l'ai choisi parce qu'il est le plus beau de l'histoire moderne. Depuis que j'ai soulevé et pesé ce sujet, je m'y suis jeté à corps perdu. »

Parlons de cette sœur de Balzac — qui devint madame Surville; — elle ne fut pas seulement une sœur dévouée, affectueuse pour l'auteur de *la Comédie Humaine*, elle fut sa première amie littéraire, la première confidente de ses projets.

Dès le principe, elle crut à la destinée, au génie, à la gloire de son frère. Pendant toute la vie de celui-ci, cet attachement, cette confiauce, cet enthousiasme ne se démentirent pas. Balzac, dans sa correspondance, l'appelle souvent *Alma Soror*. Comme il avait lui-même grande confiance dans la sûreté de son jugement, dans la perspicacité de son esprit, il lui soumettait ses idées d'ouvrages,

la consultait sur ses projets littéraires, réclamait ses observations, ses critiques, et en tenait quelquefois compte.

Aux heures sombres, — et elles ne furent pas épargnées au romancier! — madame Surville savait toujours trouver des paroles, des arguments pour réconforter le courage abattu de son frère.

Le meilleur moyen de l'arracher à ses tristesses présentes, c'était de faire semblant de partager ses illusions, ses espérances d'avenir. Au milieu de courses d'affaires, Balzac aimait volontiers à rendre de rapides visites à sa sœur, pour échanger quelques mots affectueux, ou même pour corriger des épreuves chez elle. Quand les veilles de travail l'avaient trop fatigué ; ou que les embarras d'argent lui suscitaient trop d'anxiétés, il arrivait le visage défait, les yeux mornes, se traînant à peine. Il tombait sur un siège, muet, accablé. A cet aspect affligeant, madame Surville cherchait des paroles réconfortantes : Balzac l'arrêtait aussitôt.

— Ne me console pas, murmurait-il, je suis un homme mort.

Et il commençait d'une voix dolente le récit de ses tristesses, le défilé de ses embarras. Ensuite, il tirait de sa poche un paquet d'épreuves et se mettait en devoir de les corriger.

— J'ai beau faire, je sombrerai, ma sœur.

— Aie bon espoir ; on ne sombre pas avec des ouvrages comme ceux que tu corriges.

Ces paroles éperonnaient l'amour-propre de l'auteur de *la Comédie Humaine.*

Il relevait la tête, sa taille se redressait, ses yeux devenaient brillants.

— Tu as raison ! De par Dieu ! ces livres-là font vivre. D'ailleurs, l'aveugle hasard n'est-il pas là ? Il peut protéger un Balzac, aussi bien qu'un vulgaire imbécile !

Lancé dans cet ordre d'idées, il s'emballait vite ; il prévoyait, à brève échéance, ce hasard bienheureux qui lui donnerait de l'argent, des ressources, pour payer ses dettes, rendre sa plume libre de tout souci.

Sa sœur abondait dans ce sens, faisait chorus. Balzac, réconforté, achevait de corriger ses épreuves. et se retirait, alerte, presque joyeux.

Combien de fois cette scène s'est-elle renouvelée ! Cette union intellectuelle du frère et de la sœur, qui dura plus de trente ans, est un des faits les plus intéressants de la correspondance de l'auteur de *la Comédie Humaine.*

III

Pendant tout l'hiver 1819-1820, Balzac demeure attelé à sa tragédie de *Cromwell.*

Ce premier essai d'ouvrage dramatique lui coûte beaucoup de veilles, de perplexités ; la science scé-

nique lui fait défaut. Il éprouve d'abord une peine infinie à échafauder le plan de son ouvrage ; puis le travail de la versification lui est peu familier, et il faut aligner au moins deux mille vers.

Ces anxiétés de l'enfantement lui arrachent cette réflexion qu'il envoie à sa sœur.

« Ah ! *Laura soror !* que j'ai de tourments !... Je ferai une pétition au pape pour la première niche de martyr vacante. Je viens de découvrir à mon *régicide* un défaut de conformation, et il fourmille de mauvais vers ; je suis aujourd'hui un vrai *pater dolorosa*. »

Dans cette petite chambre de la rue Lesdiguières, Balzac prend déjà des habitudes de claustration littéraire qui se continuerout pendant toute sa vie.

Ses distractions, à cette époque, consistent dans des visites rendues à quelques amis de la famille, des séances à la bibliothèque de l'Arsenal. Quand il sent sa tête alourdie par le travail, il va faire des promenades lointaines au Jardin des Plantes, au cimetière du Père-Lachaise où « il piffe de bonnes grosses réflexions inspiratrices », où il ne remarque, dans la foule des tombes qui s'étalent à ses regards, que ces trois épitaphes : Molière, Lafontaine, Masséna.

Enfin, au mois d'avril 1820, *Cromwell* fut terminé.

Balzac est content de son ouvrage ; il le regarde comme une preuve d'aptitude littéraire, et il se

rend à Villeparisis pour lire sa tragédie à ses parents.

Cette lecture se fait avec une certaine solennité ; on a invité pour la circonstance quelques amis de la famille, gens frottés de littérature qui donneront leur avis sur la première œuvre du fils de la maison.

Au nombre des assistants se trouve un des amis du père de Balzac, qui a même fortement dissuadé celui-ci de permettre à son héritier de tenter la carrière des lettres. Le jeune auteur voudrait remporter un succès pour donner tort, aussi, à ce fâcheux. La lecture de la tragédie commence, se poursuit, s'achève.

Les amis ont d'abord écouté attentivement ; mais les péripéties de *Cromwell* ne les empoignent pas ; ils deviennent froids, glacés.

Balzac est décontenancé

Son ouvrage n'a produit aucune impression ; l'attitude des auditeurs lui démontre clairement son insuccès

En effet, ce *Cromwell* était médiocre, froid, absolument dépourvu d'intérêt.

Alors l'ami de la famille qui n'a jamais cru au talent littéraire du jeune Balzac, se lève et dit son opinion, sans aucun ménagement, sur la tragédie.

Le jeune auteur se récrie, décline le juge. Les autres auditeurs, moins sévères dans leurs propos, s'accordent à trouver, cependant, très imparfait l'ouvrage soumis à leur jugement.

Le père de l'auteur, — comme moyen terme, —

propose de faire lire *Cromwell* à une autorité compétente et impartiale. — Alors, M. Surville qui est presque de la famille, — il est fiancé à Laure de Balzac; — indique, comme juge en dernier ressort, son ancien professeur à l'École polytechnique, un homme compétent et lettré.

Balzac accepte cet arbitre.

L'ancien professeur, après une lecture consciencieuse de la tragédie, déclare que l'auteur doit faire quoi que ce soit, *excepté de la littérature.*

Cet arrêt ne décourage pas le futur auteur de *la Comédie Humaine.*

Un essai malheureux de tragédie ne prouve rien contre la vocation qu'il sent en lui.

— La tragédie n'est pas mon fait, s'écrie-t-il, j'écrirai autre chose.

Mais la mère a remarqué que ces quinze mois passés dans la petite chambre de la rue Lesdiguieres, ont changé, maigri son fils ; elle ne lui permet pas d'y retourner, elle le garde à Villeparisis.

IV

Quelques mois plus tard, Balzac écrit son premier roman : *l'Héritière de Birague.*

Il vit toujours en famille à Villeparisis ; dans cet intervalle, sa sœur Laure s'est mariée, et à suivi son

mari à Bayeux. Le mariage, la distance, l'éloignement n'interrompent pas l'union littéraire de la sœur et du frère.

Celui-ci l'initie à tous les petits incidents de famille qui s'accomplissent pendant son absence; il lui fait toujours part de ses idées, de ses perplexités littéraires. Comme l'horizon de sa vie lui apparaît voilé de nuages! Et des réflexions mélancoliques dans le genre de celles-ci tombent de sa plume :

« Encore si quelqu'un jetait un charme quelconque sur ma froide existence ! Je n'ai pas les fleurs de la vie et je suis pourtant dans la saison où elles s'épanouissent. A quoi bon la fortune et les jouissances, quand ma jeunesse sera passée ? Qu'importent les habits d'acteur si l'on ne joue plus de rôle ? Le vieillard est un homme qui a dîné et qui regarde les autres manger ; et moi, jeune, mon assiette est vide et j'ai faim ! Laure, Laure, mes deux seuls et immenses désirs : *être célèbre et être aimé*, seront-ils jamais satisfaits? »

Mais, quelques jours plus tard, Balzac exulte de joie, « parce que *l'Héritière de Birague* a été vendue huit cents francs et qu'il est sûr du débit du premier exemplaire, qui doit être acheté par « bonne maman ».

Le jeune auteur, pendant son séjour à Paris, s'était lié avec un garçon de quelques années plus âgé que lui, et s'essayant aussi à la littérature.

Le nouvel ami s'appelait Le Poitevin-Saint-Alme ; actif, remuant, doué de beaucoup d'entregent, il avait

procuré à Balzac un éditeur pour son premier roman.

Plus tard, Le Poitevin-Saint-Alme prétendit qu'il avait collaboré à ces premiers ouvrages, que l'auteur de *la Comédie Humaine* écrivit sous différents pseudonymes, de 1821 à 1827. Mais la moralité équivoque de cet écrivain, qui devint dans la suite un vrai flibustier de lettres, rend cette affirmation très douteuse.

En 1821, le roman tenait dans le domaine des lettres une mince place. Le goût du public à cette époque était à la poésie, à l'histoire, à la critique. Là se rencontraient les vrais succès, les réputations solides.

Le roman ne devint un genre classé dans la littérature du XIXe siècle qu'à partir de 1830.

Sous le premier Empire, le roman se manifeste par les fictions sentimentales de madame Cottin, et les inventions candides de Ducray-Duminil. En 1814, Sophie Gay écrit *Anatole*, roman touchant, intéressant, qui eut le privilége, dit-on, de distraire Napoléon dans cette dernière nuit passée à Fontainebleau, en 1814, avant les pathétiques adieux faits à sa garde.

Anatole est l'histoire d'un muet aimé d'une jeune fille auquel celle-ci essaye d'apprendre à parler, pour avoir la joie de lui entendre dire : « Je vous aime ! »

Quelques années auparavant, Sophie Gay avait déjà écrit un autre roman, accueilli aussi par un grand succès : *Léonie de Monbreuse*, étude fidèle du

monde, des mœurs du Directoire, que l'auteur avait beaucoup connus.

Au commencement de la Restauration, l'étonnant vicomte d'Arlincourt eut un moment de grande vogue.

Il passa vite.

Le style de l'auteur d'*Ipsiboé* a laissé dans les lettres le souvenir d'une douce hilarité.

Vers 1818, le roman gaulois, égrillard, ressuscite sous la plume de Paul de Kock. Ce gai roman qui s'appelle *Monsieur Dupont*. fut un succès de l'année 1824.Succès de rire et de bonne humeur.

Tous ces essais individuels ne parvinrent pas à donner au roman, avant 1830, l'importance et la faveur d'un genre reconnu, adopté, classé.

Alors la supériorité de Walter Scott écrasait les écrivains qui s'adonnaient au roman.

Le traducteur Defauconpret gagna à cette époque une fortune et de la réputation, avec la manipulation des œuvres du grand romancier anglais.

On ne peut se faire une idée de l'impatience avec laquelle était attendue la publication d'un nouveau roman de Walter Scott. Aussitôt l'ouvrage paru, le public se ruait aux boutiques des libraires, et les éditions s'enlevaient.

Cet engouement très mérité dura plusieurs années et eut une puissante influence sur le mouvement romantique, qui se manifesta à la fin de la Restauration.

Balzac partageait l'ardent enthousiasme de ses contemporains pour le romancier anglais. En 1821, il écrivait ces lignes à sa sœur Laure :

« Je t'engage aussi à lire *Kenilworth,* le dernier roman de Walter Scott ; c'est la plus belle chose du monde ! »

L'échec de la tragédie de *Cromwell* avait servi le futur auteur de *la Comédie Humaine;* — il lui fournit l'idée, le désir, la volonté d'essayer ses forces dans le roman, où il y avait tant de découvertes à faire.

II

Premiers ouvrages : *Jean-Louis, le Centenaire, Clotilde, Jane la Pâle.* — Pseudonymes de Balzac. — Liaison avec madame de Berny. — Le salon de Sophie Gay. — Balzac dans le monde. — Un portrait par Lamartine.

I

Dès l'année 1822, Balzac écrit, après *l'Héritière de Birague, le Vicaire des Ardennes, Jean-Louis, Clotilde de Lusignan, Jane la Pâle.*

Il signe ces productions des pseudonymes : *Horace de Saint-Aubin, Lord R'hoone.* Le jeune auteur ne se fait aucune illusion sur la qualité de ces différents ouvrages. Il écrit à madame Surville qu'il ne lui envoie pas *l'Héritière de Birague*, parce qu'il sent que c'est une « vraie *cochonnerie* littéraire ». Il exerce ainsi contre lui-même son sentiment critique. Il n'est pas moins sévère pour son second roman, *Jean-Louis*, qui contient sans doute quelques

plaisanteries assez drôles, des espèces de caractères, mais dont le plan est mauvais. Enfin le vrai mérite de ces deux ouvrages est le millier de francs qu'ils lui rapportent.

Et il trouve triste d'être obligé d'entasser de mauvais romans pour arriver à gagner quelque argent. Il sent qu'il vaut mieux que les inepties auxquelles il se livre.

Ah ! s'il avait la pâtée, — son idéal était alors quinze cent francs par an assurés, — il aurait vite la niche, et il écrirait des livres qui resteraient peut-être ! Dans cette genèse littéraire de Balzac se place un petit trait de cette probité en affaires dont il devait toujours faire preuve.

Il a signé à l'éditeur Pollet un traité par lequel il s'engage à lui livrer, le 1er octobre 1822, deux romans :

Le Centenaire.

Le Vicaire des Ardennes.

Ces deux ouvrages, qui seront mis sous presse ensemble, lui sont payés deux mille francs, dont six cents comptant, et le reste en billets à huit mois. Balzac s'attelle d'abord au *Centenaire*. Même à cette époque, il a le travail facile. Le plan ne l'embarrasse guère, et il y a des jours où il abat soixante pages de copie. Ce premier roman à livrer ne l'inquète donc pas ; mais voilà qu'il apprend que le romancier Auguste Ricard prépare, lui aussi, un *Vicaire* dans un genre différent du sien.

Cette similitude de titre le rend perplexe et alarme son éditeur ; il faut que son vicaire paraisse six mois avant celui de Ricard. Comme il se sent débordé par la besogne, il réclame la collaboration de sa sœur Laure. Il lui soumet un plan de l'ouvrage. il lui adresse lettre sur lettre à Bayeux, pour qu'elle lui envoie un manuscrit du *Vicaire.* Qu'elle fasse seulement un premier volume, il se mettra au second, et quelques jours lui suffiront pour fondre le travail commun.

« Sur tout ce que tu as de plus cher, lui écrit-il, et si tu as quelque souci de l'intérêt, de la gloire, de l'amour-propre de ton frère... envoie-moi le manuscrit du *Vicaire... le Vicaire!... le Vicaire!* courrier par courrier; car je vais y travailler ; je commencerai le deuxième volume. »

Enfin le *Vicaire* put être remis en temps opportun à l'éditeur.

La perspective d'obtenir deux mille francs par roman modifie les idées de Balzac et lui inspire des projets d'avenir. Lorsqu'il sera coté à ce chiffre, il écrira six romans par an pour se constituer un revenu de douze mille francs, et... il se mariera.

« Je prendrai, écrit-il à sa sœur, une épouse sage et fidèle, si faire se peut, et je m'encaquerai dans un joli petit ménage tout neuf et tout verni comme un joujou d'Allemagne. »

Dès cette époque, Balzac nous apparaît donc comme un garçon d'un esprit pratique, tout à son affaire,

avec un but devant les yeux, marchant droit à lui, sans se laisser distraire par les incidents ambiants.

Il ne s'occupe que pour les mentionner dans sa correspondance avec sa sœur, des événements qui agitent l'année 1822 : l'élection des députés libéraux. la conspiration du général Berton, le grand succès de la tragédie de *Sylla*, au Théâtre-Français, où Talma s'était fait la tête de Napoléon.

II

Ces premiers romans furent un excellent exercice pour Balzac ; ils assouplirent sa plume et lui apprirent le métier... Il les écrivit au milieu de sa famille, tantôt à Paris, tantôt dans la petite maison de campagne de Villeparisis.

La famille de Balzac avait de très agréables relations; parmi ces relations, se trouvèrent plusieurs femmes agréables, d'une grande distinction d'esprit. Elles assistèrent aux débuts du jeune auteur, devinrent ses amies littéraires... puis ses admiratrices. Celui-ci rencontra quelquefois de bonnes inspirations dans leurs conseils et leurs critiques.

Au nombre de ces femmes rencontrées, connues au foyer domestique, deux surtout devinrent ses amies affectueuses, ses confidentes littéraires pen-

dant tout le cours de leur vie : ce furent madame Carraud et madame de Berny.

Occupons-nous ici de cette dernière.

Elle porta à Balzac l'affection la plus tendre, la plus dévouée. Le romancier a mis beaucoup de traits empruntés à la personnalité morale et physique de cette aimable femme dans la création du type de madame de Morsauf, l'héroïne si touchante du *Lys dans la vallée*. Madame de Berny habitait avec son mari une maison à Villeparisis pendant le séjour de la famille de Balzac, dans ce coin de campagne.

On se connaissait déjà ; le voisinage eut vite établi l'intimité. Madame de Berny avait alors quelques années de plus que le futur auteur de *la Comédie Humaine*.

Toute sa personne était éminemment sympathique ; elle possédait une figure intéressante, éclairée par de jolis yeux annonçant la sensibilité, un cœur chaud, affectueux, une imagination vive, exaltée.

Son mari et elle avaient une petite fortune foncière, représentée par des terres, des fermes dans les départements de l'Oise et de Seine-et-Marne.

M. de Berny était beaucoup plus âgé que sa femme; il avait la vue mauvaise, l'humeur morose, le caractère impatient, irascible. La concorde régnait dans le ménage par la soumission et la douceur de madame de Berny. Cet intérieur triste, contraint, ne put étouffer les facultés expansives de

celle-ci : elle les reporta sur ses enfants et ses amis.

L'amitié passionnée était la vertu dominante de cette aimable femme. Elle avait alors un petit garçon du même âge que le jeune frère de Balzac... Ce frère s'appelait Henri ; il devait causer par la suite beaucoup de soucis à sa famille. Comme il était d'une santé frêle, on l'avait gardé à la maison. Balzac concourait à son instruction, et lui donnait des leçons. Bientôt le jeune de Berny partagea ses leçons, et cette circonstance augmenta la liaison du professeur avec les parents de son élève.

Madame de Berny avec sa nature affectueuse s'intéressa vivement au débuts littéraires de Balzac. Douée d'un esprit orné, d'une imagination lucide, elle lui donna souvent des conseils, des avis, des aperçus dont il profita pour ses ouvrages.

De part et d'autre, l'amitié devint vive.

Balzac s'était bien fait venir de M. de Berny en entrant avec docilité dans ses opinions, en flattant ses manies. Il lui servait de partenaire complaisant pour sa partie. La rondeur, la franchise, la gaieté du jeune homme avaient écarté toute idée de jalousie chez le mari.

Vint une circonstance qui permit à madame de Berny de prouver à son jeune ami sa sollicitude, son dévouement. En 1827, Balzac fit de mauvaises affaires dans une double entreprise d'imprimerie et de fonderie. Il frisa de près la faillite. Pour éviter ce désastre, ses parents durent lui avancer une

somme relativement considérable, mais ils ne se décidèrent pas tout de suite à cette résolution.

Le père de Balzac récrimina, gronda beaucoup avant de desserrer les cordons de sa bourse. Madame de Berny — aidée aussi par madame Surville — s'interposa, plaida la cause du fils, et obtint en sa faveur l'aide de la famille.

Dans sa correspondance, l'auteur de *la Comédie Humaine* aime à rappeler le dévouement de cette femme dévouée pendant les années calamiteuses de sa vie.

« Quand je sombrai une première fois, écrit-il dans une lettre en date d'octobre 1836, c'était en 1828, je n'avais pas vingt-neuf ans, et j'avais *un ange* à mes côtés. »

Dans une autre lettre, il exalte ainsi l'affection de madame de Berny :

« Pendant douze ans, un ange a dérobé au monde, à la famille, aux devoirs, à toutes les entraves de la vie parisienne, deux heures pour les passer près de moi, sans que personne en sût rien ; douze ans, entendez-vous ?

Entre Balzac et madame de Berny, l'amitié resta-t-elle toujours platonique? Cette idéalité de sentiments est douteuse; évidemment l'affection entre cet homme jeune, ardent, et cette femme agréable, aimante, devint de l'amour.

Balzac, si débordant, si expansif, quand il s'agissait de projets littéraires ou d'idées d'affaires, fut

toujours très discret sur ses amitiés féminines. Il ne pêcha jamais par la fatuité. Mais, encore une fois, les termes émus, reconnaissants, qui tombent de sa plume, quand il parle de madame de Berny, prouvent — selon nous — que cette dernière fut plus qu'une amie pour lui.

Jusqu'en 1834, cette aimable femme fut mêlée à toutes les péripéties de l'existence de l'écrivain.

Plus tard, lorsque son amie sera morte et en pensant à sa jeunesse malheureuse, à la femme qui avait adouci la détresse de ces années noires, Balzac s'écriera :

« J'ai été bien malheureux dans ma jeunesse, mais madame de Berny a tout soldé par un dévouement absolu, qui n'a été compris, que quand la terre a eu repris sa proie. Oui, j'ai été gâté par cette femme admirable ; je le reconnais, en travaillant à perfectionner ce qu'elle n'a fait qu'ébaucher en moi. »

Quand les parents de Balzac vendirent leur propriété de Villeparisis, madame de Berny et son mari quittèrent également ce coin de campagne. Ils habitèrent alternativement Paris, l'hiver ; Saint-Rémy, l'été. Ce dernier endroit est un village de l'Oise, où ils possédaient une maison et des terres.

Balzac allait souvent faire de courts séjours à Saint-Rémy. Pendant une de ces visites, en 1832, il écrivit la première partie des *Célibataires : — le Curé de Tours*.

Elle était alors bien heureuse, cette femme ai-

mante ! Ne voyait-elle pas son ami connu, célèbre, moins tourmenté par le souci de ses affaires ? Et son dévouement avait été trop désintéressé, trop profond, pour qu'elle s'attribuât une part quelconque dans ce résultat.

Le bonheur qu'elle puisait dans la contemplation de la gloire et de la célébrité du romancier, fut de courte durée.

En 1834, madame de Berny, dont la santé n'avait jamais été bien vigoureuse, fut atteinte d'une maladie de langueur. Elle végéta deux ans, secouée par des alternatives d'amélioration et de rechute. On l'avait transportée à la campagne. Balzac alla voir son amie à la fin de décembre 1835.

Il vit avec douleur qu'elle était perdue, sans retour ; il eut un désespoir de cœur qu'il exprime en ces termes à sa mère dans une lettre adressée à elle, le 1er janvier 1836 :

« Ah ! ma pauvre mère, je suis navré de douleur. Madame de Berny se meurt ! Il est impossible d'en douter. Il n'y a que moi et Dieu qui sachions quel est mon désespoir. Et il faut travailler, travailler en pleurant ! »

Madame de Berny vécut encore jusqu'au mois d'août 1836. Elle mourut pendant une absence de Balzac, qui avait été faire une rapide excursion en Italie. A son retour, il trouva une lettre qui lui apprenait la mort de son amie.

« La douleur effroyable qui m'attendait est ve-

nue, écrit-il alors; elle était là parmi toutes les lettres, la lettre de deuil.... La personne que j'ai perdue était plus qu'une mère, plus qu'une amie, plus que toute créature peut être pour une autre. Elle ne s'explique que par la divinité. Elle m'avait soutenu de parole, d'action, de dévouement pendant les grands orages. Si je vis, c'est par elle; elle était tout pour moi; quoique, depuis deux ans, la maladie, le temps nous eussent séparés, nous étions visibles à distance l'un pour l'autre; elle réagissait sur moi, elle était un soleil moral. Madame de Morsauf, du *Lys*, est une pâle expression des moindres qualités de cette personne; il y a un lointain d'elle, car j'ai horreur de prostituer mes propres émotions au public, et jamais rien de ce qui m'arrive ne sera connu. Eh bien, au milieu des nouveaux revers qui m'accablaient, la mort de cette femme est venue! »

Le souvenir, la vision de madame de Berny restèrent toujours dans le cœur, dans les yeux de Balzac.

Bien des années plus tard, il se complaisait à invoquer la mémoire de cette femme généreuse, dévouée, qui éclaira ses premières années et ses premières œuvres. Dans une lettre datée de 1837, il s'écrie :

« Je suis seul contre tous mes ennuis, et, jadis j'avais pour les combattre avec moi la plus douce, la plus courageuse personne du monde; une femme

qui, chaque jour, renait dans mon cœur, et dont les divines qualités me font trouver pâles les amitiés qui lui sont comparées. Je n'ai plus de conseil pour les difficultés littéraires. Je n'ai plus d'aide dans les difficultés de la vie; et, quand je doute de quelque chose, je n'ai plus d'autre guide que cette fatale pensée.

» Que dirait-elle, si elle vivait?... »

La mère, la sœur de Balzac et deux ou trois intimes connurent seuls cette longue liaison avec madame de Berny. Théophile Gautier y fait aussi allusion :

« Dans le cours de notre intimité, dit-il, qui dura de 1836 jusqu'à sa mort, une seule fois Balzac fit allusion, avec les termes les plus attendris à un attachement de sa première jeunesse et encore ne nous livra-t-il que le prénom de la personne dont, après tant d'années, le souvenir lui faisait les yeux humides... »

Cette liaison de Balzac avec madame de Berny donne la clé de bien des détails du *Lys*.

Les biographes de l'auteur de *la Comédie Humaine* n'ont donc pu parler de cette affection. Il faut laborieusement chercher sa trace dans la correspondance du romancier.

III

Quoiqu'ils fussent écrits sous différents pseudonymes, ces premiers romans créèrent des relations littéraires à Balzac, et lui donnèrent un commencement de notoriété.

Cette situation naissante lui ouvrit le salon de Sophie Gay.

Cette femme d'esprit occupait un entresol, rue Gaillon, où, aidée de sa fille Delphine, elle recevait deux fois par semaine une partie des célébrités littéraires, artistiques et politiques de l'époque. C'était un salon où l'on faisait de l'opposition au gouvernement des Bourbons.

Sophie Gay, par ses antécédents, appartenait à la Société du Directoire, au monde de l'Empire. On causait donc beaucoup chez elle. Les beaux parleurs de son salon s'appelaient de Jouy, Béranger, Arnault (l'auteur de *Sylla*), Benjamin Constant, Pagès (de l'Ariège), — un publiciste oublié ; — quelquefois Spontini, l'auteur de *la Vestale*, et bien d'autres, tombés dans l'oubli.

Pendant la soirée, des intermèdes de poésies coupaient les causeries.

Madame Desbordes-Valmore, ou Delphine Gay récitait des vers sonores, vibrants, en l'honneur de

l'indépendance de la Grèce; car tout ce monde était philhellène enthousiaste.

Dans ce milieu, Balzac se lia avec Henri de Latouche et Philarète Chasles ; pendant plusieurs années, les relations furent cordiales entre eux, puis se terminèrent par une brouille.

Dès cette époque, le futur auteur de *la Comédie Humaine* se préoccupait peu dans sa tenue des élégances mondaines. Il allait dans les salons avec le négligé de toilette d'un homme qui n'a pas le temps de se consacrer aux détails de la mode, aux minuties de la correction. Son vêtement manquait d'allure, était le plus souvent vulgaire, grossier.

— Balzac allait mal tenu dans le monde, et faisait peu d'effet, quand on ignorait son nom, disait un jour l'aimable et regrettée madame de Bassanville, à celui qui écrit ces lignes.

Lamartine, qui vit beaucoup l'auteur de *la Comédie Humaine* chez madame de Girardin, a laissé de lui un éloquent portrait; il constate également son dédain du vêtement.

« Il portait un costume qui jurait avec toute élégance, habit étriqué sur un corps colossal, gilet débraillé, linge de gros chanvre, bas bleus, souliers qui creusaient le tapis, apparences d'un écolier en vacances qui a grandi pendant l'année et dont la taille fait éclater le vêtement, voilà l'homme qui valait à lui seul une bibliothèque de son siècle. »

Comme tous les grands travailleurs, Balzac ne

savait pas toujours secouer, au milieu du monde, les préoccupations de sa pensée, ou se laissait absorber par les motifs d'observation qui se déroulaient devant lui. L'écrivain ne se répandait pas au dehors dans un but de distraction; aller dans les salons était sa manière d'aller à la chasse au roman. Très souvent, le soir, il rentrait dans son logement, après avoir rempli les casiers de sa mémoire; il rangeait ces documents humains en ordre, à l'aide de notes accompagnées de dates, de noms, afin qu'à un moment donné il n'eût qu'à mettre la main sur son travail pour l'achever.

Cependant l'auteur de *la Comédie Humaine* ne se montrait pas toujours dans le monde enveloppé de réserve, absorbé par le sentiment de l'observation. Le bruit, la causerie, l'éclat des lumières, la sensation du plaisir allumaient sa gaieté, mettaient en joie sa bonne humeur naturelle; alors toute sa personne se redressait, sa voix sonore vibrait, sa pantomime retenait les regards, il devenait un causeur brillant, intéressant, amusant, déversant autour de lui les idées, l'esprit, avec une vraie abondance.

Plus tard, lorsqu'il eut écrit ses romans à succès, divers salons s'arrachèrent Balzac; il alla souvent chez la princesse de Bagration, dont le salon fut célèbre, à la fin de la Restauration et au commencement du règne de Louis-Philippe.

Il rencontrait chez la princesse un cercle de femmes aimables avec lesquelles il aimait à causer. Celles-ci

aimaient aussi son entretien et ne dédaignaient pas de poser un peu devant le romancier en vogue.

Un soir, il se trouvait dans ce salon en petit comité.

Il avait parlé de beaucoup de choses, et notamment des subtilités féminines.

— Ah! monsieur, comme vous connaissez bien les femmes! s'écria une jeune dame placée à côté de lui.

— Si bien, répondit Balzac en souriant, que, rien qu'en les regardant un instant, je pourrais raconter leur histoire depuis le jour de leur naissance. Voulez-vous que je vous dise la vôtre, madame?

— Pas tout haut! exclama l'étourdie en reculant avec effroi.

Et tout le monde de rire autour d'elle.

La demande et la réponse ne sont-elles pas jolies?

III

Les entreprises commerciales de Balzac. — Un désastre commercial. — Les années de détresse. — *Les Chouans*.

I

Les premiers romans de Balzac — peu ou ma payés — ne changèrent pas sensiblement sa position, et ne lui donnèrent pas une vraie indépendance. Il vivait toujours chez ses parents, et M. de Balzac père estimait que son fils n'avait pas un avenir sérieux devant lui. Aussi recommençait-il à parler d'une étude de notaire. Ces allusions horripilaient le jeune homme. Pour sortir de cet état de dépendance, il résolut de tenter une spéculation qui lui donnerait sécurité et liberté.

Cette illusion devait être l'origine des embarras de toute sa vie. Le hasard mit sur son chemin un

homme d'affaires qui lui conseilla de s'établir éditeur, et lui fournit même les fonds pour tenter l'aventure.

Abandonnant momentanément la littérature, voilà Balzac éditeur-libraire; le premier, il a l'idée de ces éditions compactes qui, plus tard, enrichiront différents libraires. Il publia d'abord en un seul volume les œuvres complètes de Molière, et ensuite celles de La Fontaine.

Un renseignement à l'adresse des chercheurs de curiosités bibliographiques : l'édition de Molière établie par Balzac était ornée de dessins de Déveria, gravés par Godart fils.

Mais les libraires ne poussaient pas ces ouvrages, publiés par un jeune éditeur inconnu, et le public n'acheta pas ces classiques qui s'offraient à lui sous un format nouveau.

Quelques mois plus tard, Balzac — pour ne pas continuer à payer le loyer où il avait entassé ses exemplaires — les vendait au poids du papier. Comme il allait demander à son bailleur de fonds du temps pour s'acquitter, celui-ci lui répondit :

— Eh! jeune homme, ne vous découragez pas pour si peu ; je vais chercher une autre affaire qui vous indemnisera de vos pertes.

Il le mit donc en rapport avec un de ses parents qui dirigeait une imprimerie prospère. Balzac, séduit par le fonctionnement, les affaires, la clientèle de cette imprimerie, désira en devenir propriétaire. Le

bailleur de fonds encouragea le projet, fit des démarches dans la famille et obtint de M. de Balzac père une certaine somme pour acheter l'imprimerie et payer le brevet. Sous la Restauration, un brevet d'imprimeur coûtait environ quinze mille francs.

— Pourvu que mon fils devienne un commerçant intelligent! avait répondu le vieillard, prêt à desserrer les cordons de sa bourse.

Ces formalités remplies, Balzac s'associe avec un jeune prote, dont il a remarqué l'entrain, l'habileté dans une imprimerie où étaient composés ses premiers romans. Mais ce dernier manquait absolument de capitaux; il n'apporta à l'association que les connaissances de typographie qui faisaient défaut à Balzac.

L'établissement des deux imprimeurs était situé rue des Marais-Saint-Germain, aujourd'hui rue Visconti.

Dans le désir de nouer des affaires, les deux associés acceptent des clients au hasard; les recettes rentrent difficilement; les frais dépassent le gain, la gène se fait bientôt sentir.

Le futur auteur de *la Comédie Humaine* imagine toujours, pour se relever, — de joindre une fonderie de caractères à son imprimerie. Mais les circonstances trompent ses calculs, la fonderie ne donne pas les bénéfices espérés et le passif s'augmente.

Alors l'angoisse saisit Balzac; il voit la faillite prochaine; il supplie sa sœur et madame de Berny

d'intervenir auprès de son père afin que celui-ci avance encore quelques capitaux.

— Mon père ne laissera pas sombrer Honoré, dit la sœur Laure.

— Monsieur, ajoute madame de Berny, ne souffrez pas que votre fils devienne la proie d'une faillite qui atteindrait votre nom.

D'abord, M. de Balzac père parut comprendre la gravité de la situation ; il vint en aide à son fils, mais de façon insuffisante. Puis, après quelques mois de sacrifices, craignant d'être entraîné dans la ruine de ce dernier, il refusa de subvenir aux frais de l'entreprise. Alors, lassé, découragé par ces luttes stériles, Balzac vend à vil prix ses deux établissements, où, par la suite, ses successeurs firent une belle fortune.

Le futur auteur de *la Comédie Humaine*, dans ces tentatives industrielles, récolta un passif de cent vingt mille francs.

Toute la vie, il devait traîner le boulet de la dette.

Avec quelques meubles et ses livres, Balzac, après cette débâcle, se réfugia dans une petite chambre de la rue de Tournòn.

Madame de Berny vint l'y voir et lui apporter des paroles consolantes. Cette aimable femme sut relever le courage de son ami.

Henri de Latouche, un de ses premiers appuis littéraires, vint visiter aussi Balzac dans la chambre de la rue de Tournon.

— Maintenant, mon ami, qu'allez-vous faire ? lui demanda-t-il.

—Pardieu ! reprendre ma plume, non pour acquérir de la gloire, mais pour essayer de payer mes dettes.

Oublié aujourd'hui, Henri de Latouche était presque célèbre alors ; il se montra amical envers Balzac à l'époque de son désastre.

Déjà il avait révélé au monde littéraire les poésies inédites d'André Chénier ; plus tard, il devait lancer George Sand, sa compatriote. Cet écrivain eût une destinée singulière ; alors que ses protégés devenaient des maîtres, lui restait toujours au troisième plan. Cette fatalité de situation l'aigrit, le rendit jaloux, acerbe. C'est au sujet de Latouche que l'auteur de *Lélia* écrivit ses lignes :

« Il montrait la terre promise aux autres, mais ne parvenait jamais à y entrer. »

Pendant que le nom de ce personnage est au bout de notre plume, ajoutons qu'il fonda, en 1830, le premier *Figaro*, où il put critiquer et dénigrer à l'aise les arrivés, les victorieux de son époque. Plus tard, ses agissements inspirèrent à Gustave Planche — le critique de la *Revue des Deux Mondes* — son célèbre article *les Haines littéraires*.

Pendant cette année 1828, Balzac, harassé de corps et d'esprit, alla faire un séjour chez des amis de sa famille, à Fougères, en Bretagne. Il partit de Paris avec juste l'argent du voyage. L'éloignement, le changement d'horizon lui rendirent une partie de sa

gaieté, de son entrain. Il trouva dans ce coin de Bretagne l'idée et les matériaux de son prochain roman *les Chouans*. Ses hôtes le gardèrent deux mois ; puis il revint dans la petite chambre de la rue de Tournon, et se mit à l'œuvre.

Alors commence pour lui une vie noire, pleine d'angoisses et de difficultés ; il traverse des moments si désespérés que quelquefois, le soir, en passant les ponts, il contemple les flots de la Seine, et le vertige du suicide lui monte au cerveau. Mais sa nature énergique a raison de ces rapides défaillances. D'ailleurs, sa vie ne lui appartient plus : n'est-elle pas le gage de ses créanciers ?

Il est si pauvre, qu'il avoue à sa sœur Laure qu'un port de lettre, un omnibus, sont des dépenses qu'il ne peut se permettre ; il s'abstient de sortir pour ne pas user d'habits. Il souhaite même que quelque créancier le fasse mettre secrètement à Sainte-Pélagie ; il y sera plus heureux et sa vie ne lui coûtera rien !

C'est dans une telle situation morale et matérielle que Balzac met au jour le premier ouvrage, qu'il sent assez parfait pour le signer de son vrai nom : *les Chouans*.

Pendant trois ans, de 1828 à 1831, Balzac se débattit dans cette horrible situation, résultat de ses fâcheuses entreprises industrielles.

Quelle vie que celle du malheureux écrivain !

Existence de lièvre traqué, — l'expression est de lui, — toute remplie par les courses à l'argent, les visites

aux créanciers, les démarches pour les renouvellements de billets, les négociations avec les journaux, les assauts aux libraires. Désormais, il connaît toutes les angoisses de l'échéance; tous les gains de sa plume vont aux créanciers. Pour suffire au labeur de l'esprit, au milieu de telles difficultés, Balzac adopte un genre de vie étrange.

Il dîne à cinq heures, se couche à six, dort jusqu'à minuit. Puis, à partir de ce moment, il travaille quatorze ou seize heures sans interruption.

Le café, absorbé à profusion, lui garde le corps et l'esprit en éveil. Ses amis s'étonnent de cette séquestration littéraire, dont l'héroïsme leur échappe; les tièdes se détournent de lui; seuls, quelques intimes lui restent fidèles.

Le romancier constate sans trop d'amertume ces défaillances d'amitié, suscitées par sa détresse.

« Les amitiés faibles s'en vont, les vraies restent, écrit-il alors à la duchesse d'Abrantès; j'ai compté sur la vôtre... J'ai juré d'avoir ma liberté, de ne devoir ni un sou, ni une page, et, dussé-je crever comme un mousquet, j'irai courageusement jusqu'à la fin. »

Il ne succombe pas au cours d'une crise si aiguë; son labeur effréné éclaircit graduellement sa situation; la dette devient moins âpre. Mais que d'heures tristes! que de moments pleins de morne découragement, pendant ces années calamiteuses!

La sollicitude de la sœur Laure et le dévouement

de madame de Berny relevaient le moral du malheureux forçat de la plume, entretenaient sa foi dans l'avenir. Sans l'affection de ces deux femmes, son énergie n'aurait pas suffi à le sauver.

Ainsi fouetté par les circonstances, ainsi ramassé sur lui-même, le romancier demande à sa plume une incessante production. Il boit de l'encre ; il *tue* des rames de papier ; il secoue en tout sens « cette catin d'humeur difficile » qu'on appelle la muse.

Après *les Chouans*, il écrit une sorte d'étude historique — dont le sujet l'avait séduit : — *Catherine de Médicis*. L'œuvre est intéressante, mais pas lue du tout. Balzac était trop moderne, il avait dans les yeux une vision trop intense du relief et de la réalité pour s'adonner longtemps au genre historique.

Il s'attaque donc à *la Physiologie du Mariage* et aux premiers récits des *Scènes de la Vie privée*. Dans le principe, *la Physiologie du Mariage* ne devait être qu'un article amusant. Par hasard, Balzac lit ce badinage à l'éditeur Levavasseur.

— Mais, dit ce dernier, très frappé de cette lecture, il y a matière d'un volume ou deux dans votre article.

— Peut-être avez-vous raison : je vais essayer d'écrire sur le mariage, comme Brillat-Savarin a écrit sur la Gastronomie.

Son sujet s'empare de lui jusqu'à l'obsession ; il ne rêve, il ne pense qu'à ce thème du mariage.

Du 1er septembre au 10 novembre 1829, le premier

volume est composé. *La Physiologie* obtint un grand succès ; l'écrivain avait su rajeunir un sujet tant soit peu usé, par des pensées, des traits, des aperçus très modernes.

Jamais on n'avait mieux déshabillé le mariage, tel que nos mœurs l'ont fait.

Les premiers récits des *Scènes de la Vie privée*, entre autres *le Bal de Sceaux, la Paix du ménage, la Vendetta, la Double Famille, Gobseck*, datent de 1829 et de 1830. Ces travaux n'empêchent pas Balzac de fournir de nombreux articles aux différents recueils de l'époque : *la Revue de Paris, la Mode, la Silhouette.* Une telle fécondité lui fatigue énormément le cerveau. Nimporte ! il ne s'arrête pas.

— La vie, c'est du courage, répond-il à un ami qui l'invitait à prendre quelque repos.

Arrivé l'été de 1830.

Le malheureux romancier se sent bien harrassé ; ses forces sont à bout ; sa cervelle est surchauffée. Il n'a pas quitté Paris depuis cinq ans ; un rapide voyage, un changement d'horizon lui est nécessaire. Après de multiples démarches, il ramasse quelque argent, s'enfuit en Touraine. Une gentille maison — *la Grenadière* — située près de la Loire, tout enveloppée de fleurs et de chèvrefeuilles, avec une vue sur de jolis paysages, abrite pendant quelque temps Balzac.

L'épanouissement de la vie le ressaisit ; il se sent heureux.

« La vertu, le bonheur, la vie, écrit-il à Victor

Ratier, le directeur de *la Silhouette*, c'est six cents francs de rente au bord de la Loire.

Heureuse époque où, moyennant cinquante francs par mois, on pouvait s'esjouir sur les bords de la Loire! Dans cette retraite fleurie de *la Grenadière*, le romancier compose *la Peau de Chagrin*, ouvrage qui fait entrer son auteur dans la grande célébrité, suivant l'expression de Sainte-Beuve.

En dehors de l'intérêt qui se dégage de son sujet, de ses caractères, de ses développements, *la Peau de Chagrin* renferme une poignante peinture de la maladie de l'argent.

Jamais aucun romancier avant Balzac, n'avait introduit dans sa fiction le rôle de l'argent sous une forme aussi moderne, aussi réelle, aussi aiguë. Les romanciers du XVIIIe siècle, et ceux des premières années du XIXe n'avaient pas eu à s'occuper de l'argent.

Pour quoi faire? La vie était facile, les besoins restreints, la civilisation peu compliquée : l'argent ne comptait pas. On narguait même l'argent. Comme il a pris sa revanche depuis !

Un type de femme d'une exquise suavité occupe, domine toute l'action de *la Peau de Chagrin*.

Le type de *Pauline Gaudin* émut bien des cœurs à l'apparition de l'ouvrage. Balzac a dessiné, décrit avec amour ce joli caractère de femme aimante. Mais, pour exécuter ce portrait, combien de détails lui furent donnés par la tendresse et le dévouement de madame de Berny !

— Pauline n'est pas vraie, n'est-ce pas ? demanda un jour au romancier la duchesse de Castries, — une coquette de haut vol.

— Oh ! Madame, répond-il, pour moi, Pauline existe, et plus belle même. Si j'en ai fait une illusion, c'est pour ne rendre personne maître de mon secret.

IV

Balzac et la duchesse d'Abrantès. — Une camaraderie littéraire. — Portrait de Balzac par lui-même. — *L'Avoué* de madame Junot. — Une mort pénible.

I

La duchesse d'Abrantès fut aussi pour le romancier, une amie affectueuse dans les mauvais jours.

Elle était très liée avec Sophie Gay; ce fut dans son salon qu'elle rencontra et connut Balzac.

Leurs natures sympathisant ensemble, une bonne et franche camaraderie littéraire s'établit entre eux. La duchesse d'Abrantès—ou madame Junot, comme on l'appelait plus ordinairement, — comptait environ quinze ans de plus que l'auteur de *la Comédie Humaine*. Elle avait la quarantaine à l'époque de leur rencontre ; elle gardait encore dans sa personne des vestiges de jolie femme : une taille mince, des traits

agréables. des cheveux châtains. Sur son nom s'accumulaient de glorieux souvenirs ; pendant toute la durée de l'Empire, elle avait mené une grande et fastueuse vie. Elle avait été une des reines du monde impérial ; son salon fut un des plus brillants de cette époque.

Femme de courage et d'énergie, elle suivit Junot. son mari, en Espagne, et dans son aventureuse expédition de Portugal ; elle fit même à Lisbonne une entrée quasi royale. A la mort de son époux, à la chute de l'Empire, il ne lui restait que les épaves d'un grand luxe. Pendant la première Restauration, la duchesse ne changea rien à son train de vie et reçut chez elle toutes les illustrations de ce temps. Se faisant un titre de l'espèce de disgrâce dans laquelle Napoléon l'avait tenue, pendant les derniers mois de l'Empire, elle sollicita de Louis XVIII le maintien du majorat attribué à son fils aîné.

Le Gouvernement se borna à faire racheter par le ministre de Portugal — moyennant trente mille francs — une Bible splendide que Junot, grand amateur de livres, avait *empruntée* à la bibliothèque de Lisbonne. Bientôt dénuée de ressources, madame d'Abrantès fit appel à son imagination, à ses souvenirs ; elle devint femme de lettres ; sa plume produisit abondamment des contes, des récits, des romans. Ses *Mémoires* — malgré leur longueur — sont vraiment intéressants, et constituent le seul ouvrage qui reste de son bagage littéraire.

Mais les malheurs, les revers de fortune, ne lui avaient pas enseigné le sentiment de la comptabilité ; la mesure dans la dépense lui fit toujours défaut. Aussi, malgré les gains de sa plume, elle était perpétuellement la proie des dettes et de la gêne.

La comtesse de Bassanville avait été l'amie de madame Junot ; un jour, dans l'évocation des souvenirs de cette époque, elle disait à celui qui écrit ces lignes :

— La pauvre femme n'eut jamais d'ordre : le gaspillage régnait toujours à la maison ; imaginez-vous que, chez elle, on mangeait vingt francs de sucre par semaine.

Et puis elle avait quatre enfants, dont l'aîné était Napoléon d'Abrantès, un aimable et spirituel viveur. dépensier comme ses parents. Il eut des aventures et des mots qui firent du bruit sous la monarchie de Juillet. Une fois, se trouvant dehors avec un ami, ce dernier veut s'engager dans une rue qui doit abréger le terme de leur course.

— Oh ! fit vivement Napoléon d'Abrantès, ne prenons pas cette rue : *On pave !*

La vérité est qu'on ne pavait pas du tout la rue ; mais le fils de madame Junot appréhendait d'y rencontrer quelque créancier. Le mot eut beaucoup de succès : il créa une locution et le souvenir en est resté.

Malgré la gêne et le labeur de plume, la duchesse resta toujours très mondaine, grande coureuse de

salons. Son ami, le comte de Castellane, lui confia la direction du théâtre de son hôtel. Dans la jolie salle du faubourg Saint-Honoré se donnaient des représentations de société, très intéressantes, très recherchées.

Madame d'Abrantès écrivit plusieurs pièces spécialement pour le gentil théâtre de l'hôtel Castellane.

Diverses circonstances accentuèrent entre madame Junot et Balzac la camaraderie littéraire, commencée dans le salon de Sophie Gay.

II

En 1827, la famille de Balzac quitta Villeparisis pour aller habiter Versailles.

A la même époque, madame d'Abrantès y résidait également. Cette circonstance resserra la liaison de cette dernière avec le romancier. Quand Balzac pouvait arracher, aux difficultés de sa situation, quelques heures de loisir, il les employait à faire le voyage de Versailles pour voir les siens.

Par la même occasion, il ne manquait pas, non plus, de visiter madame Junot.

Avec son besoin habituel d'expansion, il lui racontait longuement ses amertumes, ses labeurs, ses espoirs. La situation de son amie était presque aussi embarrassée que la sienne ; ils avaient une commune

destinée. Tous deux étaient condamnés à un terrible labeur de plume pour arriver à vivre et à payer un flot de dettes.

Ces confidences mutuelles accentuaient ainsi leur camaraderie littéraire ; et, entre eux, le mot *Argent* était un texte d'inépuisable causerie.

Dans ces voyages accomplis à Versailles, Balzac dînait quelquefois chez madame Junot. Un jour, il oublie de se rendre à une invitation de celle-ci, et s'excuse en ces termes :

« Je suis plongé dans des travaux si cruellement despotiques, que je ne saurais avoir tort... J'accepte la revanche. »

Vers la même époque, le romancier envoie à son amie ce curieux portrait de sa nature morale, dessiné par lui-même : portrait qui explique certains côtés, certaines incohérences de l'homme et de son œuvre :

« Je renferme, dit-il, dans cette étude de ma personne, toutes les incohérences, tous les contrastes possibles ; et ceux qui me croiront vain, prodigue, entêté, léger, sans suite dans les idées, fat, négligent, paresseux, inappliqué, sans réflexion, sans aucune consistance, bavard, sans tact, malappris, impoli, quinteux, inégal d'humeur, auront tout aussi raison que ceux qui pourraient dire que je suis économe, modeste, courageux, tenace, énergique, négligé, travailleur, constant, taciturne, plein de finesse, poli, toujours gai... Rien ne m'étonne plus de moi-même.

Je finis par croire que je ne suis qu'un instrument dont les circonstances jouent. »

Est-il assez sincère, ce portrait !

Malheureusement, tous les traits de cette nature ondoyante, de ce caractère compliqué, ont échappé à la plupart des critiques, des biographes de l'auteur de *la Comédie Humaine.* Voilà pourquoi le grand public n'a sur celui-ci que des notions de surface.

Si le romancier a initié son amie aux amertumes de sa détresse, il n'en est pas moins attentif à lui confier les progrès de sa libération. Nous sommes en 1831.

Avec quelle satisfaction il apprend à cette dernière que quatre ans de labeur opiniâtre lui ont permis de payer une partie des dettes de 1827. Dans quelques mois, il sera affranchi ; il aura arrangé son pauvre petit ménage. Suivant sa pittoresque expression : *il jouit de sa dernière misère !*

Pendant ces quatre années noires, qui ont si lourdement pesé sur lui, il n'a imploré personne ; il n'a tendu la main ni pour une page, ni pour un liard. Sauf à quelques intimes, il a caché à tout le monde ses chagrins et ses plaies.

Et, en terminant ces confidences, il ajoute :

« J'ai encore six mois bien difficiles à passer... Je puis avouer que le combat avec le malheur commence à me fatiguer ! »

III

Au milieu des occupations d'une vie aussi effroyablement chargée, Balzac trouve encore le temps de se mêler des affaires, des intérêts de son amie, dont la position demeurait toujours gênée, embarrassée.

Il lui ouvre l'accès de la *Revue de Paris;* il porte et recommande ses articles à son confrère Charles Rabou, directeur de ladite Revue.

Madame Junot vient de terminer un roman en deux volumes intitulé : *l'Amirante de Castille*; un titre bien dans le goût de l'époque. Il y avait alors une abondante classe de lecteurs qui raffolaient des récits, des romans empruntés aux annales, aux légendes de l'Espagne et de l'Italie.

Balzac conclut, au nom de son amie, un traité avantageux avec l'éditeur Mame : trois mille francs le volume pour deux mille cinq cents exemplaires. Belles conditions pour l'époque; car les éditeurs ne couvraient pas d'or les écrivains à succès.

En 1831, madame d'Abrantès commença la publication de ses *Mémoires*, qui obtinrent une grande vogue d'intérêt et de curiosité.

C'était la première histoire de l'épopée impériale en déshabillé; l'auteur a su y répandre un luxe

d'anecdotes et une variété de portraits qui constituent de véritables documents historiques.

Le public de ce temps aimait à lire ; il ne trouva pas trop longs ces *Mémoires*, qui ne comprenaient pas moins de dix-huit volumes, format de cabinet de lecture.

Madame Junot gagna beaucoup d'argent avec cette publication de ses souvenirs.

Encouragée par ce succès, elle résolut, en 1834, d'en tirer une seconde édition ; une édition en douze volumes seulement.

Alors elle demande conseil à Balzac qui intervient dans cette affaire de librairie, avec sa complaisance habituelle.

Après bien des démarches, il trouve un éditeur qui donnait pour cette édition un prix supérieur à celui de l'éditeur Mame..., que Balzac appelle *Mamifère* dans cette circonstance.

Mamifère, qui avait édité et gagné beaucoup d'argent avec la première édition des *Mémoires* de madame d'Abrantès, aurait bien voulu publier la seconde édition en douze volumes.

Mais Balzac estime que *Mamifère* ne desserre pas assez les cordons de sa bourse au profit de son amie.

Pour le compte des autres, l'auteur de *la Comédie Humaine* était un rude homme d'affaires. Pendant ces négociations, à la recherche d'un éditeur plus large et plus généreux, Balzac craint que son amie

ne s'engage, à son insu, par parole ou par signature, il se méfie de la facilité de celle-ci en affaires. A ce propos, il lui envoie les recommandations les plus pressantes et les plus affectueuses :

« Au nom de vous-même, ne prenez aucun engagement avec qui que ce soit, ne donnez aucune parole... Si Éverat revient, — un autre éditeur, — dites-lui que je suis votre *avoué* depuis longtemps pour ces sortes d'affaires, quand elles en valent la peine... J'ai trouvé, je crois, de l'argent *vivant*.

En effet, l'*avoué* Balzac réussit si bien dans la négociation de l'affaire, qu'il conclut un traité par lequel on donnait à madame d'Abrantès — pour la seconde édition de ses *Mémoires* — un droit d'auteur de soixante-dix mille francs payables en argent *vivant* ; c'est-à-dire en espèces sonnantes.

De l'argent vivant : cette pittoresque expression revient fréquemment sous la plume de Balzac ; elle mérite une explication.

Les éditeurs de cette époque. non seulement payaient peu les écrivains, mais, en outre, ils avaient la déplorable habitude de les régler très souvent en billets, billets payables à une date plus ou moins éloignée. Quand l'auteur avait besoin d'argent, — c'était le cas le plus général, — il devait se livrer à des démarches multiples et subir une réduction pour faire escompter le papier de son libraire.

V

Madame Junot ne garda pas longtemps l'argent gagné avec la publication de ses *Mémoires*.

La pauvre femme aurait pu faire cette jolie réponse d'Alexandre Dumas à un moraliste de rencontre, qui se permettait de l'appeler panier percé :

— Sans doute mon panier est percé, mais je ne suis pas seul à y faire des trous !

Les enfants de l'amie de Balzac faisaient de gros accrocs à son budget, surtout l'aîné, Napoléon d'Abrantès, dont nous avons déjà parlé, qui fut toute sa vie un joyeux et spirituel garçon, très brave, très dépensier, mais manquant absolument de tête. Il était entré dans la diplomatie ; il fit tant de frasques, il eut tant d'aventures, qu'il dut abandonner la carrière.

Quand sa mère le voyait dans une situation trop aiguë, elle lui venait toujours en aide. L'éducation militaire d'un autre de ses fils, qui fut tué colonel à la bataille de Solférino, lui avait occasionné aussi beaucoup de dépenses. Madame d'Abrantès avait également à sa charge deux filles.

L'une d'elles a écrit quelques ouvrages estimables, sous le nom de Constance Aubert.

L'amie de Balzac vécut donc de sa plume, au jour le jour, jusqu'en 1838.

A cette époque, elle occupait un appartement, rue de La Rochefoucault; toujours très mondaine, elle recevait, tous les lundis, assez nombreuse société.

Alors, un éditeur lui proposa d'aller à Londres pour écrire une relation du couronnement de la reine Victoria.

Se sentant très fatiguée, elle déclina cette offre. Elle tomba malade au milieu du mois de mai, d'abord atteinte de fièvre. Puis une jaunisse se déclara. Un de ses créanciers, apprenant sa maladie, la fit poursuivre aussitôt pour une somme de quatre cents francs.

Le mobilier fut saisi et vendu à l'enchère dans l'appartement même de la malheureuse femme. Malade, alitée, enfermée dans sa chambre, elle put entendre la voix de l'huissier qui adjugeait les derniers souvenirs, les dernières épaves de sa vie à un groupe de revendeurs, ramassés pour la circonstance.

Madame Junot eut peur dans son appartement ainsi vidé; elle se fit conduire dans une maison de santé de la rue de Chaillot. Une dernière humiliation attendait la malade. Trop pauvre pour donner une certaine somme d'avance, on refusa de la garder.

Elle alla chercher asile dans une maison plus modeste, située rue des Batailles.

On la reçut en compagnie de sa femme de chambre, qui n'avait pas voulu la quitter. La malade fut couchée dans une pauvre pièce qui ouvrait sur un corridor; ses enfants vinrent la voir, et un ami fidèle lui apporta quelques fleurs

Une décomposition du sang se déclara, et madame d'Abrantès mourut le 7 juin 1838. Louis-Philippe envoya un secours qui arriva trop tard.

Cet argent servit à payer le convoi de celle qui finissait dans des circonstances si tristes, après un commencement de vie si brillant.

Le surlendemain, le service funèbre se fit à l'église Saint-Pierre-de-Chaillot, au milieu d'un cortège de soixante amis environ.

Victor-Hugo, Alexandre Dumas, Ballanche, madame Desbordes-Valmore, mêlés à d'autres gens de lettres, suivirent émus, recueillis, le corbillard jusqu'au cimetière Montmartre, où eut lieu l'inhumation.

Balzac ne se trouvait pas à Paris au moment de la triste mort de son amie.

Voici en quels termes il annonce cet événement à madame Hanska, avec laquelle il était alors en correspondance suivie :

« Les journaux vous auront dit la fin déplorable de cette pauvre duchesse d'Abrantès; elle a fini comme a fini l'Empire! Quelque jour, je vous expliquerai cette femme-là. »

En effet, cette pauvre madame Junot, jusqu'au der-

nier moment, n'avait pu apprendre l'arithmétique, la tirelire et le pot-au feu, elle qui savait tant de choses !

V

Balzac et George Sand. — Le logement de la rue Cassini. — Une robe de chambre à ramages. — Une lecture de Rabelais. — Une singulière sortie. — Une théorie de Balzac sur le vrai. — Un camarade littéraire.

I

Dès 1831, George Sand était arrivée à la réputation avec son roman d'*Indiana* : cet ouvrage fut un événement littéraire.

La jeune femme habitait alors un modeste logement dans une maison du quai Saint-Michel. Sa réputation naissante excitait la sympathie et la curiosité. On désirait la voir et la connaître. Elle-même était désireuse de se lier avec ses contemporains les plus en vue...

La lecture de *la Physiologie du Mariage*, de *la Peau de Chagrin*, des premières scènes de *la Vie privée* avait vivement intéressé George Sand. La

forme moderne et le talent original de Balzac faisaient de lui un maître qu'elle voulait étudier et connaître de près.

Elle pria donc un ami commun de la présenter au romancier...

A cette époque, ce dernier occupait un petit appartement rue Cassini, situé dans un pavillon, au fond du jardin; c'était une enfilade de pièces décorées avec élégance, meublées d'objets intéressants du XVIIIe siècle. Déjà, malgré sa gêne, le goût des choses anciennes et du bric-à-brac avait envahi Balzac.

Il accueillit avec une bienveillance pleine de rondeur George Sand, qui s'était dépêchée de lui dire ceci :

— Cher maître, je viens à vous, non comme une muse de département, mais comme une bonne personne très ravie de votre talent.

Ces paroles avaient mis le romancier en joyeuse humeur. A son tour, il la loua de son talent, la complimenta à propos d'*Indiana*, qu'il avait lu avec un vrai plaisir.

Puis, par une transition de conversation assez habituelle chez Balzac, il commença à parler de lui-même, de ses livres, de ses projets d'ouvrage, et cela avec un flux de paroles, des éclats de gros rire qui ne permettaient pas à ses interlocuteurs de placer un mot.

Dans cette expansion de lui-même éclatait, débordait un contentement que l'on pardonnait à la supériorité de l'écrivain. Cette personnalité satisfaite que

celui-ci montrait déjà avec une naïveté de bon enfant, avait une raison et une justification.

— Les idées affluent sans cesse à mon cerveau, disait-il quelquefois. Je suis comme un arbre trop chargé de fruits!

Cette expansion n'était donc en réalité que l'impérieux besoin d'alléger son esprit trop encombré.

Cette belle verve et ce joyeux entrain intéressèrent fort George Sand.

« Je trouvais l'entretien de Balzac très instructif pour moi, racontait-elle plus tard, à propos de cette première entrevue. »

Au cours de cette conversation, Balzac se mit aussi à parler de Rabelais, que l'auteur d'*Indiana* prétendait n'avoir pas encore lu.

— Est-ce bien vrai?

Et, sur ce sujet, il se montra merveilleux, éblouissant. L'œuvre de Rabelais concordait si bien avec un côté de sa nature, et il avait de telles affinités de belle humeur avec ce joyeux ancêtre, qu'il en parlait toujours avec une éloquente abondance.

Les Contes drolatiques sont nés de cette cohabitation intellectuelle avec le père de Pantagruel.

En revenant de cette première visite, George Sand, très impressionnée, dit à l'ami qui l'avait conduite chez l'auteur de *la Peau de Chagrin* :

— Balzac aura tout l'avenir qu'il rêve. Il comprend trop bien ce qui n'est pas lui pour ne pas faire de lui-même une grande individualité.

II

Balzac avait promis à son jeune « confrère » d'aller la voir et de la conseiller.

Il ne faillit pas du moins, à la première partie de cette promesse.

« Il grimpait avec son gros ventre, raconte George Sand, tous les étages de la maison du quai Saint-Michel, et arrivait soufflant, riant, bavardant, sans reprendre haleine. Il prenait des paperasses sur ma table, y jetait les yeux, avait l'intention de s'informer un peu de ce que ce pouvait être ; mais aussitôt, pensant à ce qu'il était en train de faire, il se mettait à le raconter. Son commerce était fort agréable, un peu fatigant de paroles pour moi qui ne sais pas assez répondre pour varier les sujets de conversation. Mais son âme était d'une grande sérénité, et en aucun moment je ne l'ai vu maussade. »

Un jour, cependant, Balzac entreprit de faire à George Sand la lecture d'un passage de Rabelais.

Il entremêla cette lecture de quelques joyeux commentaires de son cru. Lui, de mœurs si calmes, il avait parfois la gaieté grasse et la plaisanterie salée. L'auteur d'*Indiana* accueillit mal les commentaires de cette lecture ; elle se fâcha même un peu :

— Allez-vous-en, dit-elle à Balzac ; vous êtes un gros effronté !

— Je vous obéis, répondit en riant ce dernier ; mais, en ce moment, vous n'êtes qu'une bête et une chipie.

Cette fâcherie ne dura pas longtemps.

Quelques jours plus tard, George Sand dînait chez Balzac, dans son logement de la rue Cassini, en compagnie de l'ami qui l'avait présentée à ce dernier...

Par exemple, le menu du dîner était singulier : il se composait d'un potage au lait, de bœuf bouilli, de melon et de vin de champagne. Balzac présidait au festin, habillé d'une superbe robe de chambre à ramages de soie, dont il se montrait très fier.

Quand ses invités furent sur le point de se retirer, il voulut leur faire la conduite jusqu'à l'Odéon, dans ce costume d'appartement.

A cette époque, le quartier de l'Observatoire était encore peu pourvu de becs de gaz ; il se munit donc d'un bougeoir finement ciselé, garni d'une bougie allumée.

George Sand voulut le dissuader de ce projet.

— Demeurez chez vous, lui dit-elle, sinon vous vous ferez voler ou assassiner, au retour, par quelque malfaiteur.

— Pas de danger, repartit Balzac en riant : ou les voleurs me prendront pour un fou, et ils respecteront mon égarement ; ou ils me prendront pour un

prince, alors ils craindront de s'attirer le zèle de la police.

Et voilà l'auteur de *la Peau de Chagrin* accompagnant ses hôtes jusqu'à l'Odéon, enveloppé de sa belle robe de chambre, tête nue, — on était en été, — le bougeoir allumé à la main.

On juge si le trajet fut gai.

III

Plusieurs fois, Balzac alla voir George Sand dans sa champêtre résidence de Nohant.

L'hospitalité la plus cordiale l'y attendait; et lui, tout heureux de cet accueil, remplissait la maison de sa grosse gaieté, animait la table et le salon de son entrain.

Comme on aurait voulu le garder longtemps à Nohant! Mais les longs loisirs n'étaient pas permis à Balzac.

— Je suis la proie de mes affaires, répondait-il aux instances de son amie; je dois aller au travail comme un joueur de profession va au jeu.

Un jour, à Nohant, l'entretien tomba entre eux sur leurs ouvrages, sur la différence de leur procédé dans la composition, sur leur manière de voir, de sentir, de peindre le *vrai*.

Alors, Balzac improvisa cette définition bien exacte de leurs deux talents :

— Vous cherchez l'homme tel qu'il devrait être; moi, je le prends tel qu'il est. Croyez-moi, nous avons raison tous les deux. Ces deux chemins mènent au même but. J'aime aussi les êtres exceptionnels : j'en suis *un!* Il m'en faut, d'ailleurs, pour faire ressortir mes êtres vulgaires, et je ne les sacrifie jamais sans nécessité. Mais ces êtres vulgaires m'intéressent plus qu'ils ne vous intéressent. Je les grandis; je les idéalise, en sens inverse, dans leur laideur ou dans leur bêtise. Je donne à leur difformité des proportions effrayantes ou grotesques. Vous, vous ne sauriez pas; vous faites bien de ne pas regarder des êtres et des choses qui vous donneraient le cauchemar. Idéalisez dans le joli et dans le beau, c'est un ouvrage de femme.

Est-elle assez exacte, assez juste, cette appréciation des deux écrivains, bien que faite par l'une des parties intéressées!

Et remarquez cette formule, qui fut *authentiquement dite* par Balzac à l'auteur de *Lélia : Idéaliser dans le laid.*

Cette formule renferme le germe, le précepte de tout le roman contemporain.

Quelques-uns ont même dépassé l'axiome du maître, puisqu'ils enlaidissent encore le laid. La nature franche de Balzac aimait aussi dans George Sand cette absence de petitesse et de jalou-

sie qui trop souvent se rencontrent mêlés au talent.

Quel éloquent hommage dans ces lignes :

« Elle n'a aucune petitesse en l'âme ni aucune de ces basses jalousies qui obscurcissent tant de talents contemporains. Dumas lui ressemble en ce point. George Sand est une très noble amie... »

Il arriva une fois que l'auteur de *Lélia*, malgré sa grande admiration pour Balzac, lui adressa le reproche d'immoralité. Une discussion s'était élevée entre eux au sujet d'une des situations de *la Cousine Bette.*

Cette situation est celle où la baronne Hulot — la femme sympathique du roman — s'offre en tremblant à un vilain séducteur pour sauver sa famille de la ruine.

La scène est crue ; mais, dans sa brutalité, elle est tracée avec un art infini.

— L'histoire est réelle, dit Balzac à son amie, le fait est arrivé ; j'ai transporté dans mon roman une turpitude humaine, voilà tout.

— Que votre situation soit réelle, peu m'importe, reprit George Sand ; elle me révolte au point de me rendre insensible au talent que vous avez déployé en la racontant, et je trouve cette scène immorale, moi à qui cependant on a reproché d'avoir écrit des livres immoraux.

Dans cette circonstance encore, Balzac dut trouver que son confrère en jupon faisait la bégueule et la *chipie.*

Au cours de leurs relations, l'amitié des deux écrivains resta toujours franche et virile, comme leurs talents. Balzac, dans l'auteur d'*Indiana*, ne fit jamais attention à la femme ; jamais il ne s'occupa de son physique.

Cependant il l'avait connue à l'époque où elle séduisait Alfred de Musset, et où elle inspirait à Eugène Delacroix ce portrait d'elle resté si populaire.

Les amitiés d'épiderme ne tentaient pas le romancier. George Sand avait bien remarqué ce culte du platonisme chez son ami ; aussi dans ses *Mémoires* lui décerne-t-elle un éloge pour la sagesse de ses mœurs.

L'éloge nous paraît même entaché d'une légère pointe d'ironie.

Plus tard, en 1844, lorsque Balzac écrivit son roman de *Béatrix*, il plaça dans cet ouvrage un type intéressant de femme artiste, douée d'une haute intelligence et d'une éclatante beauté de visage. Alors, pour mieux peindre le personnage de *Camille Maupin*, il se souvint de l'image physique de George Sand, telle qu'elle lui était apparue douze ans auparavant.

De nouveau, il eut la vision de cette jeune femme « avec ses yeux impénétrables, avec sa beauté d'Isis ; plus sérieuse que gracieuse, et comme frappée de la tristesse d'une méditation constante » ; avec « ses longs cheveux noirs descendant en nattes sur le cou, comme la coiffe à double bandelette rayée des statues

de Memphis » ; avec son front « plein et large, illuminé par des méplats où s'arrête la lumière, coupé comme celui de la Diane chasseresse ; avec son teint olivâtre au jour et blanc aux lumières, sur lequel tranchait la pourpre vive d'une bouche admirable de beauté ».

Camille Maupin, sous la plume de Balzac, devint ainsi le portrait frappant de l'auteur d'*Indiana* en 1832.

VI

La Femme Incomprise. — Madame Carraud. — Une amitié de trente ans. — Les idées de Balzac en politique. — Une double tentative électorale.

I

Sous la monarchie de Juillet, les ouvrages de Balzac mirent à la mode un intéressant type de femme, — dont le roman ne s'était pas encore occupé avant lui, — le type de *la Femme Incomprise.*

Une vraie trouvaille pour la fiction romanesque que la femme incomprise ! Comme elle excitait alors toutes les sympathies, toutes les envies ! Combien de jeunes gens, combien d'hommes mûrs, à cette époque, demandèrent et recherchèrent ardemment la femme incomprise pour essayer de la consoler et de la comprendre !

Oui, toute une génération a été éprise de cette

femme au visage mélancolique, aux yeux profonds, à l'intelligence délicate, au cœur plein de tendresses refoulées.

Type disparu ! Variété de femme évanouie ! C'est dommage et c'est la faute de nos mœurs modernes ; au jour présent, les femmes possèdent tant de moyens et de ressources pour se faire comprendre !

La révélation de la femme incomprise dans le roman appartient donc à Balzac. Sa plume excelle à peindre, à décrire ces natures de femmes, supérieures par leur âme, leur esprit, leur intelligence, mais jetées par la destinée grincheuse dans un coin de province reculée ; intéressantes créatures, condamnées à une vie obscure, rétrécie ; âmes impuissantes à donner essor à leurs rêves, à leurs inspirations, et surtout à la passion dont elles débordent. Toutes les sympathies de l'écrivain et de l'homme vont, avec une souriante sollicitude, vers ces pauvres existences méconnues, pleines de tristesses silencieuses, d'amertumes refoulées, d'attentes de bonheur irréalisées.

On devine que Balzac a eu sous ses yeux un modèle vivant pour peindre, analyser, disséquer, avec une telle fidélité de traits et une telle variété de nuances, le type de la femme incomprise ou méconnue.

Eh bien, c'est vrai : dans la peinture de ce caractère féminin, le romancier s'est encore inspiré de la réalité. Au nombre de ses amies, il comptait une femme réunissant tous ces traits, — une femme

d'intelligence et de cœur, une nature énergique, en dehors, pleine d'âme et de feu, mais condamnée par la destinée et les circonstances à une vie consacrée au foyer et à la famille.

Elle s'appelait madame Carraud, cette femme.

Ce nom revient souvent dans la correspondance de l'auteur de *la Comédie Humaine*, et les lettres de ce dernier à cette aimable personne sont empreintes de l'amitié la plus pure et de la reconnaissance la plus vive.

Son nom de famille était mademoiselle Tourangin ; elle avait été amie d'enfance de Laure de Balzac et élevée au même couvent qu'elle.

Cette liaison fut le premier motif de l'intérêt et de l'amitié qu'elle porta au romancier.

Plus tard, elle épousa un officier d'artillerie distingué : le commandant Carraud. C'était un homme d'un grand mérite, d'une science étendue, mais d'un caractère absolument dénué d'ambition. Aux chances d'avancement que présente le service actif, il avait préféré l'enseignement et l'administration militaires. Il fut longtemps directeur des études à l'école Saint-Cyr, il devint ensuite inspecteur de la poudrerie d'Angoulême. Après avoir pris sa retraite, il vécut dans sa terre de Frapesle, située près d'Issoudun.

M. Carraud, bien que très savant, était donc un de ces esprits tranquilles qui n'agissent jamais, parce que, sans doute, ils estiment que, dans la vie, rien ne vaut la peine de rien. Excellent mari, il fit tou-

jours à sa femme une existence de plante qui fut le désespoir de celle-ci, suivant Balzac.

Le dévouement passionné pour ses enfants, l'amitié enthousiaste pour ses amis devinrent un besoin chez cette femme vraiment supérieure.

Ce ne fut pas seulement le titre de frère d'une œur tendrement aimée qui attacha madame Carraud à Balzac, elle avait aussi reconnu et senti en lui une nature pleine d'affinités et de sympathies avec la sienne. Alors elle se fit sa confidente, sa conseillère ; elle voulut être son autre sœur, et avoir sa part dans toutes les tristesses et dans les rares joies de son ami.

Ce commerce d'affection dura entre eux de 1819 à 1850, toujours égal, toujours sincère.

Dans l'ordre des amitiés féminines de Balzac, madame Carraud occupe une place bien nette, bien franche ; elle vient entre sa sœur et madame de Berny ; elle ne devint pas amante comme celle-ci, mais elle se montra souvent amie plus avisée et conseillère meilleure que Laure de Balzac. Une qualité que le romancier prisait fort chez madame Carraud, c'était son sens critique très fin, très sûr ; qualité qui manquait souvent à sa sœur et même à son *camarade* George Sand. Aussi aimait-il à la consulter à propos de ses idées et de ses projets d'ouvrages. Il écoutait ses observations et accueillait ses critiques. Enfin, Balzac était si persuadé de la supériorité intellectuelle de son amie, — supériorité que

la destinée laissa sans emploi,— qu'il s'écrie en parlant d'elle avec regret :

« Jamais esprit plus extraordinaire n'a été plus étouffé ; elle mourra dans son coin, inconnue ! »

II

Presque tous les ans, le romancier allait faire un court séjour chez son amie, soit qu'elle habitât Angoulême ou Frapesle.

Il trouvait au foyer de cette femme aimante des trésors d'hospitalité ; il s'y retrempait pour la lutte ; il y puisait du courage et des forces pour continuer le labeur de sa vie. Madame Carraud avait fait partager à son mari et à ses enfants toute son amitié pour Balzac.

Celui-ci alla passer chez elle, à Angoulême, quelques semaines de juillet et d'août 1832 ; il était alors fatigué comme un galérien de plume et d'encre, — l'expression est de lui.

La cause de cette grande lassitude était l'élaboration de *Louis Lambert*, — une de ses œuvres intéressantes, — qu'il venait d'achever. Cet ouvrage lui avait coûté beaucoup de recherches, beaucoup de travaux préparatoires. A la suite de cette contention d'esprit, il res-

sentit des douleurs de tête si aiguës, qu'il craignit même une attaque de folie.

Il fit part de cette appréhension à son amie, se lamentant, par avance, sur le misérable sort d'abandon auquel sont condamnés les fous.

— Ah! répondit-elle, si une pareille catastrophe vous arrivait, je vous garderais, je ne vous abandonnerais jamais, moi.

L'accent, l'expression de ces paroles restèrent toujours dans le cœur, dans la mémoire du romancier. Bien des années plus tard, dans une lettre à la date de mars 1850, il rappela à son amie ce cri du cœur, cet élan d'amitié, manifesté par elle dans cette circonstance :

« Jamais, dit-il, ce mot, votre regard ni votre expression n'ont été oubliés. Tout cela est encore en moi comme au mois de juillet 1832... Ah ! je n'oublie pas vos maternités, votre sympathie divine pour les souffrants ! »

Quelques-unes des lettres de Balzac à madame Carraud sont attendrissantes jusqu'aux larmes. C'est comme un cantique ému de l'amitié.

« — Vous êtes mon public, lui dit-il au cours d'une de ses lettres, vous et quelques âmes d'élite auxquelles je veux plaire; mais vous surtout, que je suis si fier de connaître. Vous que je n'ai jamais vue ni entendue sans avoir gagné quelque chose de bon, vous qui avez le courage de m'aider à arracher les mauvaises herbes dans mon champ... J'ai recours à

vos encouragements, quand quelque pointe m'a blessé ; c'est le ramier regagnant son nid. Je vous porte une affection qui ne ressemble à aucune autre et qui ne peut avoir ni rivale ni analogue. Il fait si beau, si bon près de vous ! »

Madame Carraud n'avait pas l'amitié jalouse ; elle connut et aima madame de Berny, avec laquelle elle s'était liée par l'intermédiaire de la famille de Balzac. Entre ces deux femmes existaient de frappantes ressemblances morales, de grandes similitudes de cœur et de caractère ; et elles s'aimèrent dans leur ami. Ému, ravi de cette mutuelle affection, Balzac put dire un jour à madame Carraud :

« Vous avez bien raison, chère âme, d'aimer madame de Berny ; vous avez dans la pensée des ressemblances frappantes : même amour du bien, même libéralisme éclairé, même amour du progrès, même élévation d'âmes, de pensées, même délicatesse de cœur; aussi je vous aime bien ! »

De tels sentiments ne sont pas seulement l'honneur de ceux qui les éprouvent, ils marquent aussi le niveau spiritualiste, l'étiage moral d'un temps. Qu'on nous montre, aujourd'hui, entre homme et femme, de telles effusions, un tel enthousiasme dans l'amitié désintéressée, dans l'affection honnête.

Positivement, il y a des époques qui, pour des causes diverses, ne pratiquent plus certaine manière de sentir, certaine façon d'aimer.

III

Dans son amitié pour Balzac, madame Carraud avait le désir de le voir monter très haut ; elle encourageait en lui toutes les sollicitations de l'ambition, tous les appels à la grande célébrité.

C'est ainsi qu'elle fortifia son ami dans un projet, conçu par lui au lendemain de la révolution de Juillet, et approuvé de quelques intimes. Ce projet était une tentative politique...

En 1831, Balzac voulut tenter la chance électorale. Les événements avaient mis en évidence des hommes nouveaux, et il sentait en lui l'étoffe d'un député très présentable.

Cette idee n'était pas absolument fantaisiste ; un mandat de député n'eût pas été au-dessus de la compétence de l'écrivain. Il était autoritaire dans le sens correctement constitutionnel.

Il avait des aspirations sociales très larges, très ouvertes ; sa parole était facile, abondante, et sa réputation déjà assez grande pour fixer l'attention des électeurs.

Des élections législatives complémentaires eurent lieu en 1831, et Balzac se porta, comme candidat,

dans deux arrondissements qui se trouvaient libres : Cambrai et Angoulême.

Un jeune écrivain, Henry Berthoud, qui dirigeait *la Gazette de Cambrai*, soutint dans cette ville la candidature du romancier.

Alors ce dernier, sans abandonner ses travaux littéraires qui le font vivre, s'emploie à toutes les démarches, à toutes les occupations d'une candidature posée à la fois dans deux arrondissements, et cela en plein régime censitaire.

Il se livre à des études politiques; il envoie des notes aux journaux amis; il commet une brochure de circonstance... cela s'appelle... : *Enquête sur la politique de deux Ministères;* enfin il rédige une profession de foi destinée à éclairer les électeurs sur ses intentions.

Voici quelques points de ce programme :

Balzac déclare d'abord qu'il ne se vendra jamais au pouvoir; il restera toujours dans sa ligne, qui est noble et généreuse. Il veut la destruction de toute noblesse, hors la Chambre des pairs; il veut également la séparation du clergé d'avec Rome; les limites naturelles de la France — c'est-à-dire les bords du Rhin; — l'égalité parfaite de la classe moyenne; la reconnaissance des supériorités réelles ; l'économie des dépenses; l'augmentation des recettes par une meilleure entente de l'impôt, et enfin l'instruction pour tous.

Madame Carraud qui était un esprit très libéral. approuva le programme de son ami.

En se mettant au point de vue des conditions politiques, telles qu'elles existaient au lendemain de la révolution de Juillet, le programme de Balzac était sage, rationnel, absolument libéral.

C'était la prise au sérieux de la célèbre formule dite par Louis-Philippe, lors de son avènement au trône :

— Avec moi, la Charte sera une vérité.

L'écrivain ne fut élu ni à Cambrai, ni à Angoulême.

Les électeurs — intelligents comme toujours — lui préférèrent deux candidats sans réputation et sans valeur.

Balzac revint à ses romans, et ce fut heureux pour les lettres.

Le nom de madame Carraud reviendra souvent au cours de cette étude.

VII

Balzac et la duchesse de Castries. — Portrait de cette dernière, par Philarète Chasles. — Engouement de Balzac. — Fragment de lettre à madame Carraud. — Un séjour à Aix. — Le duc de Fitz-James. — Désenchantement. — Madame de Castries et *la Duchesse de Langeais.*

I

Dans le courant de septembre 1831, Balzac se trouvait à Saché, en Touraine, chez un de ses amis.

Il reçut de Paris une lettre d'une écriture aristocratique et signée ainsi : « Une femme qui ne veut pas se faire connaître. »

Le romancier ne fut pas surpris ; depuis qu'il était lancé, les lettres de ce genre ne lui faisaient pas défaut. Dans cette missive, la correspondante anonyme disait tout d'abord à Balzac que ses ouvrages avaient produit une vive impression sur son esprit ;

mais, à l'égard de *la Physiologie du Mariage* et de *la Peau de Chagrin*, elle faisait quelques restrictions, elle formulait quelques critiques. Comme ces réserves étaient énoncées avec une franchise polie, une vraie sincérité ; comme le ton général de cette lettre était exempt de toute banalité, Balzac voulut répondre à sa correspondante anonyme, et réfuta avec ingéniosité ses critiques.

A la suite de cette réponse du romancier, une correspondance s'établit entre ce dernier et l'inconnue.

Les lettres de celle-ci témoignaient toujours de l'intérêt pour ses ouvrages, de la sympathie pour ses idées.

A la fin, Balzac fut pris de curiosité.

Il déclara à sa correspondante qu'il arrêterait ses frais épistolaires, si elle ne se faisait pas connaître.

Ainsi mise en demeure, l'inconnue révéla son nom et son rang.

C'était la duchesse de Castries, alors une des étoiles les plus aristocratiques du faubourg Saint-Germain.

Elle appartenait à la famille de Maillé, avait épousé le duc de Castries, pair de France sous Charles X, et se trouvait par alliance belle-sœur du spirituel duc de Fitz-James.

Sous la Restauration, la duchesse était comptée parmi les femmes les plus charmantes, les plus à la mode, les plus adulées.

Elle avait une jolie figure, couronnée par une superbe chevelure blonde, hardiment dorée; une taille svelte, une tournure gracieuse, aérienne; enfin un rayonnement séducteur dans toute sa personne qui captivait les yeux. Quand elle apparaissait à quelque bal de la duchesse de Berry, son entrée faisait toujours sensation, soulevait toutes les admirations.

Voici le portrait de madame de Castries — dessiné plus tard — par Philarète Chasles, qui, précisément, était un assidu de son salon dans cette année 1831. Le portrait n'est pas absolument exact, nous y ferons quelques retouches, en raison de la médisance du peintre[1]:

« Rien de plus étonnant dans notre siècle, et de plus charmant, après tout, que de voir, le soir, dans un petit salon des plus simples, meublé à l'antique, avec les tables volantes et les guéridons, les coussins de vieux velours et les écrans du dix-huitième siècle, cette femme malade, aux reins brisés, étendue sur sa chaise longue, languissamment, mais sans afféterie, la figure noble et chevaleresque, le profil plus romain que grec, les cheveux rouges sur un front très élevé et très blanc, et représentant exactement ce qu'avait pu ou dû être madame de Parabère dans sa vieillesse : c'était la duchesse de Castries, née de Maillé, parente des Fitz-James, des Montmorency, de tout le faubourg le plus blanc. Liée par-devant

1. *Mémoires.* — Tome I, p. 304.

Cupidon avec le jeune Metternich, et le suivant à la chasse, elle s'était accrochée à une branche d'arbre, était tombée sur les reins et s'était brisée l'épine dorsale. Un demi-cadavre élégant, voilà ce qu'était devenue cette belle, si éclatante de fraîcheur qu'au moment où elle mettait le pied dans un salon, à vingt ans, sa robe nacarat tombant sur des épaules dignes du Titien, elle effaçait littéralement l'éclat des bougies. »

Rectifions quelques traits du portrait.

La vérité vraie est que cette chute faite à la chasse n'avait pas estropié la duchesse de Castries, ne l'avait pas réduite à l'état de cadavre ambulant. Cette blessure avait endolori sa personne et communiqué à son visage une intéressante expression de mélancolie souriante, de souffrance voilée. Sa tête était demeurée belle, toujours couronnée de sa splendide chevelure vénitienne; elle avait alors trente-cinq ans environ, et de toute sa personne se dégageait encore assez de séduction pour allumer le désir et l'amour.

Balzac avait déjà rencontré, dans le salon de la princesse Bagration, madame de Castries; mais il ne lui avait jamais parlé, et ne croyait pas avoir attiré son attention.

L'amour-propre de l'écrivain fut très flatté des avances épistolaires de la grande dame, ainsi que de la très gracieuse invitation de devenir un des hôtes du salon de l'hôtel de Castries.

Voici avec quelle effusion, il remercie la duchesse de sa sympathique invitation :

« Daignez agréer, Madame, mes remerciements affectueux et l'expression de ma profonde reconnaissance pour la marque de confiance qu'il vous a plu de me donner. Il est si rare de rencontrer de nobles cœurs et de véritables amitiés; moi, surtout, je suis si dénué d'appuis sincères sur lesquels je puisse me reposer, que j'accepte, au risque de perdre beaucoup à être connu, votre offre gracieuse... Donc, à bientôt, Madame, et qu'il me soit permis de déposer ici un hommage aussi amical que respectueux. »

On remarquera que Balzac, pour mieux s'insinuer dans la sympathie de la Duchesse, se fait beaucoup plus dénué d'amitié féminines qu'il ne l'était réellement.

Le romancier rendit plusieurs visites à l'hôtel de Castries, devint un des habitués du salon de la rue de Varenne. Ce type de femme aristocratique, qu'il n'avait pas encore connu dans l'intimité, l'empoigna. Il se prit rapidement d'une franche amitié pour la duchesse. Chez lui, l'imagination avait du cœur, et il s'emballait vite.

Au moral, qu'était madame de Castries ?

Une femme coquette, vaniteuse, fine, spirituelle, frottée d'un peu de sensibilité, de dévotion, de chaleur de salon ; une vraie Parisienne avec toutes ses qualités brillantes de dehors ; qualités raffinées par

l'éducation, le luxe, l'aristocratie des milieux, mais aussi avec toutes ses sécheresses, ses défauts ; en un mot, une de ces femmes auxquelles il ne faut jamais demander de l'amitié, de l'amour, du dévouement au delà d'une légère couche, par la raison que la nature a créé des femmes moralement pauvres.

Balzac ne s'aperçut que trop tard de la pauvreté de cœur de la duchesse... Longtemps, il eut l'imagination et la sensibilité trop prises pour sainement la juger.

II

Les romans, les lettres de Balzac avaient intéressé madame de Castries ; sa présence dans son salon, ses visites la flattèrent. Son amour-propre fut amusé par les assiduités d'un auteur à la mode qui avait, en outre, la réputation de si bien pénétrer le cœur féminin.

Elle n'eut jamais l'intention de le prendre pour amant ; mais elle lui prodigua des coquetteries, des amitiés de salon ; elle reçut ses confidences d'idées, lui témoigna de la sympathie pour son caractère et de la sollicitude pour ses efforts ; toutes ces aménités gracieuses firent illusion au romancier sur la nature du sentiment qu'il croyait avoir inspiré.

Pendant l'hiver de 1832, il fut donc sous le charme.

Aussitôt il subit l'influence, le contre-coup des idées et des opinions de sa nouvelle amie.

Elle lui fit sans doute quelque allusion discrète sur le négligé de sa tenue, la modestie de son train de vie ; alors on voit Balzac transformer sa toilette. Il arbore des gilets blancs magnifiques ; il endosse un habit bleu à boutons dorés — resté dans le souvenir de ses intimes. — A l'opéra, il se montre dans la loge infernale, au milieu des dandys de l'époque, et il se promène avec cette célèbre canne à pommeau garni de turquoises. qui devait inspirer à madame de Girardin son roman intitulé : *la Canne de M. de Balzac.*

Le logis de l'écrivain subit une transformation pareille ; les objets d'art, les bibelots s'y entassent ; les murailles se couvrent d'étoffes.

Toutes les dettes — résultat de la débâcle commerciale de 1827 — étaient loin d'être soldées ; cependant Balzac prend deux domestiques, achète des chevaux, deux voitures, il se montre au Bois ; enfin il a le train d'un mondain lancé. Madame Carraud est informée de la tranformation d'existence de son ami ; en personne raisonnable, elle le gronde un peu.

Alors l'auteur de *la Comédie Humaine* lui répond :

« Je voue en supplie, comprenez-moi mieux. Vous donnez plus d'importance que je n'en accorde au frivole plaisir d'aller vite au Bois. C'est une fantaisie

d'artiste, un enfantillage. Mon appartement est un plaisir, un besoin, comme celui d'avoir du linge blanc, de me baigner. J'ai acquis le droit de me mettre dans la soie, parce que demain, s'il le faut, je retournerai sans regret, sans un soupir, dans la mansarde de l'artiste, la mansarde nue, pour ne pas céder à une chose honteuse, pour ne me vendre à personne. »

Très courageuse, très sincère, cette déclaration.

L'amitié de madame de Castries, la fréquentation de son salon, les avances du duc de Fitz-James modifièrent un peu la ligne politique de Balzac. Il passa dans l'opposition légitimiste ; il voulut être le candidat libéral des royalistes.

Le bourgeoisisme, que dégageait déjà la monarchie de Juillet et les singulières persécutions infligées à la duchesse de Berry — après sa descente en Vendée — furent également des motifs qui déterminèrent l'écrivain à se ranger dans l'opposition légitimiste.

Tout le faubourg Saint-Germain se félicita d'une pareille recrue.

Mais le commencement de l'été sépare madame de Castries et Balzac.

Celui-ci va en Touraine, dans le domaine de Saché, pour travailler à divers ouvrages commencés et promis. La duchesse doit aller au mois de septembre suivant, aux eaux d'Aix, en Savoie. Sur son désir, le romancier lui promet d'aller la rejoindre à cette

époque, et de lui tenir compagnie pendant son séjour dans cette station thermale.

A Saché, la correspondance entre madame Carraud et Balzac devient très active. La proximité d'Angoulême lui donne grande envie d'aller rendre visite à son amie. Hélas ! il ne peut disposer de son temps ; il est cloué par le travail en Touraine. Il ne sait même pas s'il aura le loisir de venir la visiter à Angoulême vers la fin de son séjour. Il fait confidence à madame Carraud qu'il regrettte presque d'avoir promis à la duchesse de Castries d'aller la voir à Aix. Encore, si elle avait choisi les Pyrénées, en passant, il aurait visité ses amis d'Angoulême.

« [1] Je ne pense jamais à vous que pour retrouver dans ma pensée de doux souvenirs. — Ah ! si l'on avait voulu aller aux Pyrénées, je vous aurais vue ; mais il faut que j'aille grimper à Aix, en Savoie, courir après quelqu'un qui se moque de moi peut-être ; une de ces femmes aristocratiques que vous avez en horreur, sans doute ; une de ces beautés angéliques auxquelles on prête une belle âme, la vraie duchesse bien dédaigneuse, bien aimante, fine, spirituelle, coquette, rien de ce que j'ai vu encore ! un de ces phénomènes qui s'éclipsent, et qui dit m'aimer, qui veut me garder au fond d'un palais à Venise... (car je vous dis tout à vous !), et qui veut que je n'écrive plus que pour elle ; une de

1. Lettre LXXIII.

ces femmes qu'il faut absolument adorer à genoux, quand elles le veulent, et qu'on a tant de plaisir à conquérir ; la femme des rêves ! jalouse de tout. Ah ! il vaudrait mieux être à Angoulême, à la Poudrerie, bien sage, bien tranquille, à entendre sauter les moulins et à s'empâter dans les truffes, à apprendre de vous comment on met une bille en blouse et à rire et à causer... que de perdre et son temps et sa vie. »

Comme ce fragment de lettre éclaire bien le caractère ondoyant de madame de Castries, et ses captieuses coquetteries avec l'auteur de *la Comédie Humaine !*

Cependant, à la fin de juillet 1832, Balzac quitte Saché, et va s'installer à Angoulême, à la Poudrerie, chez ses amis.

Il achève là *Louis Lambert*.

« Un beau livre, écrit-il à sa sœur ; nos amis l'ont admiré ici, et tu sais qu'ils ne se trompent pas. »

Pendant son séjour à Angoulême, il soigne sa candidature et s'aperçoit que son nom est maintenant très connu, très sympathique en province. Un jeune homme — un admirateur — a fait quatre lieues pour le voir en apprenant qu'il se trouve en résidence à la Poudrerie. Les membres d'un cercle influent de la ville viennent lui rendre visite, et lui promettent leurs voix au cas où il se porterait chez eux.

Dans cette lettre de Balzac à sa sœur, — où il lui parle de *Louis Lambert*, — nous ne pouvons nous défendre de détacher quelques lignes bien sincères, bien touchantes, relatives à la mère de l'écrivain. Il aima toujours celle-ci d'une profonde affection ; car elle fut toujours pour son fils, bonne, dévouée, indulgente.

« Oui, tu as raison, mes progrès sont réels et mon courage infernal sera récompensé. Persuade-le aussi à ma mère, chère sœur ; dis-lui de me faire l'aumône de sa patience ; ses dévouements lui seront comptés ! Un jour, je l'espère, un peu de gloire lui payera tout. Pauvre mère ! Cette imagination qu'elle m'a donnée la jette perpétuellement du Nord au Midi et du Midi au Nord ; de tels voyages fatiguent ; je le sais aussi, moi ! Dis à ma mère que je l'aime comme lorsque j'étais enfant. Des larmes me gagnent en t'écrivant ses lignes, larmes de tendresse et de désespoir, car je sens l'avenir et il me faut cette mère dévouée au jour du triomphe. Quand l'atteindrai-je ? »

Et le romancier termine cette touchante lettre en disant à sa sœur qu'il lui a donné le temps qu'il voulait consacrer à une lettre pour madame de Castries :

« Elle s'en passera ! toi, avant tout, » s'écrie-t-il.

Puis, le 22 août, il quitte madame Carraud et Angoulême pour se rendre à Aix, par Lyon.

III

Balzac met quatre jours pour arriver d'abord à Lyon.

A cette époque, on voyageait à raison d'une lieue par heure.

A Thiers, — dans le Puy-de-Dôme, — il est victime d'un accident de voiture. En montant sur l'impériale de la diligence, sa jambe heurte le marchepied et il se fracture le tibia.

Après s'être fait panser à Lyon, il arrive à Aix en boîtant un peu.

Madame de Castries est ravie de le revoir ; l'empressement du romancier la flatte ; son accueil est charmant. Elle a retenu pour son ami une chambre voisine de sa demeure, bien exposée, d'où l'on découvre toute la vallée d'Aix, avec son horizon borné par des collines verdoyantes, la haute montagne de la Dent du Chat, et le délicieux lac du Bourget ; enfin, un vrai coin de nature qui égaye les yeux et rafraîchit l'esprit.

Mais aucune circonstance ne peut détourner l'écrivain de son labeur. Il a promis des articles à la *Revue de Paris*; l'éditeur Mame attend le manuscrit

du *Médecin de campagne*, ainsi qu'un nouveau dizain de *Contes Drolatiques*.

Pour mener à bien toutes ces besognes, il se lève impitoyablement à cinq heures du matin, et travaille devant sa fenêtre jusqu'à cinq heures et demie du soir. Dans l'intervalle, il prend un léger déjeuner composé d'œufs et de café qu'on lui apporte d'un restaurant voisin. La journée terminée, il fait une rapide toilette, va trouver madame de Castries, dîne avec elle à six heures et lui consacre sa soirée jusqu'à onze heures. Balzac amuse, intéresse la duchesse par son intarissable causerie ; il l'initie à ses idées, il lui lit même quelques-unes des pages écrites dans la journée. Quand le passage lu à haute voix est un extrait des *Contes Drolatiques*, le rire remplit le salon.

La duchesse est reconnaissante au romancier de ses soins pour la distraire ; elle se montre plus amicale, plus confiante avec lui que dans leurs entretiens de Paris.

Cependant toutes ces amitiés semblent un peu superficielles à l'auteur de *la Comédie Humaine* ; il voit là des démonstrations de société et il craint de n'être jamais aimé de cette femme, à laquelle il sent son cœur s'attacher de plus en plus.

« Ici, je suis venu chercher peu et beaucoup, écrit-il à madame Carraud. Beaucoup, parce que je vois une personne gracieuse, aimable ; peu, parce que je n'en serai jamais aimé... A six heures, nous

dînons ensemble, et je passe la soirée près d'elle. C'est le type le plus fin de la femme ; madame de Bauséant en mieux ; mais toutes ces jolies manières ne sont-elles pas prises aux dépens de l'âme ? »

Quels pauvres clercs dans la science de l'amour positif que ces écrivains qui, à travers leurs œuvres, analysent si bien le cœur féminin !

Pendant ce séjour à Aix, avec madame de Castries qui a pour lui de la sympathie et même de l'amitié, Balzac reste un peu au-dessous de la situation.

Il est des occasions qui demandent à être comprises, saisies ; et telle femme accordera à une brusquerie de l'amour, à une hardiesse de l'amant, ce coup de cœur, ce cri de passion — plus ou moins éphémère — qu'elle laissera toujours attendre à l'ami morfondu dans le platonisme.

Voilà ce que l'écrivain ne semble pas avoir compris alors.

Madame Carraud, qui, cependant, connaît bien les façons d'être de son ami, ne croit pas au platonisme de cette liaison. Son amitié un peu jalouse, un peu grondeuse, pense que Balzac est déjà l'amant de la duchesse. Elle croit même que celle-ci a fait de ses faveurs le prix du ralliement de l'écrivain à l'opposition légitimiste.

Avec sa franchise habituelle, elle lui envoie ses doutes, ses soupçons.

Balzac se montre un peu froissé de la méfiance de madame Carraud.

Il se défend et se justifie avec une candeur presque naïve.

« Comme vous me jugez mal en croyant que je ne saurais pas m'abîmer dans l'affection que vous me dépeignez virile et en me condamnant à la femme que vous supposez être ici, que vous peignez à votre gré. Vous avez été injuste dans bien des appréciations. Moi, vendu à un parti pour une femme ! Un homme chaste pendant un an ! Vous n'y songez pas : une âme qui ne conçoit pas la prostitution ! qui regarde comme entachant tout plaisir qui ne dérive pas et ne retourne pas à l'âme. Oh ! vous me devez des réparations. Je n'ai pas eu les pensées que vous me prêtez. J'ai horreur de tout ce qui est séduction, parce que c'est quelque chose d'étranger au sentiment pur, vrai. »

Plus tard, Balzac se plaindra que la duchesse n'ait rien deviné, et celle-ci gardera contre l'écrivain un fond d'humeur qui dénote peut-être une rancune de n'avoir pas été comprise, elle aussi. [1]

IV

L'arrivée du duc de Fitz-James à Aix, avec toute sa famille — septembre 1832 — met fin à une situation embarrassante.

1. Lettre XC.

Le duc et Balzac se connaissent déjà et sont sympathiques l'un à l'autre. Ce dernier est flatté des avances, des amabilités du beau-frère de madame de Castries. Il est charmé de son esprit. De son côté, le duc aime le talent, l'entretien, la gaieté du romancier; il voit en lui une recrue importante pour le parti royaliste, pour l'opposition légitimiste. M. de Fitz-James est une figure originale du moment. Il occupe une place considérable dans l'aristocratie du faubourg Saint-Germain.

Sa physionomie est mobile, spirituelle ; sa stature élevée. Sans savoir encore son nom, on devine qu'on est en présence de quelqu'un.

Son attitude politique fait alors le plus grand honneur à son caractère. Pair de France sous la Restauration, il a d'abord prêté serment à la monarchie de Juillet ; très libéral, malgré l'aristocratie de sa naissance, très ouvert aux idées modernes, il avait espéré que le gouvernement de Louis-Philippe apporterait quelque progrès réel. Mais, aussitôt qu'il a vu, constaté le bourgeoisisme du nouveau régime et sa répugnance pour la véritable liberté politique, il a donné avec éclat sa démission de pair de France. Il préfère être député indépendant ; il va se porter candidat aux élections générales de 1832, où il sera élu.

M. de Fitz-James cause beaucoup politique avec Balzac, qu'il est charmé de revoir.

Au milieu des distractions goûtées à Aix, la famille de Fitz-James médite un voyage en Italie qui durera

jusqu'en décembre. Madame de Castries accompagnera les siens. On propose à Balzac d'être de ce voyage. Il adhère avec empressement à cette offre. Il n'a pas encore vu l'Italie ; la présence, les relations du duc le mettront en contact avec la haute société italienne.

L'itinéraire comprend Genève, Gênes, Naples, puis Rome.

Ce projet de voyage est si bien arrêté dans la volonté de Balzac, qu'il l'annonce à sa mère, à sa sœur, à madame Carraud. Le départ d'Aix s'effectua le 10 octobre.

Mais, arrivé à Genève, le romancier renonça brusquement à ce voyage d'Italie. Avait-il éprouvé dans l'intervalle un froissement intime de la part de madame de Castries, dont celle-ci n'eut même pas conscience ?

C'est probable.

Il donna à ses compagnons le prétexte d'affaires littéraires qui réclamaient sa présence à Paris.

A son retour, il se plongea dans un travail si acharné, que son médecin, M. Nacquart, appréhenda pour lui quelque maladie cérébrale.

Il n'en fut rien, heureusement.

Ce labeur opiniâtre devint comme un baume d'oubli répandu sur sa souffrance secrète.

Les lettres du romancier adressées à madame Carraud, pendant l'hiver de 1833, trahissent cet état d'âme endolorie. Çà et là éclate un cri d'amertume, une plainte discrète. Il confesse à son amie que les cha-

grins de tout genre vont toujours leur allure, enserrant sa vie de mille ligaments, mais qu'il travaille trop pour se livrer à ces chagrins qui dorment et font leur trou dans son cœur. Puis il ajoute qu'il se déshabituera peut-être de ses idées sur la femme ; il aura passé sans en avoir reçu les choses qu'il lui demandait.

Madame de Castries revint d'Italie, au printemps de 1833.

Balzac fit ses visites plus rares à l'hôtel de la rue de Varenne ; ses lettres devinrent intermittentes.

La duchesse n'était plus, avec lui, comme pendant l'hiver précédent.

Enfin le romancier écrivit *la Duchesse de Langeais* — 1834 — et il fit de son héroïne une nature de femme coquette, artificielle, troublante, qui offre de terribles ressemblances avec le caractère de madame de Castries.

Ce type féminin est admirablement tracé et placé dans un milieu, avec des péripéties qui font ressortir toutes ses nuances.

Avant de publier cet ouvrage, Balzac voulut mettre sa conscience à l'abri. Un soir, il se rendit à l'hôtel de la rue de Varenne et lut sa nouvelle œuvre à madame de Castries.

Celle-ci écouta tranquillement la lecture, ne se reconnut pas, ou affecta de ne pas se reconnaître dans *la Duchesse de Langeais*, et donna ses éloges à l'écrivain.

Lorsque Balzac fit paraître *le Père Goriot*, il oublia ou négligea d'en envoyer un exemplaire à la duchesse. Elle réclama contre cet oubli par une lettre un peu mélancolique.

Le romancier lui adressa un exemplaire de son ouvrage avec quelques lignes qui ne ménageaient pas la vérité à ce cœur sec, à cette âme superficielle.

« Je n'aime pas votre tristesse, lui écrivait-il, je vous gronderais beaucoup si vous étiez là ; je vous poserais sur un grand divan où vous seriez comme une fée au milieu de son palais, et je vous dirais qu'il faut aimer dans cette vie pour vivre ; et vous n'aimez pas, et, quand l'âme n'est pas nourrie, elle faiblit comme le corps. »

Enfin, quelques années plus tard, au cours d'une correspondance entretenue avec une femme sympathique, grande admiratrice de ses œuvres, il lui révéla la plaie douloureuse faite à son cœur par l'étrange nature de madame de Castries ; il avoua qu'il avait composé le type de *la Duchesse de Langeais* avec de pénibles réalités.

Voici ce cri, voici cette plainte :

« Il a fallu cinq ans de blessures pour que ma nature tendre se détachât d'une nature de fer ; une femme gracieuse, cette duchesse dont je vous parlais, et qui était venue à moi sous un incognito que — je lui rends cette justice — elle a quitté le jour où je le lui ai demandé... Cette liaison qui, quoi qu'on en dise, sachez-le bien, est restée, par la vo-

lonté de cette femme, dans les conditions les plus irréprochables, a été l'un des plus grands chagrins de ma vie ; les malheurs secrets de ma situation actuelle viennent de ce que je lui sacrifiais tout, sur un seul de ses désirs ; elle n'a jamais rien deviné... Vous me parlez de trésors, hélas ! Savez-vous tous ceux que j'ai dissipés sur de folles espérances ! Moi seul sais ce qu'il y a d'horrible dans *la Duchesse de Langeais* [1]. »

Quand une coquette roule un homme comme Molière ou Balzac, la défaite de celui-ci n'est jamais absolue.

Dans les arts, elle se traduit par une œuvre.

1. Lettre CLXXV — IX.

VIII

L'*Ecolière* de Balzac. — Madame de Girardin. — Son dévouement à ses amis. — Brouille de Balzac et d'Émile de Girardin. — *La femme de Quarante ans.* — Comment fut fait le drame de *Vautrin.* — *Les Paysans.* — Une tentative académique. — Réflexions sur Lamartine. — *L'Ecole des Journalistes.*

I

Elle aima ses amis jusqu'au dévouement, cette éloquente fille de madame Gay, que les admirateurs de ses vers sonores nommèrent la dixième muse.

Ses amis lui rendirent une affection pareille.

Tous ces esprits d'élite qui firent cortège autour d'elle, pendant plus d'un quart de siècle, Delphine Gay les avait connus dans le salon de sa mère.

Devenue madame de Girardin, au mois de juin 1831, elle amena, groupa autour d'elle tous ces fidèles, tous ces assidus.

Un des côtés sympathiques de cette femme aimable est qu'elle ne connut jamais ces petitesses, ces rancunes, ces jalousies de la vie littéraire dont le talent n'est pas toujours exempt. Chez elle, l'amitié se montrait véhémente, quand on attaquait en sa présence les écrivains, les artistes qu'elle estimait ou affectionnait.

D'habitude calme, froide, digne, elle devenait impétueuse, éloquente pour la défense de ses intimes.

Elle entrait sincèrement dans les idées, les joies, les peines de ses amis.

Aussi Hugo, Lamartine, Balzac, Théophile Gautier et bien d'autres pénétrés, touchés de la sollicitude de cette femme de cœur, lui firent-ils, pendant de longues années, un affectueux entourage.

Madame de Girardin veillait tard ; le soir, à la sortie des Français ou de l'Opéra, ses intimes venaient presque quotidiennement lui rendre une rapide visite, échanger avec elle quelques propos.

Parmi tous ces esprits d'élite, Balzac lui devint particulièrement symphatique par son talent, et aussi par son caractère.

Émile de Girardin — esprit positif — avait converti sa femme à la prose ; et celle-ci pour mieux s'exercer à traduire sa pensée dans cette nouvelle forme fit des essais, écrivit des fragments qu'elle soumit à Balzac, comme à un maître éclairé.

Ce dernier avec sa cordialité habituelle donna des avis, des conseils à la *Dixième Muse*, lui indiqua la

voie de ce style clair, net, incisif, dont devait faire preuve plus tard le *Vicomte de Launay*.

L'auteur de *la Comédie Humaine* put donc appeler avec quelque motif Delphine Gay son *écolière;* — titre que celle-ci accepta avec une parfaite bonne grâce.

II

Emile de Girardin et sa femme, après leur mariage, habitèrent d'abord un petit hôtel rue Saint-Georges.

Une des particularités de cet hôtel était un salon tendu en satin vert pâle qui encadrait bien la beauté opulente et blonde de Delphine Gay, mais dont l'effet était désastreux pour les beautés brunes qui s'y hasardaient.

Dès l'hiver 1831-1832, commencèrent chez les nouveaux époux des réceptions, des dîners, des fêtes, où furent conviés tous les gens de lettres, tous les artistes en possession d'un nom ou d'une notoriété.

L'écolière aurait voulu que son maître parût dans ces réunions de lettres.

Mais Balzac, pendant cet hiver de 1832, ne se montrait que dans le salon de l'hôtel de la rue de Varenne, chez madame de Castries; le reste de son temps appartenait au travail, à la *copie*.

Aux affectueuses sollicitations de madame de Girardin pour qu'il vienne chez elle, il répond par des excuses, comme celle-ci :

« Eh bien, les milliers de quintaux de plaisirs qu'on peut récolter dans le monde ne payent pas les billets de la fin du mois.

» — *Ergo*. Le maître est esclave ; et, comme il n'attend rien que de lui, le pauvre maître est toujours couché à six heures, au moment où vous allumez la vie, les bougies de votre élégante cage ; où vous faites briller le plus votre esprit ; où la poésie brille et scintille ; puis, il se lève à minuit et demi, pour travailler douze heures pendant que vous reposez, après vous être balancée dans mille gentillesses de rêves. *Ecco !*[1] »

Madame de Girardin ne se décourage pas ; elle insiste : insistance vaine.

Le maître ne peut aller perdre son temps dans tous les salons amis. Et puis son train de vie s'est compliqué. Il a acheté un cabriolet, un tilbury et des chevaux ; il faut travailler pour ces gredins de chevaux qu'il ne peut parvenir à nourrir de poésie. Quelle belle application ce serait de la poésie.

« Ah ! dit-il à son écolière, une douzaine de vers alexandrins en guise d'avoine, cette découverte tuerait la vapeur. »

1. Lettre XLI.

Madame de Girardin possédait aussi à cette époque un tilbury.

Le maître et l'écolière, à peu de jours d'intervalle, essuyèrent un accident de voiture. Celle-ci eut la main contusionnée par un frôlement de roues, et celui-là tomba la tête en avant au milieu des Champs-Elysées.

L'accident ne fut pas grave, mais il obligea le romancier à garder la chambre pendant une semaine et l'empêcher d'assister à une soirée donnée pour célébrer l'anniversaire de son amie.

Quelques semaines plus tard, Balzac se trouvait à Angoulême chez madame Carraud; il avait terminé une série de ses *Études* de femmes.

Il réfléchit qu'une préface écrite par une plume féminine serait absolument opportune, en tête de son nouveau livre. L'idée lui vint de demander cette préface à madame de Girardin.

Aussitôt il lui écrit une lettre très joliment tournée pour lui exposer sa requête.

« Qu'elle lui dise si elle le trouve digne de quelques plumées d'encre, et si elle consent à se mettre en sa faveur un peu de noir aux doigts. »

Bien entendu, l'écolière fit droit à la requête de son maître, et écrivit une spirituelle préface pour cette édition des *Études* de femmes.

L'amitié de madame de Girardin pour Balzac eut toujours un point noir : les brouilles de celui-ci avec son mari.

Cette circonstance veut une explication.

Émile de Girardin, dans son positivisme d'esprit, n'aima jamais les lettres qu'au point de vue mercantile; et les écrivains qu'il préférait étaient ceux qui rapportaient le plus d'argent à ses journaux.

Ses amabilités, ses sympathies allaient donc à ces derniers.

A cette époque commençait la mode du roman feuilleton; le public, les abonnés demandaient des romans à sensation, bourrés de péripéties, avec un effet à chaque fin de feuilleton.

Balzac ne voulut jamais travailler dans ce genre; et Girardin lui préféra toujours Alexandre Dumas, Eugène Süe, Frédéric Soulié, qui amenaient, conservaient des abonnés à *la Presse*.

Aussi était-il plus soucieux de tenir ses engagements avec ceux-ci qu'avec l'auteur de *la Comédie Humaine*.

Ces manques d'égards, ces violations d'engagement fâchaient tout rouge ce dernier; il adressait des lettres très raides au directeur de *la Presse*, et s'abstenait de paraître dans le salon de sa femme.

Ces dissentiments désolaient grandement Delphine Gay.

Elle prenait très résolument la défense de Balzac contre son mari, pas seulement parce qu'il était son ami, mais aussi parce qu'elle préférait sa littérature à celle des romanciers-feuilletonnistes.

Cependant cette courageuse sollicitude ne désarmait pas l'écrivain; il assurait à son écolière qu'il

lui gardait toute son amitié; qu'il ne la rendait pas solidaire des procédés de son mari, mais il désertait son salon pendant un temps plus ou moins long.

III

La première brouille de Girardin et de Balzac éclata à propos du *Médecin de Campagne.*

Le romancier avait fondé sur cet ouvrage, composé dans le courant de 1832, une grande espérance, une grosse attente de gain.

Depuis longtemps, il était désireux d'écrire un de ces petits volumes qui deviennent rapidement populaires par une vente fructueuse.

La première condition d'un tel livre est de pouvoir être placé dans toutes les mains — celles de la jeune fille, de l'enfant, du vieillard et même de la dévote; — ces bonnes fortunes littéraires se traduisent toujours par des droits d'auteur importants.

Balzac composa son *Médecin de Campagne* en proie à cette double préoccupation. Il imprégna son livre d'une moralité à obtenir le prix Montyon, tout en restant très humain.

Les types du docteur *Benassit* et de *Lafosseuse* sont deux admirables créations.

Le romancier avait connu dans sa jeunesse l'ori-

ginal de ce médecin, qui vécut à l'Ile-Adam, combla ce pays de bienfaits, de charités, et mourut pleuré, regretté par tous ses concitoyens.

L'ouvrage fut publié par l'éditeur Mame.

Balzac avait promis à ce dernier l'appui, la publicité du *Journal de Connaissances utiles*, feuille fondée précédemment par Girardin et qui tirait à cent mille exemplaires, — chiffre inouï de tirage pour l'époque.

Or, Girardin ne vit dans *le Médecin de Campagne* qu'une berquinade peu intéressante pour son journal et ses abonnés. Il se borna à mentionner simplement l'apparition de l'ouvrage, sans le chauffer, sans en offrir des extraits à son public.

La première édition du livre ne fit pas sensation; le succès ne s'affirma que plus tard.

Ce fut une déception pour l'écrivain.

Il avait la conviction d'avoir produit une œuvre très remarquable, à laquelle il ne marchande pas ses propres éloges.

« Ce livre, écrit-il à madame Carraud, vaut, à mon sens, plus que des lois et des batailles gagnées : c'est l'Évangile en action. Que de gens ont déjà pleuré à la confession du *Médecin de Campagne!* Madame d'Abrantès, qui pleure rarement, a fondu en larmes aux désastres de la Bérésina, dans la vie de Napoléon racontée par un soldat dans une grange. »

Balzac fut donc froissé de l'indifférence de Girardin pour un ouvrage qu'il estimait si fort.

Dans une autre circonstance, l'attitude de ce dernier irrita le romancier. Madame Carraud avait prié son ami de chaudement recommander à Girardin un jeune homme qu'elle protégeait, et qui désirait se placer dans les journaux du publiciste.

Balzac se fit solliciteur; Girardin accorda la place demandée, mais de mauvaise grâce et avec ces façons impertinentes et cassantes qui lui étaient familières.

Le romancier fut froissé de cet accueil.

« J'ai vu hier Émile de Girardin, écrit-il à madame Carraud ; il peut avoir là, — le protégé de cette dernière, — une place de quatre-vingt-dix à cent francs par mois; il a fallu *vous* pour que je supportasse l'impertinence d'Émile ! »

D'autres incidents s'étaient ajoutés à ces griefs; Balzac rompit avec Girardin et cessa de se montrer dans le salon de sa femme.

Celle-ci ignorait les agissements de son mari.

La cessation des visites du romancier la surprit, l'affligea. Elle lui écrivit donc pour demander des explications. L'auteur de *la Comédie Humaine*, par l'intermédiaire d'un ami commun, lui apprit ses griefs contre son mari et sa détermination de ne plus aller chez lui.

Alors *l'Écolière*, par une gentille lettre, pria son maître de revenir sur une détermination qui la peinait si fort.

Balzac répondit en ces termes :

« J'ai précisément assez d'esprit et de cœur pour comprendre que je ne puis rien vous dire pour justifier ma détermination. Si j'avais trop raison, j'offenserais votre cœur ; si j'avais trop tort, je perdrais dans votre esprit. Sur cette affaire, je garderai donc dans le monde comme près de vous le plus absolu silence; mais mon jugement est irrévocable, car ce n'est ni une brouille ni une chicane, c'est un jugement. Je me suis interdit d'aller chez M. Émile de Girardin... J'ai eu beaucoup de chagrin d'être obligé de ne pas profiter de vos bontés, de renoncer à nos bons petits moments, à nos causeries... Je vous remercie avec une affectueuse et sincère émotion de votre douce persistance. Je crois que vous êtes guidée par un bon sentiment; aussi trouverez-vous en moi quelque chose de dévoué, en tout ce qui vous regardera personnellement. »

Cette première brouille dura trois ou quatre ans.

Madame de Girardin, comme pour prouver à son ancien maître que sa pensée ne l'oubliait pas, donna à un petit roman humoristique de sa façon, qui parut à cette époque, ce titre original : *la Canne de M. de Balzac*.

IV

En 1836, Girardin fonda *la Presse*.

Sa femme signa, sous le pseudonyme du vicomte de Launay, de spirituelles chroniques parisiennes.

A cette époque, Jules Janin n'aimait pas l'auteur de *la Comédie Humaine*. Dans ses articles, il ne manquait jamais l'occasion de lui envoyer un de ces traits perfidement acérés, comme il savait si bien les manier.

Une fois, il railla Balzac sur l'âge de ses héroïnes, qui frisaient presque toujours la quarantaine.

Madame de Girardin prit spirituellement la défense de son ami ; elle répondit au critique des *Débats* que, si Balzac peignait les femmes de quarante ans, c'est qu'il était fidèle peintre des mœurs modernes. L'ambition des jeunes filles n'est-elle pas de rencontrer des maris très riches qui leur procurent tous les luxes de la vie ? C'était déjà ainsi en 1836.

Plus tard, quand la jeunesse s'enfuit, elles s'aperçoivent souvent qu'elles ont fait un marché de dupe ; le cœur parle, l'amour éclate et, les circonstances aidant, elles deviennent héroïnes de roman... sur la quarantaine.

Balzac fut touché du procédé.

Mais madame de Girardin ne borna pas là ses bons offices.

Elle voulait la présence du romancier chez elle et un raccommodement avec son mari.

Ellle persuada à celui-ci que *la Presse* devait offrir à ses lecteurs quelque ouvrage de l'auteur du *Père Goriot*.

Une négociation s'ouvrit, à laquelle prirent part Théophile Gautier et madame O'Donnel, une sœur de Delphine. Enfin, Girardin écrivit à Balzac pour lui demander un roman destiné à *la Presse*.

L'auteur de *la Comédie Humaine* s'adoucit ; il donna au journal *la Vieille Fille* et *la Femme Supérieure*.

Mais il y eut encore des tiraillements pour l'insertion de *la Maison Nucingen* — commandée par traité — qui attendit son tour plus que de raison.

Balzaé dut encore écrire une lettre très raide à Girardin pour lui rappeler ses engagements et aussi pour se plaindre que *la Presse* fût le seul journal qui lui eût envoyé les stupides réclamations de gens incapables de comprendre son œuvre.

La Maison Nucingen finit par être publiée.

Ces nouvelles tracasseries n'altérèrent pas les relations amicales de Balzac et de madame de Girardin ; les efforts déployés par celle-ci pour le ramener dans son salon avaient été au cœur du romancier.

Il allait la voir, aux heures où il était sûr de ne pas rencontrer son mari. — Girardin, très matineux,

était toujours retiré dans sa chambre à ce moment avancé de la soirée, où Delphine Gay recevait ses amis de lettres.

L'absence du maître de la maison permettait aux intimes de causer tout à leur aise de littérature, et sans excursions sur le terrain de la politique et des affaires.

Quoique mariée à un publiciste déjà célèbre, cette femme aimable n'aimait pas les journalistes... peut-être par ce motif qu'elle voyait de trop près leurs agissements.

Un jour, il lui prit fantaisie d'écrire une comédie satirique qu'elle intitula : *l'École des Journalistes*. Elle peignait ces derniers, sous des couleurs qui ne leur étaient pas précisément favorables.

L'ouvrage fut lu et reçu par le comité du Théâtre-Français; mais la censure arrêta la représentation.

Les journalistes étaient devenus une puissance, et la monarchie de Juillet — pour se les concilier une fois de plus — ne voulut pas permettre au public de s'amuser un peu à leurs dépens.

Balzac se montra outré de cette interdiction qui fit alors grand bruit.

Lui, non plus, n'aimait pas le journalisme et les journalistes.

— Le journalisme, avait-il coutume de dire, est une force aveugle, sourde, méchante, inconsciente, sans moralité, sans traditions, sans but ; il est comme les bouchers, il tue la nuit pour manger le matin avec ce qu'il a tué !

Delphine Gay prit philosophiquement son parti de l'interdiction de sa pièce.

— Ces messieurs se sentent si malpropres, dit-elle, qu'ils crient quand on veut les débarbouiller.

Elle fit dans son salon à tous ses amis de lettres une lecture de *l'École des Journalistes*.

Victor Hugo et Lamartine assistaient à cette lecture. Balzac se tenait au premier rang des auditeurs. Théophile Gautier, qui, ce soir-là, était son voisin de siège, rapporte que l'auteur de *la Comédie Humaine* avait arboré pour la circonstance son bel habit bleu à boutons d'or ciselé, et que, pendant toute la lecture, il fit sonner son gros rire rabelaisien.

En effet, ce soir-là, Balzac s'amusa franchement aux dépens de ces journalistes dont les attaques, les ironies l'avaient si souvent crispé.

V

Dans le salon de madame de Girardin, Balzac rencontrait souvent Lamartine; il lui voua une sincère sympathie, basée sur une franche admiration.

L'auteur des *Girondins* rendit au romancier cette sympathie dans la mesure de sa nature personnelle, voilée de dehors affectueux.

Cependant il garda dans le souvenir, dans les yeux une vision assez intense pour tracer de lui quelques années plus tard dans son *Cours de Littérature*, un vigoureux portrait.

Balzac faisait un tel cas de l'estime littéraire de Lamartine, qu'il lui dédia *César Birotteau*, et voulut l'avoir pour juge, à la première, à l'unique représentation de *Vautrin*.

Il pressentait que la représentation serait orageuse; car, dans son invitation au poète, il écrit ceci :

« Si, comme je l'espère, je tombe de bonne heure, je m'empresserai d'aller demander à votre amitié des consolations de circonstance. »

Le drame ne tomba pas positivement, mais il fut interdit dès la seconde représentation : Frédérik Lemaître ayant eu la singulière idée de se faire en scène la tête du roi Louis-Philippe.

On sait que le gouvernement offrit une compensation pécuniaire à Balzac, qui la refusa.

Vautrin n'est pas un bon drame; il est mal construit. D'ailleurs, comme facture, comme agencement, il appartient peu à l'auteur de *la Comédie Humaine*. Voici les circonstances qui donnèrent naissance à l'ouvrage :

A la fin de 1839, Harel, directeur de la Porte-Saint-Martin, demanda un drame à Balzac. Depuis longtemps, le romancier était obsédé de l'envie de faire du théâtre; et la demande du directeur de la Porte-

Saint-Martin tombait dans un moment où il avait besoin d'argent : double motif pour tenter la chance d'un succès de théâtre.

— J'ai un drame pour votre scène, répondit Balzac.

— Ah ! l'ouvrage est déjà fait ? demanda Harel.

— Parfaitement... Je peux lire la semaine prochaine aux artistes de la Porte-Saint-Martin.

Et un rendez-vous fut pris pour un jour de la semaine suivante.

Rentré chez lui, l'auteur de *la Comédie Humaine* envoie un billet pressant à Théophile Gautier, où il l'invite à passer le lendemain à une heure très matinale, rue Richelieu.

Balzac, qui habitait alors *les Jardies* à Sèvres, avait un petit logement rue Richelieu comme pied-à-terre.

Le lendemain matin, Théophile Gautier arrive à six heures du matin chez le maître. Il se frottait encore les yeux ; il lui avait fallu tout le dévouement d'une sincère amitié pour se lever d'aussi bonne heure.

Balzac était déjà installé devant son bureau de travail.

— J'ai promis, dit-il au poète critique, de lire demain un drame au directeur de la Porte-Saint Martin.

— Et vous voulez auparavant me faire connaître l'ouvrage ? Je vous écoute, répondit Gautier.

— Mon drame n'est seulement pas écrit.

L'auteur d'*Albertus* eut un soubresaut d'étonnement.

— Alors, comment allez-vous faire?

— En même temps que vous, j'ai convoqué Laurent Jan, de Belloy, Édouard Ourliac, Lassailly; vous ferez chacun un acte dans la journée. Je revois votre travail dans la soirée et je peux lire demain.

Puis, observant sur la physionomie de son interlocuteur une surprise de plus en plus prononcée, Balzac ajouta :

— Qu'est-ce que représente un acte? Environ quatre cents lignes de dialogue. Eh bien, c'est là une besogne facile à abattre dans une journée.

Cette façon de travailler à la vapeur n'était pas dans les habitudes de Gautier; cependant il se résigna.

— Soit. J'essayerai de faire mon acte. Maintenant, racontez moi le sujet, les situations du drame.

Balzac toisa son ami, et, avec un geste de dédain superbe :

— Ah! mon cher, exclama-t-il, si vous m'en demandez tant, nous ne serons jamais prêts!

— Il me semble, murmura Gautier, que ma demande n'est pas absolument indiscrète.

On le comprend, le drame ne fut pas aussi lestement expédié; et la lecture de *Vautrin* n'eut lieu que quelques semaines plus tard.

Laurent Jan écrivit la plus grande partie de l'ouvrage; il ne resta que quelques lignes du travail de Gautier.

Pendant les répétitions, Balzac ne put ou ne sut remédier aux imperfections de *Vautrin*. Mais l'échec de son drame causa une telle commotion au romancier, qu'il dut se mettre au lit, en proie à une fièvre ardente.

Lamartine ne lui apporta pas de consolations; Hugo et Dumas vinrent le voir le lendemain, et lui remontèrent le moral.

Toute la presse, tous les critiques furent cruels pour le drame interdit. Les journalistes étaient trop enchantés de trouver un prétexte plausible pour éreinter un écrivain qui ne les avait jamais ménagés.

Seule, madame de Girardin défendit courageusement l'œuvre de son ami. Dans le salon de celle-ci, Lamartine partageait avec le maître de la maison l'habitude de parler politique et de se faire écouter. Du reste, l'auteur de *Jocelyn* émettait généralement des idées si brillantes, dans un langage si élevé, que la politique perdait ainsi toute sa sécheresse, toutes ses mesquineries.

Balzac lui répondait quelquefois, entamant des discussions où il faisait preuve d'un grand bon sens et d'une belle facilité d'élocution.

Ses opinions concordaient avec celles de Lamartine, qui lui disait alors qu'un homme de son étoffe

devrait être à la Chambre des députés et lui offrait ses bons offices pour conquérir un siège.

Mais, à cette époque, toute ambition politique était éteinte chez l'écrivain, qui se sentait en possession d'une renommée glorieuse et durable.

« Lamartine, écrivait-il à cette époque — 1845 — à madame Hanska, veut plus que jamais que j'aille à la Chambre! mais soyez tranquille, je ne dépasserai jamais le seuil de la mienne pour y entrer. »

Dans la lettre qui renferme cette réflexion, Balzac fait à sa correspondante le récit d'un dîner et d'une soirée chez madame de Girardin.

Les convives étaient Lamartine, Hugo, le docteur Cabarrus, monsieur et madame Hahn, et le romancier.

Après le dîner, Hugo entama une discussion politique, pleine de fantaisie et de paradoxes, sur les affaires de Syrie, qui venaient de soulever un grand débat à la Chambre.

Balzac lui répondit, et se laissa aller à une solide improvisation, où il combattit et réduisit au silence l'auteur *d'Hernani*.

Lamartine écoutait complaisamment ce débat politique entre le poète et le romancier. Comme chez ce dernier, les arguments de discussion étaient les mêmes que ceux dont il s'était servi à la Chambre, il fut charmé du succès de Balzac et le remercia avec son effusion habituelle.

« J'ai conquis Lamartine, écrit toujours le romancier à madame Hanska, — par mon appréciation de son dernier discours (sur les affaires de Syrie) et j'ai été sincère comme toujours; car véritablement ce discours est magnifique d'un bout à l'autre. — Lamartine a été bien grand, bien éclatant pendant cette session. Mais quelle destruction au point de vue physique ! — Cet homme de cinquante-six ans paraît en avoir au moins quatre-vingts ; il est détruit, fini ; il a quelques années de vie à peine; il est consumé d'ambition et dévoré par ses mauvaises affaires. »

Dans cette dernière partie de son appréciation sur l'auteur des *Girondins*, il faut reconnaître que Balzac se trompe lourdement.

VI

Le roman des *Paysans* devint le motif de nouvelles difficultés avec *la Presse* et son directeur.

Girardin avait demandé à l'auteur du *Père Goriot* un roman-feuilleton de longue haleine ; ce dernier lui promit *les Paysans*, qui devaient contenir la matière de six volumes.

L'époque de la publication fut fixée au commencement de l'année 1845.

La peinture des *Paysans* se rattachait à ce vaste

tableau de la société moderne entrepris par le romancier. Jusque-là, on n'avait décrit l'habitant de la campagne que sous les traits d'absolue convention. Le roman donnait encore aux paysans toutes les candeurs, toutes les naïvetés des bergers de pastorale. Le dix-huitième siècle avait transmis jusqu'à nous ces idées fausses sur les mœurs rurales; en un mot, avant Balzac, on n'avait pas encore peint le paysan tel qu'il est réellement dans notre société actuelle, avec sa cupidité de l'argent, ses ruses de Peau-Rouge, son âpreté au gain, sa ténacité aux idées étroites.

Le romancier roulait ce sujet depuis longtemps dans son esprit; il avait amassé des cahiers remplis de notes, de traits, de documents relatifs aux types de ses personnages.

La correspondance de Balzac pendant les années 1844-1845, — révèle une vive préoccupation de ces *Paysans* qui tombaient, au milieu d'autres ouvrages commencés et promis.

Il devait livrer au *Constitutionnel*, vers la même époque, *la Cousine Bette*, première partie des *Parents pauvres*, et Girardin lui avait demandé d'insérer, avant *les Paysans*, *les Petites Misères* remaniées.

Enfin le malheureux auteur était si harcelé par ses engagements de toute nature, qu'à la date du 10 avril 1845, il n'avait pas encore une ligne écrite, et il s'écriait :

— Ferai-je en douze jours les deux parties des *Paysans* ? Là est le problème.

Enfin il s'attela à la besogne et écrivit la majeure partie de son roman en août et septembre 1845.

La Presse avait déjà inséré *les Petites Misères de la vie conjugale* remaniées ; le rez-de-chaussée du journal se trouva ensuite occupé pendant plusieurs mois par *la Reine Margot* et par un roman de Méry.

Les Paysans ne parurent que dans le courant de 1846.

Cet ouvrage très fouillé, très minutieux, très descriptif, dérouta les abonnés du journal, qui sortaient des péripéties de Dumas.

Des réclamations se produisirent; des lettres arrivèrent au journal, où l'on se plaignait que le nouveau roman n'était pas *amusant*.

On trouvait que Balzac travaillait trop la description.

Ces plaintes impressionnèrent Girardin, et il dépêcha plusieurs fois un secrétaire vers le romancier pour lui demander des coupures destinées à alléger son récit. Ces réclamations crispaient Balzac au possible; il s'emportait, recevait mal l'envoyé de *la Presse*, écrivait des billets aigre-doux à Girardin, puis il s'exécutait.

Ces tiraillements de boutique ne pouvaient plus refroidir l'intimité affectueuse du romancier et de Delphine Gay. Celle-ci, en prenant possession du petit temple grec des Champs-Élysées. se rapprochait par le fait de son ami, logé alors rue Basse à Passy. Cette proximité de voisinage accentua la fréquence

de leurs rélations. — Le dernier jour de l'année 1845, Balzac dîna avec madame de Girardin, et ce dernier lui causa une telle impression de plaisir qu'il en rend ainsi compte à madame Hanska.

« J'ai dîné avec Nestor Roqueplan, le dernier mercredi de décembre, et le dernier jour du mois chez l'illustre Delphine. Nous avons autant ri que je puis rire, sans vous et loin de vous. Delphine est vraiment la reine de la conversation ; ce soir-là, elle a été particulièrement sublime, étincelante, ravissante. »

Madame de Girardin, peinée de ce que son ami ne fût pas encore de l'Académie, essaya en 1845 — un siège se trouvant vacant — de décider Balzac à se présenter aux suffrages des Quarante.

Le salon de Delphine Gay n'était pas positivement un salon académique; mais elle était l'amie de Lamartine, de Hugo, de Nodier et de Barante. Ces derniers auraient certainement soutenu l'auteur de *la Comédie Humaine*.

Ce projet de candidature donna sujet à quelques pourparlers dont Delphine Gay prit l'initiative.

Après avoir sondé le terrain, Balzac devina, sentit que sa situation de gêne, que l'état de ses affaires était un obstacle à son entrée à l'Académie. Il ne voulut pas échouer avec un nombre de voix mortifiant pour son amour-propre. Il écrivit donc à Charles Nodier — qui lui avait promis son appui — une lettre très digne, où il lui disait que, après avoir

appris que sa situation de fortune était une des raisons qui l'écartaient de l'Académie, il le priait de disposer de son influence, autrement qu'en sa faveur.

Balzac ajoutait, dans cette même lettre, que, s'il ne pouvait entrer à l'Académie, empêché par la plus honorable des pauvretés, il ne se présenterait jamais aux jours où la prospérité lui accorderait ses faveurs.

Il écrivit également dans le même sens à Victor Hugo, qui lui avait promis sa voix.

Les journaux publièrent la lettre si digne de Balzac à Nodier, et l'approuvèrent sans réserve.

L'élection académique eut lieu; il s'agissait de remplacer Casimir-Delavigne — croyons-nous. —

Hugo, en dépit de sa recommandation, inscrivit le nom de Balzac sur son bulletin, sans trouver d'imitateurs... et un candidat agréable quelconque fut élu.

L'auteur de *la Comédie Humaine* ne posa donc jamais officiellement sa candidature à l'Académie et ne remplit jamais la formalité des visites. Désormais, il ne se prêta plus à aucune tentative de ce genre.

Madame de Girardin se montra très froissée du procédé des Quarante à l'égard de son ami, et elle eut des paroles amères pour la maladresse des immortels.

Maladresse, en effet; cet incident se produisit précisément à l'époque où Balzac touchait à l'apogée de sa réputation. Son talent, toujours croissant, arra-

chait des exclamations de surprise à ses critiques et à ses amis.

— Au moment où l'on peut croire qu'il a vidé son sac, il lance un chef d'œuvre, s'écriait madame Reybaud, après avoir lu *Honorine* et *David Séchard*.

Tout le bruit qui se faisait autour du nom du romancier parut réveiller le souvenir de son áncienne amie, madame de Castries.

Balzac ne voyait plus la duchesse que très rarement.

Ces nouvelles amabilités étaient sans danger pour l'écrivain qui ne fut plus touché de ce regain d'amitié.

Il se borne à mentionner le fait par ces lignes à madame Hanska.

« Je vais dìner chez mon ancienne amie, la duchesse de Castries, qui, en ce moment, pour une raison ou pour une autre, redouble de prévenance à l'égard de votre serviteur. »

Quelques mois plus tard, madame de Girardin ne fùt-elle pas prise du désir de connaître la duchesse et de lui être présentée !

Le Vicomte de Launay voulait-il apprendre d'elle des détails parisiens pour son courrier de *la Presse* ? Ou bien Delphine Gay, qui avait les confidences de son ami, était-elle curieuse de voir de près la femme qui avait servi de type à cette coquette *Duchesse de Langeais* ?

Elle pria donc Balzac de lui ménager une entrevue avec madame de Castries.

Celui-ci à son tour consulta la duchesse, qui lui répondit qu'elle serait charmée de voir chez elle une femme aussi spirituelle que Delphine Gay.

Et le romancier annonça en ces termes à son amie le succès de sa négociation :

« Puisque je me suis, avant-hier, si bien acquitté de la présentation de la princesse Galitzine, permettez-moi de croire que je ne serai pas plus malheureux en remplissant une autre mission auprès de vous.

« Vous avez désiré, je crois, voir madame de Castries : elle me charge de vous dire qu'elle sera charmée de vous recevoir. »

A cette époque, une autre circonstance avait resserré l'amitié de madame de Girardin et de Balzac.

Ce dernier savait qu'il pouvait penser tout haut avec son amie, et il lui ouvrait son cœur ; il faisait d'elle sa confidente, lui racontait tous les incidents, toutes les péripéties de sa belle passion pour la comtesse Hanska.

Sur ce sujet, la causerie, les épanchements de Bal zac étaient intarissables : il avait l'esprit et le cœur si remplis de cette femme ! Cette affection était comme une obsession passionnée qui absorbait toutes ses pensées.

Avec le travail littéraire, sa vie se condensait dans la correspondance échangée entre lui et elle.

Delphine Gay recevait, écoutait toutes ces belles confidences avec une complaisance affectueuse ; elle était heureuse de voir son ami heureux. Cependant. comme elle connaissait les enthousiasmes, les emballements de ce dernier, sa pénétration féminine essayait de recomposer la physionomie. le moral, la personnalité de madame Hanska qu'elle ne connaissait pas ; et il lui semblait que cette femme ne rendait pas à Balzac une affection égale à la sienne.

Ce doute lui mettait des réserves, des restrictions sur les lèvres ; et, aux transports du romancier, elle opposait quelquefois une souriante ironie ; alors celui-ci s'emportait, l'appelait sceptique, parisienne ; puis, après une tempête de paroles, il la quittait très calme, nullement entamé dans sa foi envers madame Hanska.

Balzac passa en Russie, auprès de celle qui devait être sa femme, la majeure partie des deux ou trois dernières années de sa vie.

Madame de Girardin ne vit donc son ami que dans de courtes et fugitives apparitions qu'il faisait à Paris, et son affection s'attristait pour lui et pour elle de cette existence vagabonde. Elle souhaitait la venue de ce moment, où il se fixerait définitivement dans le petit hôtel de la rue Fortunée.

Balzac vint enfin l'habiter cet hôtel — nid amoureusement préparé — mais hélas ! ce fut pour y mourir bientôt.

Delphine Gay était à la campagne, aux environs de

Paris, quand elle apprit la mort de l'auteur de *la Comédie Humaine*. L'annonce de cette douloureuse nouvelle lui causa une telle émotion, qu'elle s'évanouit.

Revenue au sentiment, elle versa d'abondantes larmes sur la mort prématurée de cet ami de son cœur et de son esprit.

Théophile Gautier qui a écrit une biographie émue de Delphine Gay, rappelle que, lorsqu'elle mourut — 1855 — son âme était déjà envahie par un grand découragement moral, par une pénible déception des choses d'ici-bas.

On peut affirmer que la mort de Balzac fut au nombre des événements tristes qui découragèrent, au déclin de sa vie, l'esprit et le cœur de cette femme aimable.

IX

Une réflexion de Balzac. — *Louise.* — Une correspondante anonyme. — Un roman épistolaire. — Deux années pénibles. — La Mansarde de la rue des Batailles. — L'Hôtel des Haricots. — *La Chronique de Paris.* — *Le Lys dans la Vallée.* — Un deuil de cœur. — Fin du roman épistolaire. — La nouvelle de *Facino Cane.*

I

Un jour, entre Balzac et Théophile Gautier, l'entretien tomba sur les femmes.

— L'homme de lettres doit s'abstenir du commerce des femmes, dit l'auteur de *la Comédie Humaine*; elles font perdre du temps.

Gautier se récria contre la sévérité de ce jugement.

— Cependant les femmes ont été créées pour quelque chose, répondit-il; quel genre de rapports nous permettez-vous avec elles ?

— Eh bien, conclut Balzac, on doit se borner à leur écrire ; ça forme le style.

Toute sa vie, le romancier conforma sa conduite à ce précepte.

Il écrivit beaucoup aux femmes. Était-ce seulement pour former son style ? L'effusion épistolaire convenait à sa nature sentimentale.

Pendant les années 1836-1837, il engagea un petit roman sentimental et épistolaire avec une femme du monde, qui lui avait écrit la première sous le nom de *Louise*. Balzac avait trouvé la lettre intéressante, originale, flatteuse; il répondit, et la correspondance ainsi entamée se poursuit. Pendant deux années, cette femme, cette Louise, devint ainsi une correspondante anonyme, une amie inconnue pour l'écrivain.

Circonstance bizarre ! cette femme avait déclaré, dès sa première lettre, qu'elle voulait rester absolument inconnue au romancier. L'anonymat de sa part était la condition qu'elle mettait à l'envoi de ses lettres.

Eh bien, cetteé trange condition plut absolument à Balzac, qui répondit à sa correspondante qu'elle pouvait compter à cet égard sur la plus scrupuleuse obéissance.

Cette réserve convenait même à sa franchise; « car, ajoutait-il, ne dit-on pas plus de choses à une personne qu'on ne connaîtra jamais qu'on n'en dit à ses amis que l'on craint d'affliger? »

D'ailleurs, Balzac comptait déjà deux ou trois a

tiés féminines d'une insatiable exigence — à l'endroit de la correspondance — qui se seraient fâchées, si elles avaient su qu'il écrivît à une étrangère. Il avait donc tous les motifs pour respecter l'incognito, le mystère dont l'amie inconnue voulait s'envelopper.

Cette déclaration posée et admise, le duo épistolaire commence, sympathique, amical, flatteur de la part de Louise ; plein de réflexions, semé de confidences, rempli d'épanchements de la part du romancier. Mais l'amertume de sa vie de labeur, l'angoisse de ses affaires embarrassées arrachent bien souvent à ce dernier des doléances qui, se mêlent aux pensées amicales pour la correspondante anonyme.

En effet, ces deux années 1836-1837 furent pour Balzac une époque de pénibles soucis et de travail acharné.

Sa situation — un instant dégagée — s'était de nouveau assombrie, par suite de circonstances imprévues, d'incidents malheureux. Il dut intenter un procès à la *Revue des Deux Mondes*, à propos d'un de ses ouvrages : *le Lys dans la Vallée*, procès qu'il gagna.

Il avait fondé un recueil appelé *la Chronique de Paris*, qui ne prospéra pas, et dont la liquidation le greva d'une somme considérable. Son éditeur Werdet ayant fait faillite, il fut obligé de rembourser plusieurs billets souscrits en sa faveur ; enfin des tracasseries pour infraction au service de la garde nationale troublèrent aussi son existence à cette époque.

En retour de ces confidences de vie privée, Louise envoie à l'écrivain ses effusions de sympathie, ses assurances de dévouement. Ce dernier est touché ; il envoie à l'amie inconnue ses remerciements, mais avec des restrictions qui expriment le doute, le découragement d'une âme blessée par les tristesses de la vie.

II

Entre deux êtres résolus à demeurer inconnus l'un à l'autre, une correspondance ne peut renfermer de bien grandes péripéties. Aussi les lettres de Balzac, quand elles ne versent pas dans les confidences, contiennent-elles beaucoup de réflexions sur l'amitié métaphysique.

Dans cet ordre d'idées, les aperçus se pressent sous sa plume. Voici deux pensées qui méritent d'être citées :

— L'amitié va plus loin que l'amour ; elle est le dernier degré de l'amour : la quiétude et la sécurité dans le bonheur !

— Les sentiments ne peuvent se fonder que par une connaissance intime, sans réticence ; il faut se graver dans le cœur l'un de l'autre par tous les moyens.

Puis, comme un refrain pénible, au milieu de cette métaphysique affectueuse, le sentiment de son accablante situation l'étreint au cœur et y jette ce cri d'amertume à l'âmie inconnue :

Exclamation d'un désespéré qui peine pour gagner sa rançon !

« Le travail, et toujours le travail; c'est comme l'eau de la mer pour le marin ; et, comme le marin, je suis seul : voilà ma vie !

Bientôt une circonstance permet à Balzac — s'il le désire — d'apprendre le véritable nom, la situation sociale exacte de sa correspondante. Mais il résiste à ce mouvement de curiosité, et il confesse à l'amie inconnue que cette obéissance à sa volonté est très chevaleresque chez lui. Ne doit-elle pas admettre que la curiosité est une nécessité chez les imaginations vives !

Un petit revirement, à l'état de nuance qui s'efface bientôt, se fait dans les idées de l'écrivain à propos de cet échange de sentiments et de pensées entre deux personnes inconnues ; il lui semble que ce commerce sent un peu la tromperie et engendre une teinte de défiance, au milieu des épanchements épistolaires,

Mais, nous le répétons, cette pensée s'envole, et les deux amis inconnus s'envoient un présent mutuel. Louise fait parvenir au romancier un *Dessin* à la sépia de sa composition ; et Balzac lui envoie le manuscrit d'un de ses ouvrages relié : faveur

rare de sa part, refusée à tout ce qui n'a pas touché son cœur, faveur vivement sollicitée déjà par le prince de Metternich.

Mais que l'amie inconnue ne croie pas que ce présent entraîne la nécessité de la voir, de lui être présenté. Le mystère continuera à planer sur leur liasion épistolaire.

Balzac, dans l'amitié, se laisse aller à tous les caprices d'esprit d'un amant fantasque; après cette nouvelle promesse de discrétion, il déclare à Louise qu'il vaut mieux qu'elle n'ait pas d'amitié pour lui; sa vie est décidément trop pesante pour être jamais épousée par un cœur où il y a quelque sensibilité.

Entre les deux amis, la correspondance subit aussi des intermittences.

Après un de ces silences, Balzac reçoit une lettre où l'inconnue laisse deviner une peine, un chagrin. Similitude de destinées! précisément lui-même traversait alors une crise de vie si aiguë, que son moral se trouvait démonté, son énergie abattue; une désespérance, comme il n'en avait jamais éprouvé une, habitait son âme. Malgré ses soucis, il envoie à Louise une plainte sur son silence. Il a l'âme malade; elle est souffrante, oublieuse peut-être. « Ah! pourquoi, dit-il, dans ces soupirs de détresse qui se perdent au milieu du bruit de Paris, ne devine-t-on pas les doléances des cœurs amis? »

Quant à lui, il désire laisser ignorer toute l'étendue du désespoir qui s'est emparé de son être. Et

cependant il est arrivé à un moment de détresse, où le découragement et le doute sont si complets, qu'on ne se baisse même plus pour ramasser la planche de salut. Aura-t-il un réveil ?

III

Au cours de cette correspondance, l'éditeur Werdet fit faillite. Cet incident aggrava singulièrement la situation de Balzac, et le jeta dans ce découragement auquel font allusion les lignes plus haut.

Il avait demandé des avances à son libraire et avait obtenu de lui des billets qu'il avait mis dans la circulation.

La débâcle de Werdet arrivant, Balzac dut rembourser ces sommes ; les créanciers de la faillite le poursuivirent pour un reliquat encore assez important.

L'auteur de *la Comédie Humaine* fut alors contraint d'abandonner son logement de la rue Cassini et de se réfugier dans une retraite située à Chaillot, rue des Batailles. Il occupait là un appartement agrémenté d'un salon circulaire, pareil à celui qu'il a décrit si complaisamment dans sa nouvelle *la Fille aux yeux d'or*.

Rapportons un détail curieux d'installation à pro-

pos du déménagement de Balzac de la rue Cassini à la rue des Batailles. L'appartement au salon circulaire avait besoin de réparations. Pendant que ces réparations s'effectuaient, l'écrivain logéa quelques jours dans une mansarde située au dernier étage de la maison.

Jules Sandeau, quelques années auparavant, avait habité cette mansarde, laquelle était blanche, propre, presque coquette. De la fenêtre, on embrassait un beau point de vue : tout cet océan de maisons qui s'étend de l'École Militaire à la barrière du trône et du Panthéon à l'Arc-de-l'Étoile. Dans cette retraite, sous les toits, Balzac travaillait simultanément à trois ouvrages : *les Ruggieri*, *l'Enfant maudit*, *la Vieille Fille*.

De temps à autre, il se levait de table, allait à la fenêtre humer l'air et contempler pendant quelques secondes le panorama de Paris.

Dans cette nouvelle demeure, l'écrivain s'entoura de mystère, ne donna son adresse qu'à quelques intimes. Cette circonstance, cependant, n'arrêta pas les poursuites judiciaires; et un jugement de contrainte par corps fut même rendu contre Balzac.

Dans la correspondance de celui-ci existe un billet lamentble, adressé à son ami le marquis de Belloy, qui habitait alors une petite maison de campagagne près de Poissy. Il lui apprend donc qu'il est sous le coup d'une contrainte par corps pour Werdet; que son agent d'affaires lui a conseillé la fuite, parce

que la poursuite des gardes du commerce contre sa personne est commencée. Il serait possible alors qu'il allât demander à son ami une chambre, le secret, du pain, de l'eau, accompagnés de salades, et d'une livre de mouton, une bouteille d'encre et un lit.

A toutes ces misères s'ajouta pour Balzac un grand désespoir de cœur, la mort de madame de Berny.

A cette époque, le romancier achevait *le Lys dans la Vallée*; la sentimentalité de l'ouvrage influençait aussi son esprit et lui inspirait des variations sur l'affection métaphysique et l'amitié pure, — un des rêves de sa vie.

Deux ou trois femmes seulement, dans le cours de son existence, devaient lui permettre de goûter cette félicite idéale, selon lui.

« Un attachement inconnu au monde, dans le secret duquel ne serait personne, est un de mes rêves, écrit-il à Louise. » Cependant, il lui avoue qu'elle ne pourra lui faire connaître la réalisation de ce rêve.

Le fait est que ce mystère, dont l'inconnue persistait à s'envelopper, causait au romancier cette irritation de l'enfant qui aime mieux briser son jouet que de ne pas se l'expliquer.

Les soucis avaient altéré la santé de Balzac. Son médecin, le docteur Nacquart, lui recommanda un mois de séjour en Touraine, avec le repos le plus absolu.

Il se borna à faire une courte excursion à Saché et à Chantilly.

Au retour à Paris, un désagrément attendait Balzac. Précédemment, il avait été condamné à huit jours de l'Hôtel des haricots pour infraction au service de la garde nationale, corvée qui était un de ses cauchemars, et à laquelle il ne voulut jamais s'astreindre.

Il se croyait bien à l'abri des recherches dans sa retraite de Chaillot. Mais le sergent-major de sa compagnie, un dentiste dans la vie civile, se mit à sa poursuite; et, l'ayant trouvé, le fit conduire à l'Hôtel des haricots, où il dût rester six grands jours.

Alors l'auteur de *la Comédie Humaine* apprend en ces termes cette mésaventure à son amie inconnue :

« Je ne sortirai que mardi prochain ; cette prison est infecte; tous les prisonniers sont en commun. Je suis dans un coin sans feu, et il fait froid. Enfin rien ne peut exprimer tout le tapage qui s'y fait; car tous ceux qui sont là ne sont que des ouvriers et des gens sans éducation. »

La malechance du romancier émeut le cœur de l'amie inconnue, et elle lui envoya un billet très amical, accompagné d'un bouquet de fleurs.

Cette attention touche Balzac, qui adresse à celle-ci tous ses remerciements affectueux, et il lui annonce, en même temps, qu'à force de protection et d'argent, il est dans une chambre à part, d'où il peut voir le bleu du ciel ; il a du feu; il travaille à son aise, en regardant son bouquet planté sur la table.

Une bien jolie pensée à détacher dans ce billet de remerciements :

« Le cœur de ceux que le malheur n'a pas aigris est plein d'affection pour l'affection. »

Au cours de cette liaison par correspondance, Balzac donna à cette Louise inconnue une vraie preuve d'amitié littéraire. Il lui communiqua en épreuves le commencement du *Lys dans la Vallée*, Cette dernière avait lu avec intérêt et curiosité ces pages si imprégnées de tendresse ; elle réclama la fin de l'ouvrage que le romancier rabotait, polissait, prenant à peine le temps de manger et de dormir. Dans cette circonstance, il se comparait à un sculpteur qui, avant de mourir, veut finir une belle et blanche statue destinée à le rendre immortel.

Il parut enfin, ce *Lys dans la Vallée*.

Tout d'abord, le succès ne répondit pas à l'espérance de Balzac.

Sur deux mille exemplaires tirés, l'éditeur Werdet n'en vendit que douze cents, tandis que la contrefaçon belge en écoulait trois mille. Cette piraterie littéraire, qui s'exerçait alors sans vergogne sur le territoire belge, était ruineuse pour les écrivains de cette époque.

Bref, peu d'argent et un surcroit de soucis, voilà les résultats immédiats de ce roman, qui lui avait coûté tant de veilles, tant de labeurs.

IV

De loin en loin, une lettre, un billet de Balzac écrit en hâte, informait l'amie inconnue des misères qui harcelaient sa vie.

Celle-ci persévérait à lui envoyer des paroles réconfortantes ; et comme elle peignait admirablement, paraît-il, elle lui adressa une marine à l'aquarelle, très réussie.

L'écrivain sollicite une seconde aquarelle pour faire pendant, aux deux côtés de sa cheminée.

Ces aquarelles remplaceront avantageusement deux méchantes lithographies qui ont quelquefois le don de le faire rire. A ce propos, il hasarde une réflexion esthétique :

« Depuis que je me *mélancolise*, j'ai remarqué que l'âme s'ennuie des figures, et qu'un paysage lui laisse bien plus de champ »

Pendant l'année 1837, la correspondance entre Balzac et Louise devient très intermittente ; puis elle cesse.

Un grand chagrin, paraît-il, était entré dans la vie de celle-ci.

« Quel chagrin ? demande le romancier : nous

avons une sympathie de plus, c'est de souffrir à l'insu l'un de l'autre. »

Louise ne s'expliqua pas.

Alors l'écrivain eut la dévination que c'était la fin de ce petit roman épistolaire, poursuivi au milieu d'une des crises les plus aiguës de sa vie.

« Soyez heureuse, écrit-il à l'amie inconnue, c'est un vœu de mon cœur bien pur, bien désintéressé. Je me replonge dans le travail; et là, comme dans un combat, la lutte occupe exclusivement ; on souffre, mais le cœur s'apaise. Les amitiés sans nourriture sont destinées à tomber d'elles-mêmes. »

Le nom de Louise placé en tête de la nouvelle *Facino Cane;* quelques lettres insérées dans la correspondance de l'écrivain, voilà les seuls vestiges de ce petit roman sentimental.

Du reste, une amitié plus réelle, plus vivace, — qui devait bientôt se changer en tendresse passionnée — s'était déjà emparée du cœur de l'écrivain.

L'objet de cette amitié était madame Hanska qu'il avait rencontrée, connue, quatre ans auparavant, à la suite de circonstances que nous allons raconter.

X

Un voyage en Suisse. — Première rencontre avec madame Hanska. — *Le Coup de foudre.* — Une affection de dix-sept ans. — Voyage à Vienne. — Un billet à l'éditeur Werdet. — Une lettre malencontreuse. — Une réponse digne.

I

En septembre 1833, Balzac fit un voyage à Besançon, où il se rencontra avec Charles de Bernard, grand admirateur de ses œuvres, et directeur d'un des journaux de cette ville.

Un but d'affaires avait décidé l'écrivain à s'arrêter dans la capitale de la Franche-Comté ; car le terme de son voyage était Neuchâtel, en Suisse. Après une bonne journée hospitalière passée dans la compagnie de Charles de Bernard, il continua sa route.

A cette époque de l'année, la jolie ville de Neu-

châtel regorgeait de voyageurs, de touristes, d'étrangers de distinction.

Balzac était descendu dans un des principaux hôtels. Trois ou quatre jours après son installation, par une claire matinée de septembre, accoudé à la fenêtre de sa chambre, il regardait avec intérêt le mouvement, l'animation de la cour de l'hôtel. En face de lui se dressait un corps de logis, dépendant de l'immeuble, destiné également à recevoir des voyageurs. Une des fenêtres s'ouvrit. une jeune femme apparut dans l'encadrement de la croisée, et se mit à regarder aussi le spectacle que présentait la cour de l'hôtel.

Les regards du romancier allèrent se fixer tout de suite sur la jeune femme, et il faut croire que le visage de celle-ci réalisait un idéal longtemps rêvé, longtemps caressé, et vainement cherché jusqu'à ce jour par Balzac, car aussitôt une émotion extraordinaire s'empara de son être; le sang lui afflua au cœur; il lui sembla qu'il ne sentait plus son corps. Ses regards ne pouvaient se détacher de la jeune femme; et, tous les détails du décor au milieu duquel il la voyait pour la première fois, se gravèrent si profondément dans son souvenir et dans ses yeux, que, douze ans plus tard, il se rappelait cette douce apparition avec un vrai trouble de cœur.

Balzac s'informa du nom, de la condition de cette inconnue dont la vue l'avait si singulièrement bouleversé.

On lui apprit que la jeune femme était la comtesse Hanska, qui se trouvait alors à l'hôtel avec son mari et sa fille.

Le lendemain, un hasard de voisinage rapprocha l'auteur de *la Comédie Humaine* de madame Hanska et un entretien s'engagea.

Nous devons dire que la jeune femme, qui connaissait déjà la présence de Balzac dans l'hôtel et qui était grande admiratrice de ses œuvres, se prêta de suite à l'entretien.

Une émotion, égale à celle de la veille, s'était emparée du romancier, dès les premières paroles échangées avec madame Hanska; il se sentit envahi par une timidité qu'il ne pouvait secouer. Aux propos aimables de son interlocutrice, il ne sut opposer que des réponses embarrassées.

— Que doit-elle penser de moi? se dit-il avec terreur après l'entretien.

Ce trouble ne persista pas chez Balzac; la bonne grâce de la comtesse l'eût bien vite rassuré.

Une liaison s'établit entre eux.

L'écrivain resta encore quelques jours à Neufchâtel et partagea les excursions du comte et de la comtesse dans les environs de cette jolie ville.

A cette époque, madame Hanska, qui était de naissance polonaise, comptait la trentaine. Elle avait une taille moyenne, un visage agréable avec des traits gracieux, un grand air de distinction, — cette distinction vaporeuse des jolies femmes du Nord. — La

mansuétude de sa physionomie allait jusqu'au charme; le front avait de la fierté, et les yeux une vivacité intelligente. De toute la personne de la comtesse se dégageait la dignité de la race, la grâce de la vraie aristocratie. Au moral, c'était une nature tranquille, tendre, plus susceptible d'amitié que de passion. Elle avait l'esprit ingénieux, cultivé, initié à toutes les manifestations littéraires et artistiques de son temps. Son caractère était aimable, égal, mais très imbu d'idées aristocratiques. Elle parlait facilement plusieurs langues, et notamment le français. La plupart des ouvrages de Balzac lui étaient familiers, et aussitôt qu'elle eut connu la présence de celui-ci à l'hôtel de Neuchâtel, elle avait désiré le voir et lui parler.

Les propos flatteurs de madame Hanska achevèrent de séduire le romancier, très sensible aux éloges et aux attentions des femmes du grand monde aristocratique.

Son amitié passionnée pour la duchesse de Castries — on l'a vu plus haut — avait eu pour point de départ une ingénieuse flatterie d'amour-propre.

II

Le mari de la jeune femme, le comte Hanska, était grand propriétaire foncier en Russie, dans le gouvernement de Kiew.

Il possédait à Vierzschovnia un domaine considérable, grand comme un de nos départements et d'un très riche rapport.

Il avait épousé une charmante fille, appartenant à une des familles les plus aristocratiques de la Pologne : la famille Rzevuski.

Une enfant était née de ce mariage.

Le comte avait présenté sa femme à l'empereur Nicolas, puis l'avait conduite à Vierzschovnia.

Plus tard, la comtesse avait obtenu de son mari l'autorisation de voyager et de faire des séjours à Vienne, à Berlin, à Dresde, où elle comptait des parents et des amis. La jeune femme se retrempait ainsi dans le mouvement mondain, s'initiait à toutes les nouvelles productions de l'esprit.

Les maris russes ne sont ni gênants, ni encombrants. Le comte Hanska avait confiance dans sa femme, et ne gênait pas chez elle ce désir d'excursions, à travers les capitales de l'Allemagne.

La comtesse voyageait, toujours accompagnée de sa fille Anna et de quelques serviteurs.

Dans ce voyage, effectué en Suisse pendant le mois de septembre 1833, le comte avait suivi sa femme et sa fille. Balzac lui plut par sa sociabilité aimable. Lorsque ce dernier quitta Neuchâtel pour rentrer à Paris, le gentilhomme russe l'invita à venir faire un séjour à Vierszchovnia. L'écrivain promit de profiter de cette invitation, aussitôt qu'une éclaircie se produirait dans ses affaires.

En attendant, il demanda à madame Hanska la permission de lui écrire, permission qui lui fut accordée. Il était déjà avec la jeune femme en communion d'idées. Celle-ci, au cours d'une conversation, lui avait suggéré l'inspiration d'un petit roman mystique, roman qu'il devait composer quelques mois plus tard, et qui reçut le nom de *Séraphita*.

Madame Hanska, par son origine et par sa nature d'esprit, était portée au mysticisme, aux idéalités du Nord.

Balzac, de son côté, avec sa vive imagination, croyait aux idées surnaturelles ; la perspective d'un roman tout teinté de mysticisme et de sentimentalité le séduisit. Il promit à la jeune femme d'écrire cet ouvrage dont elle avait été, paraît-il, la première inspiratrice.

En 1833, le retour de Neuchatel à Paris constituait un vrai voyage; Balzac, à ce propos, raconte à son amie la duchesse d'Abrantès, les détails suivants :

« Je vous écris pendant que l'on me prépare mon bain; j'ai fait quatre jours et quatre nuits de route dans une espèce de poulaillier, faute de place. Je ne sais ce qui fait que, sur les routes de Suisse, il y a des voyageurs qui attendent des places dans toutes les villes. Jamais je n'ai vu de plus ravissants pays que ceux que j'ai admirés. Le val de Travers semble fait pour deux amoureux. »

II

Un hasard, une rencontre de voyage commença donc entre madame Hanska et Balzac une liaison qui devait durer dix-sept ans, et passer par toutes les péripéties de l'amitié, toutes les phases de l'affection, avant d'aboutir à un mariage ardemment désiré.

Nous voici arrivé à la période la plus intéressante de la vie morale de l'auteur de *la Comédie Humaine*.

Cette affection conçue pour la comtesse Hanska comprend diverses étapes.

Ce fut d'abord de l'amitié ; avec les années, cette amitié devint de l'affection ; puis cette affection se transforma en passion, passion dominante, exclusive. L'étude attentive de ce long attachement produit l'étonnement.

Cette fidélité et cette constance semblent d'un autre âge.

Madame Hanska méritait elle cette persistance d'affection de la part de l'écrivain ?

Le lecteur jugera.

Cependant que l'on remarque cette date de 1833. Madame Hanska entrait dans l'amitié de Balzac

à ce moment précis, où celui-ci s'éloignait de la duchesse de Castries, dont il avait reconnu la frivolité et la sécheresse de cœur.

Le romancier ne tarda pas à profiter de la permission que lui avait octroyée la comtesse.

Il inaugura avec elle une correspondance suivie.

Il lui écrivit ses projets littéraires, ses espérances, ses déceptions, toutes les péripéties de sa vie, avec les expressions et dans les termes, qui rappellent les lettres adressées, vers la même époque, à sa sœur, madame Surville et à madame Carraud. Cette correspondance multiple n'était pas seulement pour Balzac le désir d'envoyer de ses nouvelles à des cœurs amis, c'était aussi un impérieux besoin d'expansion, étant donné son genre de vie solitaire, murée toute consacrée au travail.

Entre Balzac et madame Hanska, la correspondance commença donc dès la fin de 1833. Malheureusement les premières lettres du romancier furent détruites à Moscou, dans un incendie qui se déclara chez la comtesse.

C'est une lacune regrettable.

Dans la correspondance de l'auteur de *la Comédie Humaine*, la première lettre adressée à madame Hanska — et dont le lecteur ait connaissance — date du 11 août 1835.

A cette époque, la jeune femme voyageait en Autriche avec sa fille et quelques serviteurs ; elle s'était arrêtée dans la ville d'eaux d'Ischl.

Disons qu'au mois de janvier de cette année 1835, la comtesse avait séjourné plusieurs semaines à Vienne; Balzac alla lui rendre une visite de quelques jours. Cette lettre du 11 août qui inaugure, pour le lecteur, la longue correspondance avec madame Hanska, est amicale, confiante, pleine de détails sur la vie de l'écrivain, avec des doléances sur sa situation toujours embarrassée, sur le labeur imposé par les circonstances, avec des rappels à l'amitié et des craintes de déception de cœur.

Puis Balzac parle à son amie de sa santé à elle ; de *Séraphita*, ce roman qu'elle lui a inspiré et qui va paraître prochainement ; il mentionne l'attentat de Fieschi, qui vient d'effrayer Paris ; il se défend d'une liaison trop grande avec madame de Castries, — liaison dont la comtesse avait entendu parler à Vienne. — Le romancier était alors singulièrement refroidi pour le modèle de *la Duchesse de Langeais*.

« Vous m'avez, je crois, parlé de madame de Castries, je suis avec elle dans des termes convenables de politesse courtoise, et comme vous pourriez souhaiter vous-même que je fusse. »

Plus loin, un ressouvenir ému de ce voyage à Vienne, exécuté quelques mois auparavant, — envolée vers ces jours rapides, passés auprès d'elle ; puis enfin cette touchante confession de l'amitié qu'il lui porte :

» Ne vous imaginez point que je cesse de penser à vous puisque, quand même je serais occupé

comme je le suis, il est impossible qu'aux heures de fatigue et de désespoir, aux heures où l'énergie se ralentit, où l'on est dans son fauteuil, les bras pendants, la tête affaissée, le corps bas et l'esprit endolori, les ailes du souvenir ne vous emportent pas aux moments où l'on s'est rafraîchi sous des ombrages verts et frais, au jour où l'on a voyagé vers une personne qui vous sourit à travers les espaces, qui n'a rien que de pur et de sincère au cœur, qui vous inspire, qui vous anime, et qui renouvelle, pour ainsi dire par les distractions de l'âme, les forces de ce que les autres nomment le *talent*. Vous êtes toutes ces choses pour moi, vous le savez ; ainsi ne me plaisantez pas sur mes sentiments, comme vous avez coutume de le faire quelquefois [1]. »

IV

Trois mois plus tard, — c'est-à-dire au mois de novembre de cette même année 1835, — Balzac ramassait tout ce qu'il avait d'argent disponible, et allait une seconde fois à Vienne, où se trouvait encore madame Hanska, après avoir quitté Ischl.

Le romancier passa auprès de son amie quelques

Correspondance : lettre CLI.

jours paisibles, dont son cerveau surmené avait grand besoin.

La comtesse se montra touchée de cet empressement pour sa personne ; elle prodigua à Balzac ces bienveillances de paroles, ces affectueuses attentions, ces jolies sollicitudes qui lui allaient toujours au cœur.

Dans leurs causeries, elle se préoccupait de ses affaires, de ses travaux, des progrès de sa réputation.

Au contact de cette amitié douce, sereine, de femme intelligente, l'écrivain sentait revenir toute son imagination, toute sa verve.

Il était descendu à l'hôtel de *la Poire*, dans ce quartier de Vienne, appelé *la Landstrass*. Le matin et le soir, il abattait de la copie, comptant bien rapporter à son éditeur Werdet — lequel n'avait pas encore fait faillite — deux ouvrages achevés.

Werdet était pour lui plus qu'un éditeur ; en raison de son dévouement, il le traitait en ami.

Un billet de Balzac à ce dernier, daté de Vienne, — novembre 1835, — nous donne quelques détails sur ce rapide séjour de l'écrivain à Vienne.

« Dans mes entretiens, qui roulent particulièrement sur mes travaux, dit-il, votre nom, mon ami, a été bien des fois prononcé ici, et bien des questions m'ont été faites à votre sujet.

» J'y ai répondu par l'énonciation de votre dévouement, de vos bons offices, et mon ange partage

toutes mes sympathies pour vous. Elle vous aime, nous sommes par conséquent deux à vous aimer... Croyez-le bien, mon ami, nous sommes vous et moi, l'un et lautre, *à la vie, à la mort;* car vous êtes mon Archibald Constable! vous avez toute sa probité et tout son dévouement.»

Le billet se termine par cette réflexion humoristique, qui dénote une fois de plus chez l'auteur de *la Comédie Humaine* la perpétuelle préoccupation d'une haute fortune, à brève échéance :

« Un jour, et ce jour est proche, vous aurez fait comme moi votre fortune et nos deux calèches se rencontreront au bois de Boulogne, pour faire crever de dépit vos envieux et les miens.

» Bien à vous.»

Après un séjour d'une quinzaine à Vienne, Balzac repartit pour Paris. Encore une fois, il promit à madame Hanska, qui regagnait la Russie, de faire le plus prochainement possible le voyage de Vierzschovnia. Son existence tourmentée devait retarder encore longtemps la réalisation de ce projet.

Puis vinrent les années 1836-1837 — si pénibles, si douloureuses pour le romancier.

Les lettres adressées à madame Hanska pendant cette période ressemblent à celles écrites à *Louise*, cette correspondante mystérieuse qui avait engagé avec Balzac ce petit roman épistolaire dont nous avons parlé plus haut.

Ce sont les mêmes cris de désespérance les

mêmes révélations de catastrophes intimes, les mêmes plaintes contre la malchance de sa destinée.

Pendant cette période de vie malheureuse pour l'écrivain, madame Hanska n'eût pas toujours la perception exacte des angoisses de son ami.

Un jour, elle lui adressa une lettre triste, où elle exprimait quelques doutes sur son énergie morale, sur son manque d'opportunité en affaires ; puis venaient des offres de service, des assurances de protection qui sentaient trop la grande dame.

Une telle lettre froissa douloureusement Balzac ; elle lui arrivait au moment où il était réfugié dans la mansarde de la rue des Batailles, l'esprit surmené par un travail acharné et par les mille difficultés d'une situation noire.

Sa réponse à madame Hanska fut digne, résignée, mélancolique.

Au cours de cette réponse, nous relevons ces réflexions :

« L'amitié devrait être une infaillible consolation dans les grands malheurs de la vie; pourquoi les aggrave-t-elle ? Je me suis demandé cela tristement, en lisant cette nuit votre dernière lettre. D'abord cette tristesse réagit fortement sur moi ; puis elle trahissait des sentiments blessants; elle contenait des phrases qui me perçaient le cœur. Vous ne savez sans doute pas quelle profonde doulenr est dans mon âme !... A ce moment-là, votre lettre si découragée, si triste, est venue. Avec quelle avidité

je l'ai prise, avec quel abattement je l'ai serrée avec les autres, avant de prendre le peu de sommeil que je m'accorde! Je me suis attaché à vos dernières paroles comme à la dernière branche d'arbre quand on est emporté par le courant... Je suis abattu, mais non atterré; mon courage m'est resté. Le sentiment de l'abandon et de la solitude où je suis m'afflige plus que mes autres désastres. Il n'y a rien d'égoïste en moi; il faut que je rapporte mes pensées, mes efforts, mes sentiments à un être qui ne soit pas moi; sans cela, je n'ai pas de force. »

Et la lettre très longue continue ainsi sur ce ton.

Madame Hanska dut regretter le sentiment critique, les paroles décourageantes de la missive qui lui méritait de la part de Balzac une telle réponse.

XI

Éclaircie dans la situation de Balzac. — La princesse Belgiojoso. — Une aventure d'Alfred de Musset. — Achat des Jardies. — Nouvelle détresse. — Une idée de fortune. — Les mines d'argent de la Sardaigne. — Un voyage étrange. — Une amère déception. — Séjour à Milan. — Un tableau de l'amour heureux. — Les *Mémoires de Deux Jeunes Mariées*. — Retour à Paris.

I

Pendant ces deux pénibles années, —1836-1837, — à l'exception de quelques rapides excursions en Touraine, Balzac ne quitta pas Paris, rivé au travail et au débrouillement de ses affaires.

De son côté, madame Hanska ne voyagea pas en Allemagne; elle resta avec son mari et sa fille à Vierzschovnia.

Les deux amis s'écrivirent.

Cette séparation devait encore se prolonger pendant toute l'année 1838. — La persévérance de son labeur, une affaire heureuse avec l'éditeur Lecou, et la vente de *César Birotteau* au journal *l'Estafette* — moyennant vingt mille francs — avaient un peu éclairci la situation pécuniaire de l'auteur de *la Comédie Humaine.*

Il put respirer.

Mais il avait vu l'abîme de si près, que son esprit restait encore tout imprégné de mélancolie.

Dans un fragment de lettre adressée à madame Carraud, à la date du 1er janvier 1838, voici avec quelle défiance résignée il accueille la nouvelle année :

« Salut à 1838. — quoi qu'elle nous apporte! Quelques peines qu'il y ait dans les plis de sa robe, qu'importe? Il y a un remède à tout, ce remède, c'est la mort, et je ne la crains pas.

» Mais adieu, chère amie. Mes yeux se ferment malgré moi. Ma main ne trace plus sur ce papier que des caractères à peine lisibles. Je vous embrasse et vous serre contre un cœur qui vous est dévoué. Amitié sincère et tendre en 1838, comme toujours depuis 1819, voilà dix-neuf ans ! »

A cette époque, Balzac envoya à madame Hanska son portrait peint par Boulanger.

M. Hanska savait l'amitié de sa femme pour l'écrivain ; il connaissait leur commerce épistolaire.

Cette liaison ne choquait pas sa susceptibilité de

mari ; mais il lui arrivait quelquefois de plaisanter sa femme à ce sujet, ajoutant que les auteurs sont souvent dangereux pour les cœurs féminins.

Madame Hanska rapporta le propos à son ami, qui répondit par la réflexion suivante :

« Monsieur Hanska est bien bon de s'imaginer que les femmes s'enflamment pour les auteurs. Je n'ai et n'aurai jamais rien à craindre à ce sujet; je suis non seulement invulnérable, mais encore invulnéré. »

Cependant, au cours de la lettre qui renferme cette réflexion, Balzac laisse entendre que la princesse Belgiojoso se montre très aimable envers lui, et cherche à l'attirer dans son intimité. C'était vrai.

La princesse était alors à la mode ; très mondaine, très excentrique, elle se répandait beaucoup, elle se montrait surtout chez madame de Bagration et à l'hôtel Castellane. Elle avait fait de la politique en Italie; puis avait été bannie. Sa personne, ses opinions, ses théories attiraient l'attention, soulevaient la surprise.

Elle était très pâle de teint, maigre, le visage illuminé de grands yeux pleins de lueurs ; elle se donnait volontiers les allures spectrales. L'école romantique avait pris en vogue ce genre de type féminin.

La princesse avait donc une beauté à la mode qui enflammait bien des imaginations ; elle possédait du trait, de l'acquis, et même du paradoxe. Mais elle avait le travers de trop montrer son esprit; elle

manquait le but de sa causerie, devenait parfois fatigante.

Quelques années auparavant, Balzac avait rencontré et connu madame de Belgiojoso chez le peintre Gérard. Elle arrivait de Suisse, où elle s'était d'abord réfugiée; sa fortune avait été confisquée par le gouvernement autrichien. Depuis, grâce à des amis influents, elle était rentrée en possession de cette fortune; elle avait inauguré un genre de vie conforme à son rang.

Son salon devint un des centres intelligents de Paris.

Les amabilités de la princesse ne purent entamer Balzac.

« Elle a le bonheur de me déplaire, écrivait-il alors à madame Hanska... Sa maison est bien tenue; on y fait de l'esprit. J'y suis allé deux samedis; j'y ai dîné une fois, ce sera tout ».

Ajoutons que la princesse était d'une coquetterie féline, qui n'était pas rassurante pour ses adorateurs et ses amis.

Alfred de Musset avait eu à se plaindre de cette coquetterie décevante.

Il lui était arrivé avec cette femme bizarre une aventure originale qu'il avait eu grand soin d'ébruiter.

Voici l'anecdote :

Balzac connaissait la mésaventure du poète; peut-être en tirait-il un motif de défiance contre les amabilités de la princesse.

II

Alfred de Musset était depuis quelque temps en relations amicales avec la princesse Belgiojoso.

Il la trouvait maigre ; mais ses grands yeux étranges et ses amabilités provocantes avaient impressionné son imagination. Il flaira une aventure et voulu la tenter.

La princesse avait quitté momentanément Paris pour Versailles; elle avait loué, non loin du parc, un hôtel confortable. Un jour, le poète lui rendit visite et fut retenu à dîner; on était au commencement de l'été.

Ce soir-là, Musset était le seul hôte de madame Belgiojoso.

Après dîner, tous deux allèrent se promener dans ce grand parc solitaire de Versailles.

L'endroit était propice à l'intimité.

La princesse demanda à Musset de lui réciter des vers d'amour.

Celui-ci s'exécuta ; et, les vers récités, voulut les mettre à action.

Mais, légère et rapide comme la bergère de Virgile, la princesse s'enfuit à travers les allées et les labyrinthes; le poète la poursuivit; son pied buta contre

une souche d'arbre, il se fit une entorse et tomba en poussant une exclamation de souffrance. Madame Bergiojoso revint vers Musset, et l'aida à se traîner vers un banc où elle le fit asseoir. Le voyant ainsi sous sa dépendance, elle était devenue avec lui affectueuse, caressante, presque passionnée. La vive douleur de son pied rendait le poète peu sensible aux tendresses de son amie ; celle-ci courut au logis prévenir ses gens ; deux domestiques arrivèrent tenant un grand fauteuil, sur lequel on transporta Musset à l'hôtel de la princesse.

On le mit au lit ; un médecin vint visiter sa jambe et lui prescrivit l'immobilité pendant plusieurs jours.

— Vous êtes mon prisonnier, lui dit en riant madame de Belgiojoso, je ne vous laisse pas retourner à Paris, avant que vous soyez complètement remis.

Le poète se soumit d'autant plus docilement à cet arrêt, que le moindre mouvement lui causait à la jambe une cuisante douleur. N'ayant rien à faire, il devint presque sérieusement amoureux de la princesse.

Celle-ci dépensa contre son hôte forcé tout l'arsenal de ses coquetteries ; elle put le torturer à son aise, l'agacer, le crisper. Pendant de longues heures, le poète ne dérageait pas. Les circonstances favorisaient le manège de madame de Belgiojoso. Elle comptait alors — outre Musset — deux fervents adorateurs — d'un rang tout dissemblable. Le premier était un personnage politique, froid, digne, — au fait,

n'a-t-on pas dit que c'était M. Mignet, le savant, le docte Mignet ?— Le second avait qualité d'artiste, un pianiste gentil garçon, très aimable, très sûr de lui-même.

Tous deux faisaient une cour assidue à la princesse et excitaient chez le poète des transports de jalousie impuissante.

Cloué sur le lit par sa malencontreuse entorse, de la fenêtre de sa chambre, il apercevait son amie se promener dans le jardin avec le diplomate, y disparaître et se perdre dans les allées obscures ; ou bien il l'entendait dans le salon chanter des duos avec le pianiste.

Ces agissements de la princesse agaçaient donc singulièrement les nerfs du poète.

— Ah ! la coquette, murmurait-il, comme elle sait bien nous enfoncer ses griffes dans le cœur !

Lui faisait-il quelque reproche jaloux, lorsqu'elle s'approchait de son lit pour s'informer de son état, elle répondait en souriant :

—Eh ! mon cher poète, je m'intéresse aux affaires de l'Europe, et je veux aussi me perfectionner dans le chant.

Puis elle ajoutait qu'elle le préférait, lui Musset, à tous ses autres amis.

Celui-ci, en raison de la bonne opinion qu'il avait de lui-même, finit par s'accrocher à cette croyance.

Un matin la princesse se fit servir à déjeuner à côté du lit où reposait le poète ; elle se montrait avec

lui encore plus aimable, plus provocante que de coutume. Puis, tout à coup, elle se lève et retire sa main qu'elle avait abandonnée dans les mains du malade.

— Eh quoi ! chère amie, demanda-t-il, vous voulez me quitter ?

— Mon professeur doit être arrivé ; je vais prendre ma leçon de chant.

Sur ces mots, madame de Belgiojoso disparut en riant de la chambre de son ami ; elle ne se donna même pas la peine de refermer la porte, et la portière seule du salon retomba derrière elle.

Demeuré seul, le poéte se sentit envahi par un nouvel accès de jalousie ; les notes brûlantes et passionnées qu'il entendait vibrer dans la pièce voisine, augmentaient encore cette inquiétude jalouse.

N'y tenant plus, Musset rejette loin de lui sa couverture, défait le bandage de sa jambe blessée, et le voilà qui franchit à cloche-pied la distance de son lit à la porte du salon.

Il soulève le rideau en tapisserie et apparaît comme un spectre aux deux chanteurs.

En ce moment, la princesse appuyait ses lèvres sur la joue du pianiste qui la regardait très tendrement, tout en répétant le refrain d'amour de leur duo.

Madame de Belgiojoso eut un mouvement d'épouvante en apercevant le poète ; sa présence la mortifiait dans son orgueil ; mais elle se remit bientôt de son trouble, et dit en riant à Musset :

— Je vous savais là, je vous avais vu, je voulais vous éprouver.

— Eh bien, princesse, répondit le poète sur le même ton, l'épreuve est faite. J'en ai assez de votre hospitalité, je m'ennuie chez vous. Toute cette musique m'empêche de dormir ; que Monsieur, qui me semble un peu le maître de la maison, veuille sonner un domestique, qu'on m'habille, qu'on me mette en voiture. Je veux retourner à Paris.

Le pianiste se mordit les lèvres ; mais il fut contraint d'obéir à un homme blessé, en chemise, et que la souffrance contraignit à se laisser tomber sur un canapé.

La princesse fit les plus aimables mais les plus vaines instances pour retenir son hôte.

— N'essayez pas de me garder, répondit-il en riant, vous aimez trop la musique.

On habilla le poète ; on le mit en voiture ; au moment de partir, la princesse lui cria avec un accent de certitude, accompagné d'un sourire :

— Au revoir, vous me reviendrez[1] !

Cette prédiction ne se réalisa pas.

Musset fut plus de dix ans avant de revoir madame de Belgiojoso ; mais il s'empressa de divulguer l'aventure arrivée chez elle.

1. Dans son intéressant roman *Lui*, madame Colet a rapporté cette anecdote ; nous empruntons quelques traits à son récit, placé dans la bouche d'Alfred de Musset.

Tous ces traits avaient fait à la princesse une physionomie et une légende qui la rendaient peu sympathique à Balzac.

III

Au commencement de 1838, l'auteur de *la Comédie Humaine* acheta un terrain à Ville-d'Avray, et y fit bâtir la propriété des *Jardies*.

Maison bizarre, fantaisiste, qu'il devait rendre célèbre. Un vrai bâton de perroquet comprenant une chambre par étage, et il y avait trois étages. Un escalier pareil à une échelle courait derrière le bâtiment, au dehors ; tout autour, jusqu'à la hauteur du premier étage, se développait une galerie soutenue par des pilastres en briques. On pouvait s'y promener à couvert.

Cette singulière construction se dressait primitivement au milieu d'un terrain nu, couché sur le revers de la colline de Saint-Cloud, mais d'où l'on embrassait un beau coup d'œil : la vallée de Ville-d'Avray, Sèvres, l'immense panorama de Paris, les coteaux de Meudon et de Bellevue, enfin tout un vaste horizon de verdure et de lumière.

La nudité du terrain sur lequel Balzac avait élevé *les Jardies* ne l'inquiétait guère.

L'année suivante, il comptait bien — son imagination aidant — planter dans son jardin des magnolias de vingt ans, des tilleuls de seize ans, et même de grands peupliers, de grands bouleaux, transportés avec leurs mottes. Aussi, en parlant de la nouvelle propriété, écrit-il à madame Carraud :

« Quarante-cinq mille francs de dettes de plus, vous comprenez ? Oui, la folie est complète. Ne m'en parlez pas, il faut la payer, et maintenant je passe les nuits !... »

Cependant, quelques semaines plus tard, il présente à madame Hanska la réalisation de cette fantaisie, sous un autre aspect.

« *Les Jardies* ne seront jamais une folie, et leur prix, un jour, sera doublé. J'ai la valeur d'un arpent, terminé au midi par une terrasse de cent cinquante pieds et entouré de murs. Il n'y a encore rien de planté; mais, cet automne, je compte faire de ce petit coin de terre un éden de plantes de senteur et d'arbustes ! »

La vérité est que, comme spéculation, *les Jardies* furent une déplorable affaire pour Balzac. Cette singulière propriété lui occasionna beaucoup de dépenses, de soucis, et augmenta considérablement le chiffre de ses dettes.

Quelques années plus tard, il s'en dégoûta et finit par la vendre trente mille francs environ. *Les Jardies* lui avaient coûté au moins trois fois cette somme.

La gêne produite dans les finances de Balzac par cette fantaisie campagnarde ne tarda pas à le talonner. Après les premières avances données à un constructeur pour commencer les travaux, il se trouva à bout, sans argent.

En mars 1838, ce nouvel accès était arrivé à l'état aigu.

Alors, pour se refaire, il médita la réalisation d'un projet qui hantait son esprit depuis un an.

Ah ! le fantastique projet !

Étonnant de conception, ce nouveau rêve de fortune ! Originale jusqu'à l'extravagance, cette nouvelle poursuite après une aubaine d'argent qui devait faire la fortune de Balzac, comme par un coup de baguette de fée ! Du reste, — on va le voir, — ce projet reposait sur un commencement de réalité.

IV

Balzac avait lu, dans un passage de Tacite, que l'île de Sardaigne renfermait autrefois d'abondantes mines d'argent, et que les Romains, au temps de leur domination, avaient tiré de grandes richesses de l'exploitation de ces mines.

Ce renseignement, acquis au cours d'une lecture

de Tacite, resta logé dans la mémoire de l'auteur de *la Comédie Humaine*.

En 1837, comme il se trouvait à Gènes pour affaires, il se lia avec un négociant de cette ville. Un jour, l'entretien entre eux tomba sur l'Italie, puis sur l'île de Sardaigne, alors abandonnée et presque inculte. Balzac, avec son expansion habituelle, se mit à parler longuement des anciennes mines d'argent de la Sardaigne, et avança l'opinion que les Romains possédant des moyens d'exploitation métallurgique très rudimentaires, il devait encore rester des débris d'argent dans les mines exploitées par eux.

Le négociant génois abonda dans ce sens :

— Voici un renseignement que je peux vous fournir, dit-il à l'écrivain, l'incurie qui règne dans la Sardaigne est telle, que, dans les environs des anciennes mines, il existe encore des montagnes de scories contenant le plomb de rebut, dont on a retiré jadis l'argent.

Cette indication frappa Balzac.

— Pouvez-vous, voulez-vous, répondit-il à son interlocuteur, m'envoyer à Paris, un échantillon de ces scories? Si l'essai confirme mes prévisions, je me rendrai à Turin, et je solliciterai l'autorisation d'exploiter ces résidus avec vous.

Le Génois promit d'adresser à l'écrivain l'échantillon demandé par lui, mais il n'envoya rien.

Un an se passa.

A propos de dépenses faites pour la construction

des *Jardies*, l'idée des mines d'argent de la Sardaigne revînt à l'esprit de Balzac, comme une ressource à tenter.

Cependant, avant d'entreprendre ce voyage d'exploration, il parla de ce projet au mari de son amie, au commandant Carraud, homme savant et sérieux.

Celui-ci bien loin de traiter de chimère la déduction scientifique de Balzac, admit qu'elle pouvait être une réalité très tangible ; il encouragea et approuva le voyage de l'écrivain dans l'île de Sardaigne, pour aller voir ces fameuses scories argentifères.

Une autre circonstance acheva d'activer chez Balzac, l'incandescence de son projet.

Le commandant Carraud, qui était grand ami du chimiste Biot, lui apprit que ce dernier possédait un moyen, une méthode pour retirer l'or ou l'argent de quelque manière, et en quelque proportion qu'il soit mêlé à d'autres matières, et cela sans grands frais.

Toutes ces raisons décidèrent l'auteur de *la Comédie Humaine* à ne pas différer plus longtemps l'exécution de son projet et à traverser le golfe du Lion pour se rendre en Sardaigne, bien que l'on fût en plein équinoxe de mars.

A cette époque, Balzac n'avait même pas l'argent nécessaire pour tenter l'aventure.

Cet obstacle ne l'arrête pas. Il engage au Mont-de-Piété le peu de bijoux qu'il possède ; emprunte

quelque argent à sa mère et à une cousine ; voyage pendant cinq nuits et quatre jours sur une impériale de diligence, bornant son alimentation à dix sous de lait par jour.

Harassé de fatigue, il s'arrête à Marseille dans un pauvre hôtel où la chambre coûte quinze sous et le dîner trente. De cet hôtel, il envoie à sa mère, ces lignes, à titre d'impressions de voyage.

« J'ai les mains si gonflées, que je puis à peine écrire. Demain, mercredi, à Toulon ; jeudi, je pars pour Ajaccio. J'y serai vendredi, et huit jours ensuite suffiront pour mon expédition. . . . .

. . . .

« Maintenant que m'y voilà presque, je commence à avoir mille doutes ; en tout cas, on ne peut risquer moins pour avoir davantage ! Je n'ai dépensé que dix francs sur la route. Je suis dans un hôtel qui fait frémir ; enfin, avec des bains, on s'en tire ! »

Balzac arrive par une mauvaise mer à Ajaccio, qui lui paraît un séjour insupportable, et dont la civilisation, à cette époque, lui semble aussi primitive qu'au Groënland.

Il reste une semaine dans la ville, cherchant un moyen de passer en Sardaigne ; alors il n'existait pas de communications régulières entre ces deux îles. Pendant ce séjour, il ecrit une longue lettre à madame Hanska, qui, à cette époque, était en Russie, et la met au courant de son aventure, sans entrer encore dans aucun détail. Mais, comme déjà il appré-

hende le résultat final, il lui dit que, lorsqu'elle aura reçu cette lettre, son ami sera un sot ou un homme d'esprit, ou tout simplement un ambitieux déçu dans une espérance ingénieuse.

Il ajoute aussi ces quelques lignes :

« Je suis si fatigué de la lutte dont je vous ai souvent parlé, qu'il faut qu'elle finisse, ou je tombe écrasé . . . .

» J'ai renoncé au bonheur, mais il me faut au moins, à son défaut, la tranquillité la plus absolue. J'ai donc formé deux ou trois plans de fortune ; voici le premier. »

Enfin Balzac se décide à passer de Corse en Sardaigne, à bord d'une barque de corailleurs qui allait en Afrique.

Cette barque est tout simplement une chaloupe à rames qui met cinq jours pour atteindre le petit port d'Alghiero.

L'écrivain, pendant cette navigation, partage la vie des marins, connaît leurs privations, mange de leur exécrable soupe au poisson et couche sur le pont, en proie à une foule d'insectes incommodes.

Enfin on arrive en vue du port d'Alghiero. Là, un contretemps désappointe les hôtes de la chaloupe.

Le gouverneur de l'endroit, s'imaginant que le choléra régnait alors en Corse, imposait une quarantaine de cinq jours aux voyageurs venant du dehors.

Balzac et les marins de l'embarcation sont obligés de demeurer, pendant ce temps, en vue d'Al-

ghiéro. Ils subissent un coup de vent effroyable; les habitants ne veulent pas leur fournir de vivres. On leur défend même d'attacher leur câble aux anneaux du port pour se mettre à l'abri de la tempête. Mais un des marins, bravant cette défense absurde, amarre la chaloupe à un de ces anneaux protecteurs.

Le gouverneur apprend cette infraction et il ordonne de détacher le câble, aussitôt que la mer sera calmée.

Enfin, au bout de cinq mortels jours, Balzac débarque dans ce port inhospitalier, et il se trouve au milieu d'une population toute nue, déguenillée, bronzée comme des Éthiopiens, qui lui donne comme une idée de l'Afrique.

Le terme de son voyage était le district d'Argentara, situé entre Alghiero et Sassari, où se rencontraient les mines abandonnées.

A cette époque, la Sardaigne était dépourvue de sérieuses voies de communication; les voyageurs, les touristes n'avaient aucune facilité pour circuler dans l'intérieur du pays. Le romancier fut obligé de gagner à cheval le district d'Argentara. Tout le long du chemin, il vit des choses étranges : un pays entier désert, de vrais sauvages, aucune culture, des savanes de palmiers, de cistes, nulle trace de culture et partout des chèvres qui broutaient tous les bourgeons, et tenaient les végétaux à hauteur de ceinture.

Une fois, il traversa une sorte de forêt vierge,

plantée de chênes verts gigantesques, d'arbres à liège, de lauriers, de bruyères. L'unique chemin, à travers cette végétation touffue, était un cours d'eau peu profond dans lequel il dut marcher, la tête penchée sur le cou de son cheval, pour ne pas être assommé ou éborgné par les branches des grands arbres qui se dressaient sur son passage...

Une autre impression de voyage le frappa de surprise; dans un misérable contour de l'île, il vit les habitants se nourrir d'un horrible pain qu'ils faisaient en réduisant en farine des glands de chêne vert, farine à laquelle ils mêlaient de l'argile.

Enfin, au bout de toutes ces pérégrinations, Balzac atteint le district d'Argentara, où il doit se procurer des échantillons de scories; mais, là, une amère déception—déjà appréhendée—l'attend. Le négociant de Gênes avec lequel, un an auparavant, il s'était ouvert sur son projet, avait résolu de tenter l'entreprise pour son compte : de là le motif de son silence.

Flairant une bonne affaire, le Génois avait sollicité et obtenu de la cour de Turin le droit, le privilège d'exploiter les scories argentifères.

Quand Balzac arriva sur les lieux, il trouva donc la place prise.

Il annonce ainsi à sa sœur la déconvenue de son voyage.

« Quant à l'objet principal de mon voyage tout était comme je le présumais; mais le retard de mon arrivée m'a été fatal. Le Génois a un contrat en

bonne forme avec la cour de Sardaigne ; il y a un million d'argent dans les scories et dans les plombs. Une maison de Marseille, avec qui il s'est entendu, les a fait essayer. Il fallait, l'année dernière, ne pas lâcher prise sur l'idée et les devancer. »

A son amie, madame Carraud, il annonce sa déception à peu près dans les mêmes termes.

« J'ai été en Sardaigne ; je ne suis pas mort ! J'ai trouvé les douze cent mille francs que j'avais devinés. Mais le Génois s'en était déjà emparé par *un biglietto reale* expédié trois jours avant mon arrivée.

» J'ai eu comme un éblouissement, et tout a été dit. »

Après avoir ainsi pris philosophiquement son parti d'une déception cruelle pour ses intérêts, Balzac se dirigea vers Cagliari et s'embarqua pour Gênes.

V

Arrivé à Gênes,—avril 1838, — le romancier dut rester quelques jours dans la ville, pour aplanir les difficultés relatives au visa de son passeport.

Il avait dépensé, pendant cet étrange voyage, tout l'argent emporté de Paris ; il avait besoin de se rendre à Milan pour y trouver les ressources nécessaires au retour.

Mais, une fois dans la capitale de la Lombardie, des circonstances forcèrent Balzac d'y séjourner plusieurs semaines.

Pendant cette étape en Italie, sa plus chère distraction est d'écrire à madame Hanska, de lui envoyer le journal détaillé de ses pensées, de ses impressions, de ses projets d'avenir.

Ces confidences reflètent sa disposition d'esprit présente, et les circonstances font mélancolique le cœur de l'écrivain.

Chez lui, le point d'appui moral et le point d'appui matériel ne font-ils pas défaut à la fois? Il est séparé encore pour longtemps de l'amie qu'il aime. et le projet de fortune auquel il voulait s'accrocher vient d'avorter. Ces pensées décourageantes l'assaillent, surtout au jour anniversaire de sa naissance — 20 mai 1838.

Les faits l'obligent à un retour sur lui-même qui l'attriste, et ces plaintes tombent de sa plume :

«Milan, 20 mai 1838.

» Chère comtesse,

» Vous savez tout ce que dit cette date, je commence l'année au bout de laquelle j'appartiendrai au grand et nombreux régiment des résignés; car je me suis juré, dans les jours de malheur, de combats et de foi qui ont rendu ma jeunesse si misérable, que je ne lutterais plus contre rien, quand j'aurais atteint l'âge de quarante ans. Cette année terrible a com-

mencé ce matin, loin de vous, loin des miens, dans une amère tristesse que rien n'a dissipé; car, de moi-même, je ne puis changer mon sort et je ne crois plus qu'il puisse être modifié par n'importe quel événement heureux. Ma philosophie sera fille de la lassitude et du désespoir. »

Pendant ce séjour à Milan, deux circonstances jetaient Balzac dans un courant de pensées mélancoliques.

Il avait bien la distraction d'écrire à madame Hanska ; mais il n'avait pas la joie de lire les lettres de cette dernière, qui restaient à Paris, en attendant son retour.

Et il avait sous les yeux le spectacle de deux amants heureux, riches, libres de se voir à leur gré. A Milan, le romancier logeait dans le palais d'un ami : un noble italien, Alfonso Serafino, prince de Porcia, du même âge que lui, très amoureux de la comtesse Bolognoni, laquelle était séparée de corps et de biens avec son mari.

Le prince de Porcia était très fastueux, très riche; la comtesse, jolie femme et très spirituelle. Rien ne gênait donc ces deux amoureux qui savouraient leur amour dans une parfaite indépendance. Leur vie inspirait à Balzac de tristes pensées sur son isolement de cœur. Il confesse à madame Hanska l'envie que lui cause l'existence heureuse, menée par le prince de Porcia, qui logé là, sur le Corso de *porta Orientale*, à dix maisons de celle de la comtesse.

Comme cependant la mélancolie ne chasse jamais chez lui la préoccupation du travail, il raconte à son amie — au milieu de toutes ces confidences — qu'il commence un ouvrage dont il a cherché longtemps l'inspiration, et dont il vient de trouver le sujet.

Cet ouvrage sera un tableau de l'amour vraiment heureux.

Selon lui, l'amour satisfait n'a jamais été peint, et il énumère les écrivains qui ont déjà tenté ce thème. Rousseau a trop de rhétorique ; Richardson trop de prédication ; les poètes sont trop esclaves des faits.

Cet ouvrage sur l'amour heureux, que Balzac commençait à Milan dans de telles dispositions, devait s'appeler : *Mémoires de Deux Jeunes Mariés.*

Enfin, au commencement de juin 1838, une circonstance permit au romancier de revenir à Paris dans des conditions favorables à ses goûts.

Son retour s'effectua par les Alpes ; il y rassasia ses yeux d'admirables spectacles ; le Mont-Cenis, le Saint-Gothard et la vallée de la Reuss le ravirent par leurs splendides points de vue.

A sa rentrée, Balzac trouva la maison des *Jardies* à peu près terminée ; il alla s'y installer tout de suite, malgré l'avis de son médecin, qui lui défendait d'habiter les plâtres neufs.

Ce voyage en Italie, dont l'objet était la visite aux mines abandonnées de la Sardaigne, avait duré plus de trois mois ; mais ne résume-t-il pas une des phases les plus originales de la vie de l'écrivain ?

XII

Ouvrages de Balzac de 1838 à 1842. — Huit mille francs de murs. — Une pièce à l'Odéon. — Comment Balzac se faisait adresser ses bulletins de répétition. — *Les Ressources de Quinola.* — Une chute retentissante.

I

Passons rapidement sur ces années de la vie de Balzac qui s'étendent de 1838 à 1842.

Années de labeur persévérant ; car, dans cette période, le romancier écrit, entre autres ouvrages : *une Fille d'Ève, la Femme supérieure, Pierre Grassou, les Secrets de la Princesse de Cadignan, Pierrette, Marcas, Ursule Mirouet, la Fausse Maîtresse, Albert Savarus, un Début dans la vie.*

Tous ces ouvrages augmentèrent encore la renommée de l'écrivain.

Pendant ces années, les soucis d'argent, les embarras d'affaires tourmentèrent encore cruellement sa vie.

Les Jardies devinrent une source de dépenses désastreuses.

Balzac désirant étendre son petit domaine, dut acheter cher les terrains qui l'avoisinaient.

Il fut exploité, volé par les entrepreneurs auxquels il s'était confié.

Il rencontra surtout un constructeur bien étonnant : celui qui édifia les murs de sa propriété.

Les terrains des *Jardies* s'étendaient en pente ; le constructeur éleva les murs, sans prendre la peine de creuser des fondations.

Pendant une nuit d'orage, un grand coup de vent souffla et mis les murs bas par terre.

Cet accident coûta la bagatelle de huit mille francs à Balzac, qui regretta amèrement de n'avoir pas mieux surveillé son constructeur fantaisiste.

« Tous les murs des *Jardies*, écrit-il à ce propos à madame Carraud, se sont écroulés par la faute du constructeur, qui n'avait pas fait de fondations ; et tout cela, quoique de son fait, retombe sur moi, car il est sans un sou. »

Une autre circonstance compliqua les affaires de Balzac, et lui fit perdre du temps.

Encore une fois, — c'était en 1840, — il céda au désir de fonder un recueil littéraire ; toujours dans l'espérance de gagner de l'argent.

Il créa donc la *Revue Parisienne*, dont il fut l'inspirateur et le principal rédacteur.

Pendant quelques mois la *Revue* parut dans le format d'une petite brochure assez compacte ; mais ce nouveau recueil ne fit pas ses frais et Balzac renonça à l'entreprise.

Toutes ces spéculations intempestives créaient à l'écrivain une vie semée de dettes aiguës, et de perpétuelles angoisses.

Au milieu de tous ces embarras, il ne négligeait pas son commerce épistolaire avec madame Hanska. La correspondance restait toujours sur le ton de l'amitié, de l'affection, de la confidence.

Pendant ces années, Balzac vit peu son amie, retenue en Russie par les soins à donner à sa fille qui grandissait, et à son mari devenu maladif.

Son cœur était définitivement fixé dans cette amitié, malgré l'absence et les difficultés du rapprochement.

L'affection de l'écrivain se trouvait encore fortifiée par sa confiance dans le jugement, l'intelligence, le sens littéraire de la comtesse.

Elle était son guide, guide éclairé, affectueux ; par la sagacité de ses conseils ; elle avait pris la place de madame de Berny.

« Mettez dans ce beau front, qui brille d'une si haute intelligence, lui écrivait Balzac, dès 1838, que j'ai dans votre jugement littéraire une confiance aveugle ; que je vous ai faite, sous ce rapport, l'hé-

ritière de *l'Amie* que j'ai perdue ; que ce que vous m'écrivez devient aussitôt l'objet de longues méditations. »

Affection et confiance littéraire, voilà les deux termes de la liaison de l'écrivain, à cette époque.

L'heure de la passion n'était pas encore arrivée.

Au commencement de l'année 1842, nous rencontrons un épisode de la vie littéraire de Balzac qui mérite qu'on s'y arrête.

C'est la première représentation, à l'Odéon, des *Ressources de Quinola.*

Représentation orageuse qui aboutit à une chute retentissante.

La pièce fut précédée de péripéties curieuses à rapporter.

C'était réellement la première fois que l'écrivain tentait de s'affirmer, comme auteur dramatique[1].

II

En 1842, les destinées de l'Odéon étaient confiées aux mains d'Auguste Lireux — un directeur littéraire, oseur et chercheur.

Un jour, il convoqua tous ses artistes — ma-

1. Nous avons déjà dit que *Vautrin* fut l'œuvre non de Balzac, mais de trois ou quatre de ses amis.

dame Dorval était du nombre — pour entendre, le lendemain, au foyer du théâtre, la lecture d'une grande pièce nouvelle.

Ceux-ci furent exacts au rendez-vous.

Ils se trouvaient réunis au foyer depuis quelques instants à peine, quand ils virent entrer leur directeur, accompagné d'un homme épais, robuste, aux cheveux encore noirs, à la physionomie monacale.

Les artistes de l'Odéon reconnurent aussitôt Balzac.

Ce dernier, après avoir salué l'assistance, dénoua un rouleau assez volumineux ; puis, au lieu de s'asseoir selon l'usage traditionnel, il se tint debout à l'extrémité de la table, prêt à commencer la lecture de sa pièce.

La chute orageuse et l'interdiction arbitraire de *Vautrin* n'avaient pas nui à l'auteur de *la Comédie Humaine*, bien au contraire. Aussi avait-il trouvé le directeur de l'Odéon très disposé à monter, à jouer tout de suite une comédie fantaisiste en cinq actes qu'il venait de terminer : *les Ressources de Quinola*.

La lecture commença devant un auditoire favorablement prévenu.

Pesante d'abord, pâteuse, embarrassée, la voix de Balzac s'éclaircit à mesure qu'il avançait dans sa lecture.

L'écrivain lisait surtout avec une grande conviction ; il s'emballait faisant rire ou pleurer, selon qu'il riait ou pleurait lui-même.

Particulièrement dans le rire, il déployait une grosse gaieté communicative qui empoignait. Aussi les artistes de l'Odéon écoutèrent-ils avec un vif intérêt les quatre premiers actes des *Ressources de Quinola.* Alors Balzac s'arrêta, se moucha, s'essuya le front, puis passa la main dans un vaste gilet blanc entr'ouvert, pour serrer ses bretelles et remonter son pantalon, descendu de plusieurs crans, pendant la chaleur du débit.

— Maintenant, le cinquième acte, Monsieur de Balzac, demandèrent en chœur les artistes.

— Le cinquième acte, mes enfants, je ne l'ai pas fait, ou plutôt je ne l'ai pas écrit ; mais je vais vous le raconter.

Alors la stupéfaction se peignit sur le visage des auditeurs.

Raconter un cinquième acte, cela ne s'était jamais vu au foyer de l'Odéon.

Cependant le romancier tâcha de le raconter ; mais l'improvisation ne lui fut pas heureuse. Déjà fatigué par la lecture des quatre actes précédents, il s'embrouilla. Son dénouement parut manquer de clarté. Bref, en un instant, il perdit plus de la moitié du terrain qu'il avait conquis dans l'estime de ses auditeurs.

Son improvisation terminée, Balzac fourra son manuscrit dans sa poche, salua, et sortit du foyer en compagnie de Lireux.

— Il y a bien de belles choses dans ce que vient

de nous lire M. de Balzac, dit alors madame Dorval ; mais je ne vois pas de rôle pour moi dans sa pièce.

Et elle sortit à son tour.

Cinq minutes après, il ne restait plus personne dans le foyer de l'Odéon.

III

Quelques heures plus tard, Balzac, en compagnie de Léon Gozlan [1], achevait de dîner dans un cabinet du restaurant Risbeck. Au dessert, le directeur de l'Odéon vint les retrouver.

— Votre pièce me plait, dit-il à l'auteur de *la Comédie Humaine ;* ses allures m'ont empoigné ; je désire la jouer le plus tôt possible, vous allez vous mettre de suite au cinquième acte.

— N'en doutez pas.

— Arrêtons la distribution.

Après quelques pourparlers, on tomba d'accord sur le choix des acteurs.

— Commençons-nous les répétitions demain ? demanda Lireux.

— Demain, soit, répondit Balzac.

— Où vous enverra-t-on le bulletin de répétition ?

1. Léon Gozlan. — *Balzac intime.*

A cette question, le romancier fronça le sourcil; puis, après un moment de réflexion :

— Avez-vous un garçon de théâtre intelligent, discret ?

— Parfaitement.

— Eh bien, voici ce que devra faire ce garçon, daignez m'écouter. Muni de mon bulletin de répétition, il se rendra, chaque matin, aux Champs-Élysées.

— Aux Champs-Élysées ? répéta Lireux.

— Il se dirigera, poursuivit Balzac, vers l'Arc-de-l'Étoile, et, au vingtième arbre, à gauche, au delà du rond-point, il verra un homme qui fera semblant de chercher un merle dans les branches.

— Un merle ? s'écria Lireux.

— Un merle, ou tout autre oiseau... Alors, votre garçon s'approchera de cet homme et lui dira : *Je l'ai.* Cet homme lui répondra : « Puisque vous l'avez, qu'attendez-vous ? » Sur cette réponse, votre garçon lui donnera le bulletin de répétition et s'en ira, sans regarder derrière lui. Le reste est mon affaire.

Le directeur de l'Odéon ne fit aucune objection sur cette étrange manière d'envoyer et de recevoir un billet de répétition.

Avec Balzac, il ne fallait jamais s'étonner. On savait, d'ailleurs, qu'il aimait à faire du mystère au sujet de sa demeure.

Mais le romancier n'avait pas fini de formuler ses exigences.

— Je vous préviens que je veux toute la salle, pendant les trois premières représentations de *Quinola.*

— Alors que me restera-t-il ? demanda le directeur.

— La moitié dans les bénéfices, qui seront énormes, incalculables.

Lireux réfléchit.

— J'accepte cette condition, dit-il après quelques secondes.

Balzac expliqua ensuite qu'on prendrait les billets chez lui, où ils seraient vendus à prix d'or. On ouvrirait les bureaux du théâtre pour la forme; mais la buraliste aurait ordre de répondre que toutes les places étaient déjà louées.

Le romancier était en verve.

Il expliqua aussi la manière dont il comptait composer la salle de l'Odéon pour la première représentation.

Étrange assemblage de spectateurs, si l'on avait pu les réunir.

Au parterre, Balzac ne voulait que des chevaliers de Saint-Louis.

A l'orchestre, des pairs de France.

Les avant-scènes étaient réservées aux ambassadeurs et aux ministres plénipotentiaires. Les députés et les grands fonctionnaires de l'État devaient prendre place aux secondes galeries.

La haute finance, aux troisièmes galeries.

On abandonnerait les quatrièmes galeries à la bourgeoisie riche et choisie :

— Et les journalistes, où les placerez-vous ? de Lireux.

— Ils payeront leur place... s'il en reste; mais il n'en restera pas.

— Je crains, balbutia le directeur, que, si vous négligez d'envoyer aux journalistes les loges qu'ils ont l'habitude d'occuper...

— Encore une fois pardon, monsieur Lireux; depuis longtemps, j'ai rompu avec les journalistes[1]. C'est entre nous une guerre de sauvages; ils veulent me scalper à la manière des Mohicans, et, moi, je veux boire dans leurs crânes, à la manière des Muscologes.

Le directeur de l'Odéon s'était sans doute promis de faire preuve d'une docilité exemplaire avec son auteur : car le traité fut ratifié à ces étranges conditions.

Vers minuit, on quitta le restaurant Risbeck. Les répétitions commencèrent aussitôt.

Répétitions laborieuses pour l'auteur et pour les interprètes.

Balzac habitait alors rue Basse, une petite maison mystérieuse, soigneusement gardée, où l'on ne pénétrait qu'avec un mot de passe.

Au sujet du bulletin de répétition, Lireux avait

1. Léon Gozlan. *Balzac intime.*

fait au romancier une observation pleine de sens.

— Il est bien entendu, mon cher auteur, que, si, pendant la nuit, le tonnerre venait à foudroyer le vingtième arbre à gauche, au delà du rond-point, mon garçon de théâtre s'arrêtera au vingt et unième?

Tous les matins un garçon de l'Odéon venait aux Champs-Élysées avec le bulletin de répétition.

Balzac se rendait donc régulièrement à l'Odéon, moins pour assister aux répétitions que pour refaire quotidiennement une partie de sa pièce.

Il avait fait imprimer d'avance *les Ressources de Quinola;* aussi était-ce sur une copie imprimée qu'il modifiait son œuvre à la scène.

Pendant ces répétitions, une autre préoccupation agitait l'écrivain : c'était l'écoulement des mille ou douze cents places qu'il s'était chargé de placer lui-même.

Non seulement Balzac se fit le fermier et le vendeur des billets de sa pièce, mais il ne recula pas devant la pensée d'en être l'agioteur.

Ce n'était pas chez lui un calcul d'avidité; si souvent il avait été refait, exploité par les intermédiaires, que l'idée d'être encore une fois dupe de ceux-ci l'exaspérait.

Aussi le voyait-on souvent quitter les répétitions pour aller s'installer lui-même dans le bureau de location, à côté de la buraliste.

Se présentait-on pour acheter une loge de première galerie, l'écrivain répondait derrière le guichet:

— Trop tard, trop tard ; la dernière a été vendue à la princesse Augustina-Augustini de Modène.

— Mais pour avoir une loge, nous y mettrions un prix fou.

— Quand même ce prix serait fou furieux, vous n'auriez pas davantage de loge, puisqu'il n'y en a plus.

Et l'on se retirait, sans avoir de loge.

Ce jeu-là réussit pendant les premiers jours de la mise en vente; on paya très cher pour avoir difficilement une place. Mais, les jours suivants, les désirs se calmèrent.

On se lassa même de la difficulté.

Pendant la semaine qui précéda la première représentation de la pièce, Balzac fut très heureux de vendre, au prix du théâtre, ces places pour lesquelles il avait rêvé une plus-value fabuleuse.

Dans la correspondance du romancier, on trouve, à la date du mois de mars 1842, le témoignage de ses préoccupations à ce sujet.

Voici, entre autres choses, ce qu'il écrit à une jeune Russe de ses amies :

« Nous jouerons mercredi prochain, à moins de malheur... Ah ! si vous saviez quel monde de jolies femmes ! Il n'y aura pas de claqueurs au parterre, qui est mis à cinq francs... Je suis accablé, sur les dents. Je fais répéter les acteurs, le matin; tout le personnel de la distribution, dans la journée, et les actrices, le soir. Il y a dans la pièce vingt mille

francs de costumes. Les décors sont tout neufs. On me soutient que l'ouvrage est un chef-d'œuvre et ça me fait frémir ! Ce sera toujours d'une solennité effrayante. Lamartine m'a demandé une loge : je le mettrai entre les Russes. »

IV

On est au 19 mars 1842.

Le jour de la première représentation des *Ressources de Quinola* est enfin arrivé.

Le théâtre de l'Odéon, brillamment éclairé, étincelle.

Les gardes municipaux circulent à cheval sur la place.

Entrons dans la salle.

O déception ! Cette vaste salle est aux trois quarts vide !

Aucun encombrement, aucune foule, comme dans ces soirées qui doivent faire sensation.

Absents, ces chevaliers de Saint-Louis, ces pairs de France, ces ambassadeurs, ces députés, ces hauts financiers, rêvés par l'auteur, qui devaient se bousculer au parterre. à l'orchestre, aux premières et aux secondes galeries.

Cette désertion avait une cause toute naturelle.

Le boniment de Balzac s'était retourné contre

lui-même : chacun jugeant impossible d'assister à la première représentation de la pièce, s'était promis d'aller plus tard à l'Odéon.

Après les trois coups d'usage, le rideau se leva donc devant une assistance très clairsemée.

Les Ressources de Quinola, nous devons l'avouer, ne sont pas une bonne comédie ; la pièce est trop longue, trop touffue, trop chargée d'incidents parasites. Seul, le personnage de Quinola étincelle d'esprit, de brio, de traits. Balzac a voulu en faire un cousin de *Figaro;* mais un rôle, si excellent qu'il soit, ne suffit pas à soutenir une comédie en cinq grands actes.

Il y a vingt ou vingt-cinq ans, la pièce fut reprise au Vaudeville ; à cette époque, le théâtre était encore sur la place de la Bourse ; malgré des coupures intelligentes, malgré les dispositions favorables de la presse, cette reprise ne porta pas. *Quinola* ne garda pas longtemps l'affiche.

Le jour de cette première représentation, qui nous occupe actuellement, le premier acte marcha bien ; intéressant, coloré, rapide, il fut écouté avec faveur.

Mais, pendant les autres actes, revirement complet.

Quel bruit ! quelle hilarité du haut en bas de la salle ! quelle fiévreuse gaieté au parterre.

Alors, le parterre de l'Odéon était féroce.

Les claqueurs se trouvaient débordés, réduits au silence par les ennemis de la pièce. Enfin, signe

caractéristique, du milieu de la salle s'élevèrent des cris d'animaux.

Les acteurs ne parvenaient plus à se faire entendre ; mais, en revanche, on entendit les aboiements du chien, les glapissements du coq, les braiments de l'âne, les hennissements du cheval.

La principale actrice de l'Odéon, madame Hélène Gaussin — une étoile dramatique aujourd'hui oubliée — ne sut pas désarmer ces spectateurs trop turbulents.

Se trompant toutefois sur le caractère de sa disgrâce, et très troublée à sa rentrée dans la coulisse :

— Vous avez vu, monsieur Lireux, comme je les ai empoignés !

— Ah! Madame, ils vous le rendent bien, répondit le malin directeur, qui avait conservé tout son sang-froid pendant la déroute générale.

A minuit, la pièce finissait au milieu des sifflets.

Dans tout le cours de la soirée, on n'avait pas aperçu Balzac.

Était-il allé se coucher à Passy ?

On le chercha.

On finit par le retrouver à minuit et demi — après la représentation ; — il dormait, et ronflait au fond d'une loge.

On eut toutes les peines du monde à l'éveiller et à l'introduire dans un fiacre qui le ramena chez lui.

XIII

Veuvage de madame Hanska. — Voyage à Saint-Pétersbourg. — Passion toujours croissante de Balzac. — Séjour à Dresde et à Bade. — La famille Bilboquet. — Une excursion en Italie. — Naples et Rome. — Le poète Méry. — *Les Parents pauvres.* — Encore madame de Girardin. — La comtesse Hanska à Paris. — L'achat de l'hôtel de la rue Fortunée. — *Mercadet le Faiseur.*

I

Au commencement de 1843, madame Hanska devint veuve.

Une amitié tranquille avait toujours régné entre son mari et elle. — Ce sentiment tempéré fit aux deux époux une vie paisible.

Les côtés fins, délicats, intellectuels de sa femme avaient échappé au comte. Peut-être même ne s'était-il pas soucié de les démêler.

Madame Hanska, ne se sentant pas devinée, comprise, appréciée suffisamment à son gré, s'était donc renfermée dans cette amitié calme qui régit habituellement les unions aristocratiques : amitié faite de courtoisie amicale, de concessions réciproques, et d'intelligence des intérêts communs.

Le cœur de la jeune femme s'attacha à sa fille unique; elle se mit à l'adorer.

Devenue veuve, madame Hanska regretta donc son mari correctement ; tout porte à croire que son deuil ne fut pas bien amer.

Mais cette mort la rendait maîtresse d'une grande fortune territoriale et lui donnait la tutelle, la responsabilité de sa fille Anna.

Ces circonstances lui créèrent aussi une série d'affaires exigeant sa présence à Saint-Pétersbourg.

Elle vint s'y établir au printemps de 1843.

Balzac n'avait pas vu la comtesse depuis longtemps; la maladie de M. Hanska avait mis des intermittences dans leur correspondance.

L'écrivain avait hâte de se retrouver avec son amie; il alla la rejoindre à Saint-Pétersbourg au mois d'août de cette même année et resta avec elle jusqu'au commencement d'octobre.

Ces deux mois furent pour lui un enchantement. Jamais il n'avait fait un aussi long séjour auprès de la comtesse.

La sachant libre, — il redoubla avec elle d'assurance de dévouement, de marques d'amitié.

Madame Hanska ne devait-elle pas croire à la sincérité d'une affection qui durait déjà depuis dix ans ?

Elle se montra donc émue des supplications de Balzac ; elle voulut récompenser une amitié aussi profonde ; et, d'amie, elle devint amante.

Alors, l'affection de l'écrivain se tranforma en passion. Le ton de la correspondance — à partir d'octobre 1843 — prouve évidemment, selon nous, que cette évolution de l'amitié à l'amour entre son amie et lui s'est accomplie pendant le séjour à Saint-Pétersbourg.

Ses travaux, ses engagements, rappelèrent Balzac à Paris.

Il quitta la comtesse avec mélancolie.

Cette dernière lui promit de se rendre, l'année suivante, à Dresde, où elle avait l'intention de séjourner pendant quelques mois, et elle l'invita à venir l'y rejoindre. Cette assurance ne réconforta qu'à moitié l'écrivain.

En effet, à peine a-t-il quitté son amie et Saint-Pétersbourg, que tous les regrets de la séparation lui étreignent le cœur, et le jettent dans une tristesse importune.

Au milieu des incidents du voyage, les souvenirs heureux des deux mois passés dans la compagnie de la femme aimée, lui reviennent sans cesse à l'esprit.

Il peint ainsi sa situation d'âme dans une longue lettre adressée de Berlin à madame Hanska :

« Berlin, 14 octobre 1843.

» Chère comtesse,

» Je suis arrivé ici ce matin, à six heures, n'ayant eu pour tout repos que douze heures à Tilsitt... Tant que j'étais sur le sol russe, il me semblait que j'étais encore à vous, et, sans que je fusse précisément d'une gaieté folâtre, vous avez dû voir, par ma petite lettre de Taurogen, qu'il me restait assez de forces pour plaisanter de mon chagrin... Je sens en moi un vide immense qui s'agrandit de plus en plus profondément, et dont rien ne me distrait. Aussi ai-je déjà renoncé à Dresde, je ne me sens pas le courage d'y aller... »

A Berlin, qui lui paraît une fastidieuse villasse, le romancier voit l'ambassadeur de France, le comte Bresson, et Mendelssohn.

Bientôt Alexandre de Humbold, qu'il avait rencontré à Paris chez le peintre Gérard, lui fait une visite, chargé pour lui de compliments de la part du roi et de la princesse de Prusse.

De son côté, le comte Bresson prévient le romancier que, s'il consent à rester une semaine à Berlin, il sera fêté, choyé ; — mais huit jours à passer dans cette ennuyeuse capitale effrayent Balzac, et il refuse l'invitation.

« ... Huit jours, c'est trois cents francs, dit-il à son amie, et vraiment pour Berlin ce serait trop cher ; si je ne pouvais fuir cette affreuse villasse qu'à ce prix, je ne dis pas ; et j'ajouterai même encore pour

en être plus vite quitte. Plus que jamais je vois qu'il n'y a rien de possible sans vous pour moi, et plus je mets d'espace entre nous, plus je sens la force des liens par lesquels je vous suis attaché ! »

L'auteur de *la Comédie Humaine* passe rapidement à Dresde.

Nouvelle lettre dans le même ton à madame Hanska, datée de cette ville.

Nous en détachons les lignes suivantes :

« Je suis parti de Berlin avec l'ennui, chère, et j'ai trouvé ici la nostalgie. — Rien de ce que je prends ne me nourrit, rien de ce que je vois ne me distrait. J'ai vu la fameuse galerie et la Vierge de Raphaël et celle d'Holbein, et je me suis dit : « J'aime » mieux ma mie, ô gué ! »

Balzac rentra à Paris vers la fin d'octobre 1843.

II

Madame Hanska resta à Saint-Pétersbourg jusqu'au mois de mai 1844.

Depuis son retour de Russie, Balzac ne vivait que par l'espérance anxieuse de revoir son amie à Dresde, au mois d'octobre, de cette même année 1844.

Il supputait avec inquiétude toutes les affaires qui retiendraient la comtesse à Viezschovnia, où elle était

retournée; il prévoyait aussi un motit de retard, pour leur rencontre à Dresde, dans la sollicitude maternelle de madame Hanska.

Certainement elle ne voudrait pas faire voyager sa fille au cœur de l'hiver.

La pensée, la prévision de ces obstacles donnait au romancier des heures de cruel désespoir.

« L'existence, écrivait-il à son amie, m'était supportable avec l'espérance de Dresde; elle m'accable, elle m'anéantit s'il faut attendre encore. »

Et le malheureux calculait que c'était une année perdue pour son amour, c'est-à-dire une vie, pour un être qui, comme lui, trouvait une vie dans un jour, quand il passait ce jour avec son amie. L'absence, les souvenirs, les incertitudes du rapprochement avivaient douloureusement la passion de Balzac; son caractère s'imprégnait d'un mysticisme particulier; il avait maintenant des accès subits de foi religieuse.

Un jour, en allant chercher les épreuves de son roman *les Petits Bourgeois*, qui avaient été composées dans une imprimerie voisine de Saint-Germain-des-Prés, il a l'idée d'entrer à l'église; et, à l'autel de la Vierge, il prie avec ferveur pour son amie, pour sa fille. Les larmes lui montent aux yeux en demandant à Dieu de conserver à ces deux femmes, qui tiennent tant de place dans son existence, la santé et la vie.

Sa pensée rayonne jusque sur la Néva; et cette

ferveur, cette ardeur de prière lui fait sentir qu'il est lié pour toujours à son amie.

Chez madame Hanska, l'affection ressentie pour l'auteur de *la Comédie Humaine* n'avait pas suivi une pareille progression ; elle se laissait aimer, mais la passion n'était entrée ni dans son cœur ni dans sa tête.

Cette tranquillité d'affection lui permettait de supporter très patiemment l'absence de Balzac. La longue et affectueuse correspondance de ce dernier paraissait lui suffire, et puis la préoccupation de sa fille la dominait toujours.

Les prévisions de l'écrivain se réalisèrent ; la comtesse ne put quitter pendant l'automne ses propriétés de Viezschovnia, et se rendre à Dresde à l'époque promise.

Elle ne vint dans la capitale de la Saxe qu'au mois de janvier 1845, et elle défendit à Balzac de l'y rejoindre tout de suite.

La présence du romancier pendant deux mois à Saint-Pétersbourg avait déjà suscité quelques médisances dans l'entourage de madame Hanska.

Elle craignait le retour de ces malignités à Dresde, où se trouvaient ses parents, ses amis. La venue immédiate de Balzac n'aurait pas manqué d'exciter la surprise, la médisance de ces graves dames de la société allemande, au milieu de laquelle madame Hanska allait vivre.

La comtesse, en personne raisonnable et soucieuse

de sa réputation, fit valoir ces motifs au romancier qui les admit, non sans tristesse, et consentit à attendre jusqu'au mois de mai suivant, avant de rejoindre son amie à Dresde.

Au reste, Balzac avait encore à cette époque une foule d'affaires qui l'empêchaient de quitter Paris pour un long séjour à l'étranger : *les Paysans*, destinés à *la Presse ; les Petits Bourgeois*, promis aux *Débats;* la conclusion de la vente des *Jardies.*

La correspondance de l'écrivain pendant cette période, qui va de février à mai 1845, est pleine de détails intéressants sur lui-même.

Mais, si nombreuses que soient les affaires de celui-ci, sa préoccupation dominante est la présence de son amie à Dresde. La pensée des obstacles qui les séparent lui inspire une tristesse rageuse.

Il s'inquiète aussi de l'entourage de la comtesse dans la capitale de la Saxe.

Celle-ci a pour intime une princesse allemande, déjà mûre, qui a éprouvé des déceptions de cœur; ces déceptions lui ont donné une fâcheuse opinion des hommes, de leur affection, de leurs serments ; et elle s'efforce de faire partager cette opinion à madame Hanska. Cette dernière, à son tour, exprime à Balzac quelques pensées de doute, de méfiance à l'égard de l'attachement qu'il professe pour elle.

L'écrivain démêle l'origine des impressions de son amie ; cela l'agace; et, au cours d'une longue lettre, il lui adresse cette boutade :

« Décidément, chère comtesse, je vous conseille de quitter Dresde au plus tôt. Il y a là des princesses qui vous empestent et vous empoisonnent le cœur, et n'étaient *les Paysans*, je serais parti sur l'heure pour montrer à cette vénérable invalide de Cythère comment aiment les hommes de mon espèce, qui n'ont pas reçu, comme son prince, une citrouille russe au lieu d'un cœur français des mains de la nature hyperboréenne. »

Enfin vint le mois de mai, et Balzac partit pour Dresde.

Madame Hanska l'accueillit avec cette amitié souriante qui lui était habituelle. Sa fille Anna, très embellie, fit également une cordiale réception au romancier.

Ce dernier remarqua dans la société de la mère et de la fille, un jeune homme d'esprit et de manières agréables.

C'était un Polonais, le comte Georges Mniszech, allié à la famille de madame Hanska, et paraissant très épris de la fille de celle-ci, qu'il devait épouser l'année suivante.

Balzac et le comte de Mniszech se plurent tout de suite. Le jeune homme avait des goûts studieux et professait une vraie passion pour l'entomologie.

L'auteur de *la Comédie Humaine* ne passa que quelques jours à Dresde, au milieu de ses amis. Ses affaires le rappelaient à Paris, où il resta tout l'été de 1845, occupé à terminer *les Paysans*.

Madame Hanska demeura à Dresde, dont le séjour lui offrait des distractions; mais elle projetait, à l'automne, de se rendre à Bade ou à Wiesbaden pour quelques semaines. Sa santé réclamait les eaux de l'une ou l'autre de ces stations thermales.

Balzac, avisé de ce projet, écrivait ces lignes à son amie, au commencement de septembre 1845 :

« Chère étoile, hélas! toujours lointaine, non! je ne saurais m'habituer à vous voir toujours rayonner sur moi, mais dans de tels espaces. Non! vrai, je n'y tiens plus. Dites-moi donc, de grâce, dans votre première lettre, où vous serez vers les premiers jours d'octobre. N'en doutez pas, j'y serai aussi. Comment et quand? c'est mon secret. »

Le romancier était entré dans cette phase de passion où l'on perd la possession de soi-même; et cette concentration d'un sentiment unique le jetait dans des idées touchantes sans doute, mais un peu jeunes, à l'âge mûr. Ainsi, il souffrait de manger de bons fruits, à la pensée que son amie n'en avait pas; et il lui prenait envie de ne pas y toucher, pour ne pas goûter d'un plaisir dont celle-ci était privée.

Madame Hanska se décida pour le séjour de Bade.

Balzac va l'y rejoindre, en fin de septembre, et passe encore quelques jours avec elle, heureux de ce ravissement de cœur que lui communiquait la vue, la présence de la femme aimée.

Aussi, dès son retour à Paris, et sous l'impression

de cette béatitude d'âme, il envoyait à cette dernière ces lignes attendries :

« Bade a été pour moi un bouquet fleuri, sans une épine; nous y avons vécu si doucement, si paisiblement, et tellement cœur à cœur; je n'ai jamais été si heureux de ma vie. Il me semblait entrevoir l'image de l'avenir que j'appelle et que je rêve au milieu de mes ennuis et de mon accablante besogne. »

Un mariage avec madame Hanska était chez l'écrivain une espérance caressée déjà depuis longtemps. Cette union devait lui rendre l'équilibre, la plénitude de sa vie morale. Il aimait la famille de son amie comme la sienne; la jeune Anna et son fiancé le comte Georges étaient entrés avant dans son affection.

Un soir, pendant ce séjour à Bade, Balzac se trouvait entouré de ses amis ; alors, dans un moment de verve joyeuse, et hanté peut-être par le souvenir du vaudeville si populaire des *Saltimbanques*, il eut l'idée de se comparer à un chef de troupe et il se décerna le nom de *Bilboquet*. Madame Hanska fut appelée *Atala*; sa fille Anna devint *Zéphirine*, et le comte Mniszech *Gringalet*. La plaisanterie fut bien reçue de la comtesse et de ses enfants, et souvent depuis, le romancier, au cours de sa correspondance, désigna ses amis du nom des principaux personnages des *Saltimbanques*.

Pendant ce séjour à Bade, la fille de madame Hanska manifesta le désir d'un voyage en Italie.

Avant de retourner en Russie, elle avait la curiosité, disait-elle, de voir, de traverser les pays du soleil.

Un désir exprimé par sa fille était un ordre pour la comtesse; elle consentit à ce voyage en Italie, et résolut de partir quelques semaines plus tard, c'est-à-dire au commencement de l'hiver 1845-1846.

On demanda à Balzac s'il serait de la partie; il répondit qu'il accompagnerait ses amis, au moins jusqu'à Gênes.

Puis, rappelé de nouveau par ses affaires, il rentra à Paris; le jeune comte Mnizech l'accompagna jusqu'à Bruxelles.

III

De son côté, madame Hanska revint à Dresde avec les siens, pour organiser les apprêts d'un voyage qui devait durer plusieurs mois.

Revenu à Paris, Balzac se hâta d'expédier ses affaires les plus pressées pour se tenir à la disposition de son amie.

Celle-ci l'ayant informé qu'après avoir passé par Francfort, elle serait à Mulhouse le 22 octobre 1845, et qu'elle partirait de cette ville pour se rendre directement à Chalon-sur-Saône, l'écrivain lui répond aussitôt qu'il quittera Paris le 22 par la malle, de

manière à être le 23 à Chalon, juste à temps pour l'aider à descendre de voiture.

Cette perspective de rapprochement cause à Balzac une joie presque enfantine. A Chalon, les voyageurs prendront le bateau à vapeur pour gagner Lyon, puis Avignon.

En même temps, Balzac écrit à Méry, qui habitait alors Marseille et avec lequel il était très lié, d'arrêter à l'*hôtel d'Orient*, pour la date des 29 et 30 octobre, un appartement convenable destiné à quatre voyageurs.

Le poète marseillais s'empressa de faire la commission.

Toutes ses dispositions ainsi prises, Balzac quitte Paris le 22, et arrive à Chalon, avant madame Hanska, suivant sa prédiction. Celle-ci se montra bientôt avec les siens. Après quelques heures de repos, les voyageurs montent sur le bateau à vapeur qui doit les conduire à Lyon et à Avignon.

Pendant la traversée, l'écrivain entretient son amie d'une importante affaire, menée à bien depuis son retour à Bade.

Cette affaire était sa libération à peu près complète envers ses créanciers. Il ne devait plus que quelques billets de mille francs ; il avait pu solder cette avalanche de dettes onéreuses qui, pendant si longtemps, avaient embarrassé sa vie, et lui avaient fait, selon sa pittoresque expression, une destinée de lièvre traqué.

Cette libération rendait au romancier la liberté de sa plume, la latitude de son temps, la possibilité de sa vie désormais consacrée au service de son amie.

Dans la joie de cette situation favorable, Balzac put, avec moins de crainte, paraphraser cette réflexion qu'il adressait à la comtesse quelques semaines auparavant.

« Chaque fois que je vais respirer votre air, votre présence, je reviens désespéré des obstacles qui m'empêchent de rester dans le ciel. Aussi je travaille, Dieu seul sait comment : car Dieu seul sait pourquoi. »

Arrivés à Avignon, les voyageurs se rendirent en poste à Marseille.

Ils passèrent deux jours à se reposer dans la cité Phocéenne.

Balzac présenta Méry à madame Hanska, qui lui fit un très gracieux accueil.

Celle-ci comptait rester l'hiver à Naples, puis venir à Rome au printemps.

L'écrivain accompagna ses amis jusqu'à Naples, parcourut curieusement la ville pendant trois ou quatre jours, et partit leur promettant de les rejoindre à Rome, au commencement du printemps de 1846.

De Naples à Marseille, Balzac essuya une traversée accidentée : grosse mer, grand vent, pluie perpétuelle.

Il dut s'arrêter à Civita-Vecchia, et alla même passer quelques heures à Pise.

La fatigue de ce voyage le fit rester trois jours à Marseille.

La compagnie de Méry, des visites au magasin d'un marchand de curiosités bien approvisionné, occupèrent le temps du romancier.

Méry l'amusa par son esprit et ses saillies; ils causèrent ensemble de théâtre et projetèrent une collaboration.

Enfin, le poète marseillais, par une attention délicate, eut soin de beaucoup parler de madame Hanska; il improvisa même à son sujet des vers en priant Balzac de les envoyer à la comtesse.

En ce moment, Méry était engagé dans une liaison avec une Anglaise... un peu mûre... dont il paraissait très épris; comme la dame était alors à Marseille, il en parlait en termes enflammés au romancier qui vit le ménage.

Cette liaison fit un peu sourire ce dernier, et il traduit ainsi son impression au cours d'une lettre à madame Hanska:

« J'avais fait le matin une petite visite à Méry, après vous avoir écrit, et j'ai vu son ménage. Pauvre poète! lié par la plus vulgaire et la plus sale des ficelles; et, malgré les misères d'une pareille existence, plus ensorcelé que jamais de son Anglaise! »

Le capitaine et le commissaire du bâtiment qui

avait ramené Balzac de Naples à Marseille, s'étaient montrés pendant la traversée pleins d'attentions pour lui. Il voulut le remercier par un déjeuner au champagne qui eut lieu à l'hôtel d'Orient, où il était descendu.

Le 18 novembre, Balzac reprenait possession de la petite maison de la rue Basse, à Passy.

IV

Pendant l'hiver 1845-1846, Balzac s'occupa encore de démarches relatives à la complète libération de ses affaires.

Tant de circonstances fâcheuses avaient embrouillé sa vie passée, que la liquidation définitive était laborieuse.

La recherche, l'acquisition d'une demeure, où il serait définitivement chez lui, le préoccupait également à cette époque.

Il battait les différents quartiers de Paris pour rencontrer une maison, un hôtel à un prix opportun. Toujours hanté par le désir des spéculations, il voulait greffer une affaire sur cet achat d'immeuble. Le quartier Monceau — alors très clairsemé de constructions — provoquait surtout les recherches du romancier.

Il prévoyait, à brève échéance, une plus-value

considérable sur ces terrains qui, à cette époque, appartenaient pour la majeure partie au roi Louis-Philippe et au marquis d'Aligre.

Une occasion lui permettait d'acquérir six mille mètres de terrain pour quatre-vingt-dix mille francs; il aurait fait bâtir une maison de cinquante mille francs. Mais Balzac réfléchit qu'il avait encore vingt mille francs de dettes à régler, et il s'abstint de l'affaire des terrains de Monceau.

Littérairement — pendant cet hiver 1845-1846 — l'écrivain ne travailla guère ; son principal souci était de corriger la grande édition de *la Comédie Humaine* pour l'éditeur Furne ; puis de correspondre avec madame Hanska, qui était toujours à Naples.

Lui-même avait conscience de cette paresse intellectuelle relative ; il confessait à son amie que, loin d'elle, il se sentait en proie à une nostalgie morale, étouffant sa pensée et sa faculté d'écrire. Le cœur est aussi absolu que le cerveau, et tout ce qui n'est pas lui-même, ne lui est-il pas indifférent ?

En raison de cette vérité morale, Balzac, durant ces mois d'hiver 1845-1846, vécut plongé dans un ennui profond.

Paris lui paraissait un affreux désert; rien ne parvenait à le distraire. Un envahissement passionné, sans analogie dans sa vie passée, l'étreignait de plus en plus. Suivant une de ses expressions, il ressemblait au conscrit breton qui regrette sa chère galette et sa Bretagne.

Le souvenir des jours passés auprès de madame Hanska, la mémoire des petits incidents vécus avec elle, apportait seulement quelque trêve à cette douleur cuisante de la séparation.

Un matin, Balzac reçoit la visite d'un garçon appelé Schwob, qu'il a rencontré, connu quelques mois auparavant, au cours d'une excursion faite à La Haye, en compagnie de la comtesse et de ses enfants.

Aussitôt la présence, les paroles de ce Schwob deviennent pour le romancier un motif de se remémorer ce rapide voyage en Hollande avec la femme aimée.

Son souvenir s'accroche à une certaine promenade, faite à pied vers un bazar chinois, en arrière de la jeune Anna et du comte Georges.

Son amie et lui causaient avec cette pleine effusion d'âme qui confond deux êtres en un seul.

Ah! le joli souvenir! et la mémoire de cet incident lui cause une inexprimable sensation de charme et de poésie. C'est comme une lueur de gai soleil dans les ténèbres de sa vie présente.

Puissance de l'imagination dans le sentiment! Il lui semble que ces choses du passé ne reviendront plus; qu'elles sont comme un de ces rêves du jeune âge, trop poétiques, trop beaux, pour être sérieusement réalisés.

Mais le visiteur se retire; il emporte avec lui la vision des souvenirs heureux; et l'écrivain, demeuré seul, retombe dans toute les tristesses de l'absence.

Pour essayer de se soustraire à cette mélancolie, qui lui monte au cœur, il écrit à son amie l'incident de la visite, le souvenir évoqué, et la solitude rendue plus amère par cette vision heureuse, trop tôt évanouie.

« Pardonnez-moi, dit-il au cours de la lettre, je suis resté comme hébété, j'ai pleuré comme un enfant, je suis si malheureux d'être à Paris quand vous êtes à Naples! »

Et cette nostalgie morale continue à l'étreindre comme un manteau de plomb; elle lui enlève le goût des choses présentes; le monde lui pèse; sa célébrité lui est devenue indifférente. Tous les trésors du mobilier qu'il accumule dans sa maison ne lui apparaissent plus que comme de vulgaires morceaux de bois et des tessons. Maintemant la vie morale de l'écrivain a d'autres appétits. Il a soif d'un *home* à lui; il a soif de boire à longs traits l'existence en commun : l'existence à deux.

Depuis longtemps même, c'est là le but secret de sa vie, la raison suprême de ses pas, de ses démarches, de ses idées.

Cette aspiration fait désormais partie de son sang, et il avoue à son amie que, si elle ne partage pas ses projets, il est décidé à quelques résolutions désespérées contre lui-même.

La comtesse avait donné à Balzac son portrait peint sur ivoire — œuvre d'un peintre viennois appelé Daffinger.

Ce portrait était placé sur la table de l'écrivain, qui y jetait fréquemment les yeux. Pendant la crise morale qui lui attristait le cœur, cette contemplation devint ardente : au lieu de travailler, il passait des heures devant l'image de son amie, rêvant qu'elle était là, présente.

Vint le mois de mars 1846.

Le délai où Balzac pouvait rejoindre madame Hanska se rapprochait.

Cette dernière quitta alors Naples, dont le séjour avait été défavorable à la santé du comte Georges Mniszeck, et elle alla s'établir à Rome.

Informé de ce départ, l'auteur de *la Comédie Humaine* se résout à avancer son voyage, et il écrit à Méry pour l'avertir de son arrivée à Marseille à la date du 20 mars.

« Que le mistral s'adoucisse pour votre paletot, » lui dit-il en terminant sa lettre; allusion au tempérament frileux du poète marseillais.

Effectivement Balzac quitta Paris le 17 mars, et passa la journée du 20 mars dans la cité phocéenne.

Le lendemain, il prenait le paquebot pour Civita-Vecchia.

Il demeura à Rome au milieu de ses amis, jusqu'à la fin d'avril.

Il eut la chance d'être témoin du spectacle imposant de la semaine de Pâques. Le séjour de la ville des papes fit une grande impression sur l'esprit du romancier.

Une longue lettre adressée à madame Surville, — lettre débordante de détails intéressants et de réflexions admiratives, — atteste la vivacité de cette impression.

Balzac connaissait le peintre Schneitz, alors directeur à l'École française à Rome, et auteur du tableau populaire : *le Vœu à la Madone.*

Schneitz le guida dans ses visites aux merveilles de la ville éternelle; il lui fit obtenir une audience du pape Grégoire XVI.

Ce dernier reçut l'écrivain avec affabilité et lui donna un chapelet pour sa mère.

Dans la lettre adressée à sa sœur, Balzac énumère avec complaisance tous les spectacles qui ont intéressé ses yeux et son imagination pendant ce voyage : l'illumination du dôme de Saint-Pierre, le jour de Pâques; la vue du Pape, donnant à Saint-Pierre la bénédiction *urbi* et *orbi;* la visite aux ruines; l'ascension à l'église Saint-Pierre; l'audition du *Miserere*, du chœur de cette dernière église; l'affluence des cinquante mille étrangers et touristes dans la ville éternelle pendant la semaine sainte.

Le séjour de Rome ravit à un tel point le romancier, qu'il prit la résolution d'y passer l'hiver suivant. Les circonstances devaient l'empêcher de réaliser ce projet.

Au milieu de l'entassement des merveilles qui l'entourent, il avoue à madame Surville qu'écrire à sa sœur, pendant un pareil séjour, est une vraie

marque d'affection, et il ajoute qu'il faut amasser de l'argent, et aller au moins une fois dans sa vie à Rome, sinon on ne peut rien imaginer de l'antiquité, de l'architecture, de la splendeur et de l'impossible réalisé.

« Rome, s'écrie-t-il, malgré le peu de temps que j'y suis resté, sera l'un des plus grands et des plus beaux souvenirs de ma vie. »

L'éternelle chaîne des affaires rappelait encore Balzac à Paris.

Il dut quitter Rome et ses amis, à la fin d'avril 1846.

Mais tous les voyageurs, tous les touristes, venus dans la ville éternelle pour les fêtes de la semaine sainte, voulaient partir à la fois, et cette affluence rendait difficile le retour par mer.

L'écrivain résolut de revenir par un itinéraire plus long, c'est-à-dire par la Suisse, dont il ne connaissait pas encore certains cantons.

Gênes, Genève, Bâle et Strasbourg furent ses étapes jusqu'à Paris.

V

Madame Hanska, avant de retourner définitivement en Russie, resta encore quelques mois en Italie et en Allemagne. Plusieurs motifs la déter-

minèrent à retarder ainsi son retour dans le domaine de Vierzschovnia.

D'abord elle souffrait de douleurs rhumatismales intermittentes, que soulageaient le séjour et les eaux de Wiesbaden. Ensuite, elle venait de marier sa fille bien-aimée Anna au comte Mniszech, et les jeunes époux, entourés à Dresde de parents et d'amis qui leur faisaient fête, ne se souciaient pas d'aller s'ensevelir tout de suite dans les solitudes de l'Ukraine. Enfin, au commencement de 1847, des troubles ayant éclaté dans la Galicie rendaient périlleuses les routes de cette province polonaise de l'Autriche.

La prudence commandait d'attendre que l'apaisement se fût produit en Galicie pour revenir sans encombre à Vierzschovnia. Ces circonstances permirent à Balzac de faire plusieurs fois le voyage d'Allemagne, pour passer quelques jours auprès de son amie et de ses enfants.

Madame Hanska, qui avait quitté Rome à la fin de 1846, résida tout le reste de l'été à Creutznach, puis à Wiesbaden.

Le romancier vint, une première fois, à Wiesbaden dans les derniers jours du mois d'août.

Il n'avait pas quitté Paris pendant tout l'été, qui fut très chaud, travaillant aux *Petits Bourgeois* et aux *Parents pauvres*.

Réfugié dans une installation provisoire, après avoir déménagé de la rue Basse, à Passy, l'incommodité de sa nouvelle habitation et la chaleur

le firent beaucoup souffrir pendant ces mois d'un été torride. Il fut même pris d'une attaque de cholérine qui, heureusement, n'eût pas de suites graves.

En dépit de toutes ces conditions défavorables, il réussit à terminer la première partie des *Parents pauvres*.

Dans l'intention primitive de l'auteur, le premier roman sur *les Parents pauvres* devait s'appeler *le Parasite*.

Madame Hanska lui ayant fait observer que ce titre ressemblait trop à un titre de comédie du XVIIIe siècle, Balzac se rendit à cette raison, et son roman prit le nom du *Cousin Pons*.

Cette année, les eaux de Wiesbaden semblaient moins efficaces pour les douleurs dont souffraient la comtesse.

Elle dut prolonger le séjour et le traitement. Balzac revint la voir au milieu d'octobre et passa quatre jours avec elle. Sa tendresse pour son amie se traduisait toujours en sollicitude délicatement ingénieuse. Ainsi, il a remarqué que, dans l'appartement meublé, occupé par celle-ci à Wiesbaden, il n'y avait pas de sièges suffisamment confortables pour une personne souffrante. Ce détail se grave dans sa mémoire. Revenu à Paris, il écrit au comte Mniszech de se rendre à Mayence, d'y acheter chez un tapissier un bon fauteuil à la Voltaire et une chauffeuse destinés à la comtesse ; il lui rendra la somme de ces achats; et, pour la peine, il lui promet

quelques insectes rares destinés à sa collection.

Comme toutes ces jolies sollicitudes justifient bien cette exclamation de l'écrivain :

« Il n'y a pas une fibre de mon cœur qui ne soit à elle ! »

A Paris, Balzac avait une confidente de sa belle passion : c'était madame de Girardin. Il l'avait initiée avec complaisance à toutes les qualités, à tous les charmes de la comtesse.

En ce moment, l'écrivain se trouvait en relations d'affaires avec le journal *la Presse* pour la publication des *Paysans*. Presqu'au lendemain de son retour de Wiesbaden, il s'avisa de confier à Delphine Gay qu'il avait fait le voyage d'Allemagne rien que pour passer quatre jours avec son amie. Delphine Gay se prit à rire avec ironie, l'appelant *Vetturino per amore,* lui confiant qu'elle tenait d'une personne liée avec la comtesse Hanska, que celle-ci était très fière d'avoir pour *patito* un homme comme l'auteur de *la Comédie Humaine*, mais qu'elle ne lui permettrait jamais d'aspirer à un autre titre.

Delphine Gay n'avait jamais vu madame Hanska; mais — nous croyons l'avoir dit plus haut — dans sa clairvoyance de femme, elle jugeait que l'amie de Balzac n'avait pas pour lui un sentiment égal au sien.

Celui-ci protesta vivement contre les suppositions de madame de Girardin : une Parisienne, une sceptique !

Il fit même part à la comtesse de ces suppositions :

« A Paris, lui dit-il à ce propos, les cancans ne sont jamais dangereux, parce qu'ils sont contradictoires. »

Ce fut vers cette époque que l'écrivain rencontra enfin la demeure cherchée, l'hôtel désiré, selon sa convenance et ses ressources.

Dans la rue Fortunée, entre le haut du faubourg Saint-Honoré et les Champs-Élysées, se dressait un pavillon, dépendance de la magnifique habitation bâtie au siècle dernier par le financier Beaujon, et démolie depuis.

Ce pavillon conservait des vestiges de l'architecture du XVIIIe siècle ; de plus, il était entouré d'un jardin suffisant pour Paris.

Balzac jugea qu'avec quelques améliorations peu coûteuses, il transformerait cette dépendance en hôtel à son usage ; il se dépêcha donc de s'en rendre acquéreur.

La caisse des journaux, où il avait des ouvrages prochains, lui fournit des fonds pour payer une partie de cette propriété. Balzac avertit bien vite ses amis de cette acquisition ; il leur annonça que, dans l'hôtel *Bilboquet*, — arrangé par ses soins, — il y avait une place pour eux, et que même ils ne seraient pas trop dépaysés en venant des splendeurs de Vierzschovnia.

Cependant l'achat de cette propriété créa au ro-

mancier de nouvelles dettes et de nouvelles obligations. Dans le dernier trimestre de 1846, il dut se livrer à un labeur effrayant pour payer ses créanciers.

Il composa *la Cousine Bette* en six semaines; l'ouvrage lui rapporta douze mille francs. Déjà *le Cousin Pons* lui avait donné treize mille francs.

Enfin, dans le dernier trimestre de l'année 1846, il ne gagna pas moins de cinquante mille francs.

« Je suis une machine à copie, écrivait-il alors au comte Mniszech; encore un trimestre pareil, et je deviendrai capitaliste. »

Mais comme ce labeur acharné surmenait le cerveau de Balzac!

La maladie qui l'emporta rois ans plus tard doit être attribuée en partie à ces derniers exces de travail.

Le docteur Nacquart — son médecin et son ami — le grondait à ce sujet.

— Si vous continuez, lui disait-il, à vous livrer à ces débauches de cervelle, il vous arrivera quelque chose de fatal.

— Eh! mon ami, répliquait le malheureux écrivain, j'ai des dettes à payer, des obligations à tenir, je dois travailler jnsqu'à ce que je fasse tomber mes chaînes à force de courage et de travail.

La vérité est qu'il constatait déjà par lui-même une inquiétante lassitude de cerveau.

Parfois, dans la conversation, la mémoire des mots lui échappait.

Certains passages de *la Cousine Bette* — d'une lecture un peu lourde — trahissent la précipitation surchauffée avec laquelle ils furent écrits.

A ces soucis d'affaires, se joignait de nouveau la préoccupation de la santé de madame Hanska.

Celle-ci était venue de Wiesbaden à Dresde encore souffrante, elle ne pouvait quitter la chambre.

Cependant des intérêts graves la rappelaient en Russie ; sa présence était réclamée à Vierzschovnia. Dans cet état de maladie, elle hésitait à entreprendre, au milieu de l'hiver, un voyage long et fatiguant.

Au commencement de décembre 1846, Balzac comptait bien aller voir son amie à Dresde ; mais retenu à Paris par ses travaux, il ne pùt mettre à exéçution son projet.

Ce contre-temps le rendit très perplexe. Enfin, par correspondance, on arrêta ce plan suivant.

Madame Hanska viendrait à Paris passer quelques semaines pour jouir d'une température plus douce, et pour consulter une célébrité médicale au sujet de son état, tandis que le comte et la comtesse partiraient pour Vierzschovnia, où leur présence était nécessaire.

En janvier 1847, ce projet fut mis à exécution.

Balzac avait choisi pour son amie, dans le quartier de l'Étoile, un appartement coquet, discret avec jardin. Cette dernière vint l'occuper, après une séparation pénible avec ses enfants, qui retournaient en Russie.

Avec quelle joie l'écrivain reçut la femme aimée! De quels soins, de quelle sollitude il sut l'entourer!

Le changement d'air fut favorable à la comtesse; une consultation de médecins expérimentés la rassura sur son état. Les douleurs dont elle souffrait en Allemagne disparurent.

Dès lors, elle put prendre part aux distractions, aux plaisirs que lui ménageait son ami; elle alla au Conservatoire, à l'Opéra, aux Italiens, à l'Exposition.

Balzac interrompît ses travaux littéraires pour se consacrer tout entier à madame Hanska pendant le séjour de celle-ci à Paris.

Sa préoccupation était de dissiper chez elle le regret motivé par l'éloignement de sa fille.

Dans une lettre datée de février 1847, adressée à la comtesse Mniszech, où il lui rend compte de l'installation de sa mère à Paris, il ajoute qu'il se met en quarante mille pour rendre à cette dernière supportable l'absence de ses enfants.

Madame Hanska pensait toujours à sa fille aimée.

Un soir, elle se trouvait aux Variétés, paraissant beaucoup s'amuser de la représentation du *Filleul de tout le monde*, gai vaudeville joué par Bouffé et Hyacinthe. — Un nuage de tristesse envahit subitement sa physionomie, et elle s'écria d'un ton déchirant :

— Comment ai-je le cœur de rire aussi loin de ma chère petite!

— Eh! chère amie, répliqua Balzac, moi, je suis

sûr que la chère petite s'amuse en ce moment infiniment, sans vous avec son jeune époux.

L'écrivain n'était pas jaloux de cette affection maternelle, affection contagieuse ; car il en était venu, lui aussi, à aimer la jeune femme comme son enfant.

Il poursuivait toujours les réparations et les embellissements du petit hôtel Beaujon. Il y mena plusieurs fois la comtesse, qui parut prendre plaisir à l'inspection de ce pavillon coquet, empreint de l'architecture du XVIII[e] siècle.

N'était-ce pas là leur futur nid conjugal ?

Il s'étaient mutuellement promis d'être mari et femme ; ils s'étaient fiancés quelques mois auparavant, à l'époque de leur séjour à Rome.

Mais, en femme toujours raisonnable, madame Hanska avait ajourné l'exécution de cette promesse, au moment où les circonstances auraient éclairci leur situation commune, encore hérissée d'embarras d'affaires.

Cette promesse n'en avait pas moins comblé d'une joie infinie le cœur de l'écrivain ; elle fut le stimulant qui le soutenait dans le travail acharné des derniers mois de 1846.

La comtesse abandonna Paris au commencement d'avril 1847 pour retourner en Russie ; Balzac tint à l'accompagner jusqu'à Francfort. En quittant son amie, il lui promit d'aller la retrouver à Vierzschovnia, au mois de septembre suivant.

Rentré, désireux de se libérer de tous ses engagements littéraires, il s'adonna de nouveau à un labeur persévérant.

Il fit d'importantes retouches aux *Petits Bourgeois*, — destinés aux *Débats ;* — il composa pour *la Presse* sa *Dernière Incarnation de Vautrin;* enfin la première version de cette étincelante comédie de *Mercadet* date aussi de 1847.

Dans l'intention de l'écrivain, le titre primitif de la pièce devait être *le Faiseur ;* il avait en vue le Théâtre-Français, et le comédien Régnier pour personnifier son héros. Le type des gens d'affaires avait toujours intéressé la curiosité, la perspicacité de Balzac : il en avait rencontré dans sa vie une telle variété d'espèces !

Déjà, avant de mettre *le Faiseur* à la scène, il avait écrit, en 1845, une étude très approfondie, intitulée: *Esquisse d'hommes d'affaires.*

Et puis ne s'inspirait-il pas de l'air ambiant dans cette nouvelle tentative théâtrale ?

L'année 1847 fut l'époque la plus prospère du règne de Louis-Philippe ; une grande activité industrielle emportait le monde vers les affaires. Les types de spéculateurs et de faiseurs ne manquaient donc pas autour de Balzac.

Au cours de son travail, nous le voyons content de la venue de la pièce et des allures de son héros.

« C'est vraiment, je crois, profondément comique, » écrivait-il alors à sa sœur.

Le romancier employa tout l'été de 1847 à ces différents travaux.

Il désirait avoir devant lui quelques mois d'indépendance financière, pour aller planter sa tente en toute sûreté à Vierzschovnia.

Les réparations du petit hôtel Beaujon furent terminées à cette époque.

Aussitôt, Balzac y transporta ses meubles, ses objets d'art, ses livres.

Enfin, il avait réalisé un de ses rêves les plus caressés : être propriétaire, posséder une demeure, un *home* à lui.

La maison coquette, artistique, qui se dressait rue Fortunée, recéla dans ses murs un mobilier curieux, et digne d'une rapide description.

XIV

Le mobilier de Balzac. — Le royaume de *Bricabraquie*. — Les meubles florentins. — Une galerie intéressante. — Une *Aurore* de Guide. — Un *Chevalier de Malte*. — Connaissances de Balzac en céramique. — Un service à thé merveilleusement retrouvé. — Deux potiches en vrai vieux chine. — Inventaire de l'hôtel de la rue Fortunée.

I

Cette petite maison de la rue Fortunée, arrangée, capitonnée, embellie par Balzac, dans l'attente d'un bonheur cher à son cœur, était devenue, en effet, un vrai musée, tout rempli de jolies et précieuses choses.

Le romancier y avait placé amoureusement toutes les pièces d'un mobilier artistique, rassemblé laborieusement depuis plusieurs années. Mobilier éclectique, où toutes les époques étaient représentées,

composé d'objets rares, de tableaux authentiques, de porcelaines de choix, de bibelots curieux. Balzac pouvait dire à ses amis et écrire à madame Hanska :

« Mon hôtel est le royaume de *Bricabraquie.* »

En effet, il avait toujours eu le tempérament et les curiosités d'un chercheur, d'un collectionneur d'épaves anciennes. Aussitôt qu'il eut quelque argent bien à lui, il se mit à acheter des meubles, des tentures, des porcelaines des siècles passés.

D'ailleurs, il avait les yeux exigeants et aimait autour de lui des objets mobiliers de goût et de valeur. Déjà, en 1831, George Sand remarqua l'arrangement coquet, artistique du logement de la rue Cassini.

L'auteur de *la Comédie Humaine* possédait donc la manie et le flair du bric-à-brac; son savoir et ses recherches lui permirent de découvrir, d'acquérir, le plus souvent à très bon compte, de vrais trésors artistiques.

Heureux temps pour les amateurs et les collectionneurs que les années qui suivirent 1830 ! Les curiosités de la Renaissance, les bibelots du XVIIe siècle se rencontraient encore facilement, très authentiques et pas très chers. Le « truquage » n'était pas encore inventé. Alors, les marchands étaient coulants en affaires, et bien différents de leurs confrères d'aujourd'hui.

Longtemps avant les frères de Goncourt, Balzac propagea, développa — par son exemple — le goût,

la recherche de toutes les jolies choses du dix-huitième siècle.

Avec Sauvageot et La Caze, il vit au delà du mauvais goût de l'époque de Louis-Philippe, et prépara un réveil artistique, en faveur des objets mobiliers des siècles passés.

Le bric-à-brac fut d'abord une mode, puis une spéculation. Cette préoccupation du bibelot et cette recherche de l'antiquaille procurèrent de bonne heure au romancier de vraies richesses artistiques.

Le salon jaune de *la Fille aux yeux d'or* avec ses attributs heureux est la reproduction du salon de Balzac dans son appartement de la rue des Batailles. Plus tard, recevant à Passy le financier Solar, qui venait lui demander un roman pour son journal *l'Époque*, il put l'étonner par l'énumération des objets de son mobilier.

Pour l'écrivain, ce riche mobilier était deux fois sa conquête. D'abord, son acquisition graduelle avait imposé quelquefois de lourds sacrifices à sa bourse ; et sa conservation, au milieu des péripéties de ses mauvaises affaires, lui avait coûté bien des soucis... Avec le temps, le goût artistique de Balzac s'était épuré, raffiné. Dans les dernières années de sa vie, le moindre doute sur l'authenticité, ou sur la qualité d'un de ses objets mobiliers, lui causait un vrai tourment. Sa fantaisie ne s'arrêtait plus que sur des meubles ou des bibelots absolument précieux.

« Allez ! allez ! écrivait-il, en 1846, à madame

Hanska, j'aurai votre confiance avec le temps, en fait de bric-à-brac au moins. Vous ne vous figurez pas à quel point je suis tourmenté, et quelle est l'anxiété de mon esprit, quand je m'aperçois que j'ai quelque chose d'inférieur en fait d'art chez moi. »

Disons aussi que, chez le romancier, les appétits du collectionneur avaient des visées à la spéculation; rien ne lui faisait plus de plaisir que l'annonce d'une plus-value sur un de ses bibelots. Le bric-à-brac lui offrait comme une revanche de ses mauvaises affaires passées.

L'abondance de richesses artistiques avait été un des motifs de l'achat du petit hôtel de la rue Fortunée. Ne fallait-il pas à l'écrivain un élégant asile pour loger convenablement toutes ces belles choses que son goût et ses recherches avaient faites siennes.

Énumérons rapidement quelques-unes d'entre elles.

II

D'abord, à la place d'honneur de la maison, c'est-à-dire dans le cabinet de travail de Balzac, se dressaient ses meubles florentins, — la vraie richesse de la collection. Ces meubles n'étaient autres que la

commode de Marie de Médicis et le secrétaire de Henri IV.

Balzac les avait découverts, trouvés, achetés — un prix assez considérable — dans la petite ville de Luynes, pendant un de ses voyages en Touraine.

L'ornementation, le relief, la richesse de ces deux meubles accréditaient leur origine royale. La commode était en bois d'ébène veiné d'or, à pans brisés, avec culs-de-lampe et filets dorés en spirale aux angles. Des figures de sirènes, incrustées en nacre chatoyant comme toute la décoration, formaient le centre des vantaux et des tiroirs. Au milieu d'arabesques et d'enroulements fleuris se jouaient par centaines ces oiseaux chatoyants comme de l'opale. Un seul morceau d'ébène recouvrait cette commode, armoriée aux armes de France et de Florence. La couronne qui dominait l'écusson était celle de grande duchesse ; ce fait donnait à croire que ce meuble était un cadeau du grand-duc François à sa fille Marie de Médicis.

Quant au secrétaire, il était composé d'un avant-corps à deux vantaux, chargé d'une tablette profilée, sur laquelle s'élevait la partie supérieure, également divisée en deux compartiments et terminée par une corniche d'une exquise pureté de moulure.

Les monogrammes d'Henri et de Marie étaient incrustés dans le meuble.

Balzac pensait que ces deux meubles avaient été donnés par Marie de Médicis au maréchal d'Ancre.

— Après l'assassinat de ce dernier, ses dépouilles enrichirent la maison de Luynes. La découverte de cette commode et de ce secrétaire précisément dans la ville de Luynes donnait donc une forte vraisemblance aux suppositions de l'auteur de *la Comédie Humaine.*

Léon Gozlan fit sur les meubles florentins de Balzac un article qui parut dans le *Musée des Familles*. Des dessins sur bois accompagnaient le texte.

La provenance royale de ces meubles, qui eussent été mieux à leur place dans un musée que dans le cabinet d'un homme de lettres, était donc certaine.

A cette époque, le célèbre marchand d'antiquités Monbro estimait à 60,000 francs ces deux merveilles de la Renaissance italienne. Balzac — bien qu'il se trouvât dans une crise d'argent — refusa de les vendre 40,000 francs à un amateur.

Le romancier possédait aussi plusieurs meubles intéressants de l'époque française sous Henri II; entre autres, une collection de chaises superbes, aux sculptures robustes, artistiques, qui prirent place dans la salle à manger de l'hôtel de la rue Fortunée. Au plafond de cette même salle à manger, était accroché un magistral lustre flamand en cuivre, provenant sans doute du mobilier de quelque prince allemand ; car il était surmonté de l'aigle impériale à deux têtes.

L'éclectisme variait agréablement l'ornementation des pièces de l'hôtel : c'est ainsi que quelques meu-

bles hollandais — très curieux de formes, de bois. d'incrustations se mêlaient aux meubles de la Renaissances et de l'époque Louis XVI.

Une commode et un sécrétaire de ce dernier style, trouvés et achetés à Tours, ornaient une des chambres de la maison.

Pour la chambre d'amis, Balzac avait acquis un prétendu lit de madame de Pompadour; mais, si le lit n'avait pas authentiquement servi à la célèbre marquise, il offrait du moins une richesse de sculptures qui était un régal pour les yeux. Balzac fit dorer ce lit, qui devint éblouissant.

Le rez de chaussée de l'hôtel comprenait deux pièces à coupoles, sculptées, peintes en Louis XVI, d'une jolie architecture. Le salon proprement dit paraissait mesquin en comparaison de ces deux pièces.

Cette lacune d'harmonie choquait l'auteur de *la Comédie Humaine*; un hasard lui fit rencontrer un lot de superbes boiseries sculptées avec un art incomparable, exhibant des fleurs en relief si réussies, si vraisemblables, que l'artiste avait dû les copier patiemment d'après nature. Balzac acheta bien vite ces magnifiques boiseries pour transformer son salon.

Ajoutons que toutes ces pièces étaient garnies, encombrées de précienx bibelots, de jolis objets de tous les styles, de tous les usages, de toutes les époques qui arrachaient les exclamations admiratives, louangeuses, aux amis et visiteurs du romancier.

III

Balzac avouait qu'il ne se connaissait guère en peinture; et que, sur ce chapitre, il avait besoin des conseils d'autrui. Cependant il avait déjà rassemblé une petite galerie qui comptait des tableaux rares et précieux.

En peinture, il était également éclectique; il ne se montrait pas amateur exclusif de telle ou telle école. Son goût allait aux belles choses et il les achetait, quand sa bourse le lui permettait.

Il avait donc ramassé un peu partout quelques toiles de haute valeur qui préoccupaient déjà l'attention des connaisseurs; entre autres, le docteur Véron.

Ce dernier aurait désiré acquérir de Balzac le portrait de la femme de Greuze, peint par Greuze, et qui lui avait servi de modèle pour sa fameuse *Accordée de Village*.

Le romancier avait acheté cette rareté — moyennant un prix minime — à un restaurateur de tableaux. Délicieuse, cette tête, peinte dans la meilleure manière de Greuze; elle avait inspiré une page artistique à Diderot dans l'un de ses *Salons*. La figure

révélait une intensité de vie et une vérité de chair étonnantes : composition exécutée rapidement dans un élan d'inspiration, de passion, d'enthousiasme, et à laquelle la brièveté de l'exécution n'enlevait rien de sa perfection.

Greuze avait donné ce tableau à sa femme en lui défendant de jamais le vendre; celle-ci l'avait légué à sa sœur. Un accident avait crevé la toile : alors la belle-sœur de Greuze, la croyant perdue, l'avait donnée à une voisine, qui, à son tour, s'en débarrassa, comme d'une chose inutile dans son ménage.

Le hasard fit alors tomber ce portrait de la femme de Greuze dans les mains d'un restaurateur de tableaux qui ressouda, recolla si bien la toile, que l'accroc devint invisible.

C'était de ce marchand que Balzac tenait cette merveille.

Quand le docteur Véron vit cette délicieuse tête, il s'enthousiasma, et voulut l'acheter dix mille francs à l'écrivain, qui refusa. Véron s'étonna de ce refus et n'eut pas la femme de Greuze.

Balzac comptait également plusieurs autres toiles intéressantes de l'école française :

Un *Natoire* signé et d'un joli effet.

Un *Christ*, de Girardon, enfermé dans un superbe cadre de Brustolone.

Un portrait de Marie Leczinska, d'après Coypel, exécuté dans l'atelier de ce peintre, par un de ses meilleurs élèves.

Le romancier avait acheté cette copie sur les conseils de Chenavard.

Puis une autre tête charmante de Greuze, connue sous le nom de *la Jeune Fille effrayée ;*

Et une délicieuse exquisse de la naissance de Louis XIV, sous l'allégorie de l'adoration des bergers : Les bergers étaient habillés à la mode du temps et figuraient Louis XIII et ses ministres.

L'École italienne, dans la galerie de l'écrivain, était représentée aussi par quelques précieux tableaux.

Voici les plus intéressants :

Un *Jugement de Pâris*, d'une belle allure, par Giorgione ;

Un *Portrait de femme*, de Palma le Vieux, — le plus intéressant de la dynastie des Palma ;

Une toile de Bronzino ;

Un *Enlèvement d'Europe*, d'Annibal Carrache,

Une *Aurore*, du Guide... — dans sa manière forte, quand il était tout Caravage.

Bizarre de composition cette *Aurore :* elle était figurée par une grande dame, habillée à la façon de Véronèse, bien campée sur un nuage à gauche du tableau. Le fond représentait une villa magnifique ; sur le devant, il y avait un bassin garni de petites statues qui jetaient de l'eau : cette eau était surprenante de fluidité ; enfin, du côté droit de l'*Aurore*, dans un coin, l'amour aux ailes colorées regardait l'Aurore avec tristesse et s'enfuyait, son arc

sans corde, débandé ; des nymphes fuyaient aussi dans des bosquets, comme effrayées, surprises.

A titre d'échantillon de l'Ecole italienne, Balzac possédait également deux Canaletti, figurant des coins de Venise; et trois toiles de Rotari : un peintre vénitien du dix-huitième siècle, surnommé le Greuze de l'Italie, peu connu en France, mais qui a beaucoup laissé de traces à Vienne, à Dresde, à Varsovie, à Saint-Pétersbourg.

Ces trois toiles n'auraient pas été déplacées dans une galerie de premier ordre.

Balzac avait acheté la plupart de ses tableaux italiens dans le voyage qu'il fit à Rome en avril 1846.

Pendant ce séjour eut lieu la vente du cardinal Fesch, qui livra aux enchères, à des prix modiques, de rares et précieuses choses. Le romancier regretta, dans cette circonstance, de n'avoir pas l'argent nécessaire pour profiter d'une pareille aubaine.

« Avec vingt-cinq mille francs, écrivait-il alors à sa sœur, on aurait pu en gagner quarante mille, à la vente du cardinal Fesch, où il n'y avait pas vingt personnes. »

A cette époque, les tableaux de maître n'étaient pas recherchés, surveillés, catalogués dans toutes les capitales de l'Europe, comme ils le sont depuis un quart de siècle.

Balzac, pendant ce passage à Rome, put aussi trouver un magistral *Saint Pierre*, d'Holbein, et un

Chevalier de Malte qui, nettoyé, restauré, devint une des toiles les plus curieuses de sa galerie. Ce *Chevalier de Malte* avait dû s'éjourner bien des années dans un coin d'église : car il était tout encrassé, tout voilé par la fumée des cierges. Sous cet enduit déplaisant, il conservait encore une allure et une facture qui frappèrent l'écrivain. Il s'empressa de montrer son acquisition au peintre Schnetz, alors directeur de l'École française à Rome, et Schnetz attribua le *Chevalier de Malte* à Sébastien del Piombo.

— Seulement, dit-il au romancier, je trouve un désaccord entre les mains et la figure: je crains des *repeints*.

Ce doute tourmentait Balzac.

Arrivé à Paris, il livra le *Chevalier de Malte* à son restaurateur de tableaux, le meilleur de Paris; un bon petit vieillard, ancien élève de David et de Gros, grand connaisseur, aimant la peinture, comme Paganini aimait la musique.

— C'est un chef-d'œuvre, dit-il après avoir contemplé le tableau rapporté de Rome. Mais que trouverons-nous là-dessous ?

Et le voilà qui commence en présence de Balzac, le nettoyage de cette toile.

Alors, sous le lavage, après l'enlèvement d'une épaisse couche de crasse, les vraies teintes du tableau reviennent graduellement et brillent dans toute leur splendeur ; on aperçoit, bien distincts, les tons de chair palpitants, les passages lumineux,

les ors des chaînes, de l'épée, les mains, le costume, le fond, enfin le *Chevalier de Malte* sortait de la toile, superbe de modelé, de couleur, d'harmonie.

C'était une merveilleuse résurrection de ce tableau enfumé pendant trois siècles.

— C'est plus fort que Sébastien del Piombo, et vous possédez là une des plus belles œuvres de la Renaissance italienne.

Tous les connaisseurs qui vinrent voir le *Chevalier de Malte* partagèrent cette opinion. Balzac avait acquis aussi divers tableaux hollandais et flamands de précieuse valeur, où se trouvaient un Van Dyck, deux Van Huysum, un Cranach.

L'électisme, on le voit, régnait dans la galerie du romancier, comme dans son mobilier.

IV

De belles, de rares porcelaines de tous les pays, de toutes les époques complétaient les richesses de ce mobilier si artistique.

Balzac possédait de grandes connaissances en céramique ; toutes les marques, tous les monogrammes lui étaient familiers.

Il se trompait rarement sur l'époque et la provenance d'une pièce.

Là encore, il n'avait pas de préférence; il professait une égale prédilection pour le vieux sèvres et le vieux chine, à la condition que l'un et l'autre fussent bien authentiques.

Dans *le Cousin Pons*, il a étalé avec complaisance son érudition relative à la céramique. Il y a dans cet ouvrage une intéressante nomenclature de toutes les porcelaines curieuses qu'un collectionneur pauvre et fervent a pu rassembler à force d'adresse, de recherches et de patience. Aujourd'hui, *le Cousin Pons* avec ses maigres ressources serait bien empêché de réunir quelques-unes des pièces d'une pareille collection.

Les précieuses céramiques trouvées, achetées par Balzac, excitèrent aussi la curiosité et la convoitise de ceux de ses amis qui possédaient les mêmes goûts que lui.

« Bertin, le directeur des *Débats*, — écrivait-il à madame Hanska en 1846, — a été stupéfait de mes richesses; il a trouvé délicieux le tête-à-tête de vieux sèvres et m'a dit que je vendrais facilement mon beau service de porcelaine de Chine de trois à quatre mille francs. »

Ce service de vieux sèvres était peint par Watteau ; Balzac l'avait acheté incomplet à Wiesbaden; il manquait le sucrier et le pot à lait. Aidé par un bonheur incroyable, l'écrivain trouva à Paris ce sucrier et ce pot à lait, absolument semblables aux pièces achetées en Allemagne, portant le même

numéro, et cela pour la somme de soixante-quinze francs.

Ah! l'heureux temps où l'on pouvait devenir acquéreur, moyennant ce prix, de pièces de vrai vieux sèvres, même dépareillées! Les porcelaines chinoises étaient principalement représentées dans la collection de Balzac par un service en vieux chine d'une parfaite conservation, et surtout par deux grands vases potiches d'une superbe allure.

L'auteur de *la Comédie Humaine* montrait avec complaisance ces deux pièces; il prétendait qu'elles dataient du treizième siècle : la vraie époque, selon lui, de la splendeur de l'ancienne céramique chinoise.

Dans la salle à manger de l'hôtel s'étalait une fontaine de faïence que Bernard de Palissy avait modelée pour Henri II ou Charles IX. C'était un des premiers, un des plus curieux morceaux de l'illustre potier.

Cette fontaine qui venait du château d'Écouen, portait des fleurs de lys dans ses dessins. Enfin la prédilection de Balzac pour la céramique se traduisait aussi par une masse de pièces curieuses, intéressantes, dispersées avec une profusion artistique sur les étagères, les consoles, les marbres de la maison. Leurs formes, leurs couleurs tempéraient l'harmonie sévère des meubles Renaissance.

En 1848, l'auteur de *la Comédie Humaine* eut la fantaisie de dresser le bilan de toutes ces richesses,

d'établir l'inventaire de son hôtel et de son mobilier.

Après des calculs exacts, il évalua le tout à trois cent cinquante mille francs.

Le mobilier représentait, à lui seul, au moins la moitié de cette somme. C'était un gros chiffre pour une époque où les objets d'art des siècles passés n'étaient pas encore cotés avec exagération.

Et maintenant, demandera-t-on, qu'elle a été la destinée de ce mobilier qui avait coûté à l'écrivain tant de recherches, de patience, de sacrifices d'argent?

Balzac a décrit en termes presque émus la disparition de la collection des porcelaines du *Cousin Pons* après sa mort.

Eh bien, une pareille dispersion était réservée à toutes ces belles choses qu'il aimait tant. Ses héritiers les dispersèrent, les vendirent, ou les abandonnèrent à des créanciers impatients ; et, un jour, l'ancienne petite maison du financier Beaujon se trouva encore vide...

Ajoutons ceci : lorsque, au commencement de 1882, les créanciers de la veuve de Balzac firent saisir et vendre les dernières épaves de l'héritage de celui-ci, il y avait beau temps que les pièces sérieuses, les vrais objets de valeur du mobilier décrit plus haut, avaient été aliénés, dispersés.

XV

Premier voyage de Balzac à Vierzschovnia. — Le château de madame Hanska. — Un moujick enthousiaste. — Retour à Paris. — La Révolution de Février. — Déceptions d'affaires. — Second voyage de Balzac en Russie. — Maladie du romancier — Ajournement de son mariage avec madame Hanska. — Tristesses de cœur. — Aggravation de la maladie de Balzac. — Le docteur Knothe. — Une lettre malencontreuse. — Correspondances avec madame Carraud et Laurent Jean.

I

Au commencement de septembre 1847, Balzac, enfin libre, partit pour la Russie, pour Vierzschovnia.

Alors le voyage s'effectuait par Forbach, Cracovie, Brody et Berditchef, et demandait plusieurs jours.

Déjà le chemin de fer allait de Paris à Cracovie. Mais, depuis cette dernière ville jusqu'à Brody, se déroule une route de quatre-vingts lieues qu'il fallait parcourir en poste ou en traineau, selon la saison.

Pendant tout ce voyage. Balzac rencontra chez les autorités des attentions, des complaisances qui lui facilitèrent le trajet et lui permirent d'arriver à Vierzschovnia, en avance sur la date indiquée par lui.

Ses amis se montrèrent reconnaissants de cet empressement.

Après les premières heures consacrées à la joie mutuelle de se retrouver, l'écrivain exprima l'impression de curiosité produite sur ses yeux et son imagination par l'immensité du pays où il était transporté.

En effet, l'Ukraine est une province russe presque aussi grande que la France. Le domaine de Vierzschovnia avait l'étendue d'un de nos départements.

Le pays est plat comme les plaines de la Beauce. Le château de madame Hanska ressemblait à un îlot dans un océan, océan formé par d'immenses champs de blé au delà desquels se déroulaient des steppes d'une étendue asiatique.

Les bâtiments d'habitation étaient vastes et spacieux ; tout autour s'étendaient les villages occupés par une population de vingt mille paysans.

A cette époque, le servage n'était pas encore aboli en Russie. Cette population était à peine suffisante pour cultiver une faible partie d'un tel domaine ; il aurait fallu au moins quatre cent mille paysans pour mettre en valeur le territoire entier de Vierzschovnia ; contrée d'une merveilleuse ferti-

lité où le blé pousse abondamment presque sans culture.

Mais ce luxe de la nature rendait plus frappant ce manque des plus vulgaires choses du confort. ainsi ce village de l'Ukraine était le seul où il y eut un hôpital... et une lampe-carcel.

Le château de la comtesse offrait le même contraste ; les appartements renfermaient des glaces de dix pieds et pas de tentures sur les murs.

Malgré ces lacunes, Vierszchovnia passait pour la demeure la plus luxueuse de la province.

Quelques pièces cependant étaient meublées dans le goût français. Balzac eut à sa disposition un joli appartement, composé d'un salon, d'un cabinet de travail et d'une chambre à coucher.

Le cabinet était en stuc rose, avec une cheminée, des tapis luxueux, des meubles commodes. Particularité intéressànte : les croisées étaient garnies de glaces sans tain, en sorte que l'on pouvait voir le paysage de tous les côtés.

L'écrivain passa les premiers jours de son arrivée à visiter Vierzschovnia et ses environs. Comptant rester en Russie tout l'hiver, il dut aller à Kiew pour saluer le gouverneur général de la province et lui demander un permis de séjour : formalité alors imposée à tous les étrangers.

Kiew est la Rome du Nord, ville moitié européenne, moitié asiatique, renfermant pas moins de trois cents églises dans son enceinte.

A cette époque, le choléra ravageait la contrée avec une certaine intensité; cette menace ne détourna pas Balzac du voyage.

Accompagné par madame Hanska et sa fille, il visita toutes les richesses de cette cité, plantée au milieu des steppes. On le combla d'attentions et de prévenances. Sa renommée littéraire avait pénétré jusque dans ce coin éloigné de la Russie,

Il eut de ce fait un exemple curieux qui flatta singulièrement son amour-propre.

A Kiew se trouvait un riche moujick, grand amateur de romans, qui avait lu, traduits en russe, la plupart des ouvrages de l'auteur de *la Comédie Humaine*.

Cette lecture l'avait tellement charmé, que, dans sa reconnaissance, il brûlait toutes les semaines un cierge en l'honneur de Balzac. Il avait promis de l'argent aux domestiques d'une sœur de madame Hanska, laquelle habitait Kiew, pour savoir quand ce dernier viendrait dans le pays. On présenta donc à l'écrivain ce moujick si fervent de ses œuvres; celui-ci le contempla longuement et se confondit en marques de respect.

Revenu à Vierzschovnia, Balzac se mit au travail comme s'il eut été à Paris.

Est-on curieux de connaître ce qu'il écrivit dans ce coin de l'Ukraine ? Une comédie satirique, tirée de son roman *les Petits Bourgeois*.

Cet ouvrage ne vit jamais la scène.

Le romancier avait l'intention de prolonger son séjour parmi ses amis jusqu'au mois d'avril 1848. Vint l'hiver, amenant un froid intense; alors il jugea prudent d'adopter les modes russes, et se fit confectionner un paletot en drap indigène, fourré de renard de Sibérie.

Madame Hanska et ses enfants entouraient leur ami des attentions les plus charmantes, les plus affectueuses.

Cette existence amicale au milieu d'une famille dont il n'était encore que l'hôte, lui faisait de plus en plus désirer la réalisation de son mariage avec la comtesse.

Croyant que son séjour à Vierzschovnia déciderait celle-ci à remplir sa promesse, il lui demanda d'exaucer enfin ce désir si cher à son cœur.

Mais madame Hanska lui répondit doucement que le temps de leur union n'était pas encore venu, et motiva cet atermoiement par les raisons les plus plausibles pour elle; sa présence et ses conseils étaient nécessaires à ses enfants; ces derniers étaient encore trop jeunes, trop inexpérimentés pour administrer une fortune territoriale comme celle que représentait Vierzschovnia.

Balzac sentit encore une fois qu'il n'arracherait pas facilement cette mère à ses enfants, et il se résigna à attendre. N'était-il pas celui des deux qui aimait le mieux?

Bientôt une circonstance d'affaires vint abréger son séjour dans l'Ukraine.

En 1846, il avait acheté en communauté avec madame Hanska, pour soixante mille francs d'actions du chemin de fer du Nord, actions alors non entièrement libérées.

Ces titres étaient ainsi frappés d'appels de fonds à époques indéterminées.

Avant de quitter Paris, il avait bien recommandé à son beau-frère, M. Surville, de le prévenir en temps utile, si la compagnie du Nord réclamait un versement de la part de ses actionnaires.

Cette éventualité se présenta en janvier 1848, et obligea l'écrivain à précipiter son départ.

Sa présence à Paris était indispensable pour trouver la somme nécessaire à la libération de ses titres.

Les affaires avant le plaisir avaient toujours été sa règle.

Il quitta Vierzschovnia le 31 janvier 1848, promettant à ses amis de revenir vers eux dans quelques mois. Il faisait alors un froid qui variait de quinze à vingt-neuf degrés ; ce fut par une température aussi rigoureuse que Balzac dut effectuer en traineau toute la route de Brody à Cracovie.

Enfin il arriva à Paris au milieu de février, juste quelques jours avant la secousse populaire qui renversa Louis-Philippe.

II

La révolution de février 1848 contrista Balzac.

Il était libéral d'opinion, très progressiste, très accessible aux idées sociales ; enfin, il était centre gauche, mais pas républicain.

On sait le bouleversement amené dans les affaires par le mouvement de 1848. Les intérêts des écrivains souffrirent du contre-coup de la crise.

La politique relégua la littérature au troisième plan ; les journaux ne publièrent plus de feuilletons ; la librairie s'arrêta.

Ces fâcheuses circonstances replongèrent l'écrivain dans de pénibles embarras financiers. Il était parvenu pendant les deux années précédentes à éteindre à peu près toutes les dettes de son passé.

Cependant il avait contracté de nouveaux engagements pour l'achat, et les embellissements de l'hôtel de la rue Fortunée.

Ces dépenses s'élevaient à la somme de cent mille francs.

Pour régler ces nouvelles dettes, Balzac comptait sur des ouvrages placés dans différents journaux, destinés à paraître pendant le cours de l'année 1848.

Par suite des événements, ces rentrées lui firent défaut ; il se trouva contraint à des renouvellements onéreux.

Ce nouveau passif qui se dressait ainsi dans sa vie, attrista beaucoup Balzac.

Était-il donc toujours condamné à être l'esclave de l'argent? Cette situation reculait aussi son union avec madame Hanska.

Celle-ci lui avait souvent déclaré qu'elle désirait, avant d'allier sa destinée à la sienne, que sa position fût nette.

Découragé par ces contretemps, Balzac ne put travailler pendant le printemps et l'été de 1848.

Il s'occupa du *Faiseur*, sollicita sa réception au Théâtre-Français.

Les artistes du comité firent bon accueil à l'auteur de *la Comédie Humaine*, et lui promirent un jour de lecture.

Balzac avait également porté au directeur de la maison de Molière, *les Petits Bourgeois*.

Alors surgirent les néfastes journées de juin; et il reprit sa pièce, comprenant qu'au lendemain d'une bataille, où la bourgeoisie s'était vaillamment battue pour la cause de l'ordre, il n'était pas opportun de traduire ses ridicules à la scène.

Pendant cet été de 1848, la politique avait dispersé les relations de l'écrivain ; ses amis intimes, Théophile Gautier, Léon Gozlan, Laurent Jan se montraient très découragés[1].

1. Cependant, en mars 1848, Balzac fit passer avec succès *la Marâtre*, au Théâtre-Historique.

La politique avait même envahi le salon de madame de Girardin. Le directeur de *la Presse* avait été incarcéré par ordre du général Cavaignac, et cet emprisonnement inspirait contre ce dernier de virulents articles à la plume de Delphine Gay.

Dans ce Paris troublé, ému par les horreurs de la guerre civile, Balzac se sentit dépaysé, désorienté.

Des lettres affectueuses l'invitèrent à revenir au plus tôt à Vierzschovnia ; il résolut d'aller retrouver madame Hanska, ses enfants; et d'attendre, à leur foyer, la venue de temps meilleurs.

Il confia à sa mère la surveillance du petit hôtel de la rue Fortunée, à madame Surville le soin de quelques affaires pendantes ; il partit pour la Russie, au commencement de septembre 1848, heureux de laisser derrière lui Paris, en proie à toutes les anxiétés de la politique.

L'écrivain était l'ami, le client de Froment Meurice, l'artiste orfèvre qui ressuscitait dans ses créations le vrai style du XVIe siècle. Aussi était-il surchargé de travaux, de commandes et faisait-il quelquefois attendre ses chefs-d'œuvre.

Balzac, depuis deux ans, lui demandait vainement une coupe qu'il voulait offrir à madame Hanska.

C'était une coupe de cornaline dont la monture allégorique devait rappeler à la femme aimée la fidélité, la constance, l'amour de son ami.

Celui-ci avait indiqué, dessiné à l'artiste orfèvre, les attributs, les ornements de la monture; il désirait que cette coupe fût soutenue à ses deux extrémités, par deux figures ; l'une représentant *l'Espérance*, et l'autre *la Foi*.

L'Espérance devait tenir une page avec cette inscription, gravée en émail bleu : *Neuchatel 1833*.

La Foi tenait aussi une page où était dessiné un amour à genoux. D'autres attributs gracieux, artistiques, complétaient l'ornementation de la monture.

Avant de partir pour Vierzschovnia, Balzac alla trouver Froment Meurice; il lui rappela cette coupe de cornaline, commandée depuis deux ans.

L'artiste orfèvre demanda un nouveau délai de six mois pour l'achèvement de son travail.

Le romancier se retrouva au milieu de ses amis, en fin de septembre 1848.

III

Ce foyer familial de Vierzschovnia devenait de plus en plus nécessaire à l'auteur de *la Comédie Humaine*.

Les atermoiements de madame Hanska dans l'exécution de sa promesse de mariage n'amoindrissaient

pas son affection, bien au contraire, et il disait à une parente de la comtesse :

— Je ne comprends pas qu'on ne vive pas près d'elle, car elle est pour l'âme ce que le climat de Naples et de Nice est pour la poitrine.

L'entrain et la jeunesse de la fille de son amie apportaient à ce foyer une gaieté sereine, communicative, qui amusait Balzac. Cette atmosphère affectueuse lui rendait ainsi aimable le séjour de l'Ukraine.

Puis le travail le ressaisit ; avant de quitter Paris, il avait échangé des idées de théâtre avec son ami Laurent Jan, il avait promis de lui envoyer de Russie des scénarios à développer.

Il commença à écrire le plan d'un grand drame : *le roi des Mendiants.*

Les dettes contractées au sujet de sa maison et restées impayées, le préoccupaient toujours ; il avait résolu de les éteindre en travaillant désormais pour le théâtre.

La situation intime, entre madame Hanska et lui, demeurait la même.

Intimidé par l'embarras de ses affaires, Balzac n'osait plus parler à la comtesse de leur mariage, et celle-ci soucieuse de rester avec ses enfants, lui tenait gré de sa discrétion. Bientôt il reçut de Paris la nouvelle que décidément le comité de *la Comédie Française* refusait de jouer *le Faiseur.*

Ce refus contrista le romancier ; il écrivit alors à

Laurent Jan de porter l'ouvrage à Hostein, directeur du Théâtre-Histhorique et d'offrir le rôle de *Mercadet* à Frédérick Lemaître.

Hostein accepta *le Faiseur*, et promit de le monter très prochainement.

Vint le mois de novembre, amenant avec lui un froid terrible; toute la campagne autour de Vierzschovnia était couverte d'une neige épaisse, durcie par la gelée. Sous les atteintes de cette température cruelle, Balzac gagna une bronchite aiguë, qui, pendant dix jours, l'empêcha d'écrire et de sortir.

Déjà, quelques mois auparavant, il avait éprouvé les premiers symptômes de la maladie de cœur qui devait l'emporter; — maladie déterminée par trente ans d'un effrayant labeur, et, en dernier lieu, par les contrariétés éprouvées à la suite des événements de 1848.

Cette robuste santé qui avait été une de ses forces l'abandonnait. Maintenant, il éprouvait des palpitations violentes et des étouffements fréquents; il gravissait les collines avec peine; les mouvements de haut en bas lui étaient pénibles. La guérison de la bronchite amena un apaisement dans les crises du cœur, et, durant quelques semaines, le romancier parut revenir à un état normal de santé.

Malgré la tranquillité affectueuse au milieu de laquelle il vivait, une préoccupation aiguë, constante, lui tenaillait le cerveau : le souci de ses affaires, le souvenir des difficultés laissées derrière lui. A

Paris, la politique assombrissait toujours la situation, et le temps était dur aux gens de lettres; la correspondance échangée à cette époque avec sa mère et sa sœur trahit chez lui l'inquiétude du présent et l'appréhension de l'avenir.

En effet, dans une lettre adressée à sa mère, — en février 1849, — Balzac lui exprime combien il regrette d'avoir entrepris la maison de la rue Fortunée, sur des bases aussi coûteuses et il suppute qu'il redoit encore — à propos de cet hôtel — une somme de soixante dix-sept mille francs; « une petite fortune au temps où était alors la rente ».

Depuis le mois de septembre 1847, sa plume était improductive. Si l'éditeur Souverain ne lui avait pas prêté cinq mille francs, il n'aurait pu partir pour Vierzschovnia.

Ces cinq mille francs étaient exigibles en avril 1849; il espérait à cette époque être rentré à Paris, et ramasser aisément la somme nécessaire pour régler cette échéance.

Par malheur, ses amis se trouvaient empêchés de lui venir en aide; des circonstances fâcheuses atteignaient aussi leurs intérêts.

Madame Hanska avait subi deux incendies dans ses propriétés; on lui avait volé des sommes considérables sur la succession d'un oncle.

Ces soucis d'affaires se compliquaient pour l'écrivain d'une amertume secrète, il sentait que tous ces incidents inopportuns, toutes ces mauvaises

chances reculaient encore l'époque de son mariage avec la femme aimée.

IV

En février 1849, madame Hanska se rendit à Kiew, où des affaires réclamaient sa présence. Elle emmena sa fille et son gendre. Balzac fut du voyage.

Le froid était alors intense comme en 1812. Le romancier fut encore repris d'un violent rhume qui le fit cruellement souffrir. Pendant vingt jours, il dût garder la chambre à Kiew. Son seul plaisir était de voir la jeune comtesse Mniszech qui comptait beaucoup de relations dans la ville, partir pour le bal avec des toilettes d'une magnificence royale.

Ce rhume malencontreux obligea Balzac à suspendre le traitement de sa maladie de cœur.

Alors les étouffements le reprirent, compliqués d'un affaiblissement total du système musculaire. Un mouvement brusque, une parole dite sur un ton trop haut, lui causaient de pénibles souffrances.

On revint à Vierzschovnia en mars 1849. — L'écrivain se remit entre les mains du docteur Knothe pour le traitement de cette maladie de cœur qui offrait tous les caractères d'une hypertrophie.

Le docteur Knothe était un habile médecin, établi

à Vierzschovnia, avec son père également médecin.

Il prodigua au malade les soins les plus intelligents, les plus dévoués. Mais, hélas! ces soins devaient demeurer impuissants pour enrayer le mal qui s'acharnait maintenant sur Balzac ; chez lui, l'organisme était usé.

Au milieu de ses souffrances physiques, — répétons-le encore, — le perpétuel ajournement de son mariage avec son amie lui causait un véritable chagrin. Une importante formalité devait précéder la célébration de cette alliance : le consentement de l'empereur de Russie.

Madame Hanska, propriétaire d'une grande fortune territoriale, ne pouvait épouser un étranger sans l'assentiment du maître.

Cependant Balzac obtint de la comtesse la permission de solliciter cette autorisation du czar.

L'Empereur Nicolas répondit par un refus, et le premier ministre de la cour de Russie accentua encore ce refus par une lettre, où il disait à l'écrivain que la Russie avait des lois auxquelles il devait obéir.

La comtesse ne pouvait tourner la difficulté que par l'abandon complet de sa fortune en faveur de ses enfants ; et elle aimait tellement ceux-ci, que cette résolution radicale ne l'effrayait pas outre mesure ; cette pensée lui était même déjà venue.

Mais aussi cette affection l'empêchait-elle de s'habituer à l'idée de la séparation.

Le comte et la comtesse Mniszech redoutaient également l'éloignement d'une mère adorée : et, dans l'intimité, ils ne manquaient pas de lui peindre leurs appréhensions.

Survint un incident qui compliqua cette situation commune.

La famille de Balzac se trouvait alors dans une position peu prospère. Les événements de 1848 avaient plongé dans la gêne la sœur et le beau-frère de l'écrivain ; lui-même servait une petite pension à sa mère, qui, retirée à Suresnes, menait une existence étroite ; enfin son frère était réfugié dans l'Inde, à Calcutta, très misérable, et chargé d'enfants qu'il pouvait à peine élever.

Disons aussi que madame de Balzac et madame Surville n'avaient pas vu, sans un certain dépit, l'absorption graduelle de leur fils, de leur frère, par la famille Hanska.

Balzac, dans son enthousiasme pour ses amis, les offrait à tout propos à ses parents, comme des modèles à imiter, — modèles dont selon lui, les siens étaient loin d'approcher.

Cette attitude de l'écrivain avait un peu froissé sa famille.

Ce froissement se fit jour dans une lettre que madame de Balzac écrivit à son fils, en mars 1849, lettre motivée par un léger reproche que ce dernier avait cru devoir faire à sa mère, au cours d'une de ses réponses.

La missive de celle-ci était froide, digne ; pour la première fois, madame de Balzac disait *vous* à son fils et déclarait que désormais elle subordonnerait sa tendresse à sa conduite envers elle.

Cette lettre impressionna défavorablement madame Hanska et ses enfants ; elle contrista Balzac. Ce dernier, ayant pris l'habitude de lire à haute voix sa correspondance au milieu de ses amis, n'avait pu éviter la lecture de la lettre de sa mère.

De la part de madame de Balzac, ce n'était là qu'une boutade d'humeur : au fond, elle adorait son fils. Mais l'incident jeta de l'émotion à Vierzschovnia. Cette malencontreuse lettre parut la preuve d'une mésintelligence réelle entre l'écrivain et sa famille.

Les enfants de madame Hanska s'émurent ; ils s'effrayèrent de la destinée de leur mère, si elle épousait Balzac dans de pareilles circonstances. Quel sort l'attendait en France ? Une inquiétante perspective de troubles, de dettes, de visages malveillants. La comtesse fut retournée, influencée par les craintes de ses enfants. Dans sa patrie, à son foyer, elle vivait riche, aimée, considérée, et elle ne se souciait pas de changer de pareilles conditions d'existence.

Ces mauvaises chances d'avenir alarmèrent son caractère raisonnable et positif. Trop franche, trop intime avec Balzac pour lui dissimuler ce nouveau revirement dans ses intentions, elle lui déclara

qu'elle ne voulait pas de mariage avant que toutes ses dettes fussent payées.

Ces doutes exprimés relativement au bonheur, à l'avenir qu'il réservait à la femme aimée, affligèrent et mortifièrent Balzac.

Il écrivit une longue lettre à sa sœur pour lui exprimer le dommage moral que lui avait fait la malencontreuse lettre de sa mère.

Si, en ce moment, il se fût senti moins affaibli, il serait revenu précipitamment à Paris. D'ailleurs, les routes n'étaient pas sûres, la révolte de la Hongrie avait bouleversé l'Autriche ; la Galicie était infestée de pillards qui dévalisaient les villes en plein jour et rançonnaient effrontément les voyageurs.

Il ne fallait pas songer au retour, avant que le gouvernement autrichien eût assuré la sécurité des voies de communication.

L'impression causée par la lettre de madame de Balzac s'effaça vite ; et, à part l'explication qu'elle avait motivée, l'harmonie entre les hôtes de Vierzschovnia, demeurait toujours affectueuse.

Cependant, Balzac annonça son retour à sa famille, pour la fin de juillet ou le commencement d'août ; il espérait être guéri de toutes les complications de sa maladie de cœur.

V

Les mois de mars, d'avril, de mai 1849 furent pour l'écrivain des périodes de crises et de souffrances.

Les deux médecins auxquels il s'était confié le soignèrent très intelligemment; mais l'hypertrophie du cœur devenait aiguë, et se compliquait de péripéties inattendues.

Ah! l'horrible maladie pour un homme de l'activité de Balzac. Tout son organisme débilité répercutait cruellement la souffrance; la moindre expression de sentiment, une parole trop vive, un pas trop rapide lui causaient de trop douloureux étouffements. Enfin, il en était arrivé au point de ne pouvoir lever les bras pour se peigner, sans d'affreuses palpitations.

Deux fois, il eut des attaquesdestrangulation complète par impossibilité d'aspirer et d'expirer l'air.

A cet état valétudinaire s'ajoutèrent d'affreuses migraines, causées par les brusques variations de température de ce climat asiatique, auquel le romancier ne s'habitua jamais.

Cependant, les deux docteurs Knothe répondaient

de sa guérison, au bout de la durée de leur traitement.

Ce traitement consistait à rétablir chez le malade la circulation du sang veineux qui, oblitéré, épaissi, avait besoin d'être purifié.

Au cours du traitement, le romancier subit un assaut terrible ; on lui prescrivait, entre autres remèdes, de prendre deux fois par jour du citron pur ; il paraissait s'y être habitué. Une fois, il fut saisi d'un malaise subit très intense, qui le jeta comme foudroyé sur son canapé. Alors se déclarèrent des vomissements qui firent croire à la dernière heure du malade.

On le coucha ; il eut vingt-cinq heures douloureuses comme des heures d'agonie ; il lui semblait que sa tête pesait un poids énorme ; le moindre mouvement dans cet état lui causait des souffrances vertigineuses. La sensibilité du malade était démesurément agrandie par la douleur ; à la suite de cette crise, il eut six jours de convalescence.

En se relevant de son lit de douleur, Balzac constata que les symptômes de sa maladie de cœur avaient disparu. A une question adressée au médecin sur son état, le docteur Knothe répondit :

— Mon cher client, la crise que vous venez de traverser est une émeute de la maladie contre votre tempérament ; les voies sont plus libres maintenant chez vous ; mais vous avez encore besoin d'un mois de traitement.

— Ah ! docteur, vous êtes un fameux médecin inédit, répondit Balzac.

Alors lui revint à la pensée le souvenir de Frédéric Soulié, l'auteur des *Mémoirès du Diable*, mort prématurément d'une maladie semblable.

— Quel malheur, mon cher Knothe, que ce pauvre Soulié ne vous ait pas connu !

Pendant quelques semaines, l'écrivain ressentit dans son état une amélioration passagère, mais très réelle ; les étouffements avaient cessé ; les douleurs de l'estomac avaient disparu.

Une nouvelle fâcheuse lui vint de Paris.

Hostein voulait faire subir au *Faiseur* d'étranges transformations ; il méditait de changer cette comédie de caractère en un gros mélodrame.

Balzac dut écrire qu'il s'opposait à la représentation de son ouvrage sur la scène du Théâtre-Historique. Ce nouveau contretemps lui fut pénible, il lui enlevait la perspective d'un gain sur lequel il comptait déjà,

Entre la comtesse et lui, il n'était plus question de l'union projetée. Cet atermoiement indéfini du rêve le plus chèrement caressé de sa vie lui arrachait des regrets qu'il épanchait ainsi dans une correspondance avec les siens.

« Hélas ! écrivait-il à sa sœur à ce sujet, je n'ai pas de bonnes nouvelles à t'envoyer d'ici... Quant à l'affection, à la tendresse de tous, au désir de sarcler les mauvaises herbes qui encombrent ma route

dans la vie, mère et enfants sont sublimes. Mais l'affaire principale est encore soumise à des embarras, à des retards qui me font douter que Dieu veuille que ton frère soit heureux, au moins dans ce sens-là. »

Pendant les mois de juin et de juillet 1849, Balzac continua de suivre le régime prescrit par le docteur Knothe.

Disons que ce régime consistait dans l'absorption d'une mixture particulière, savamment préparée, à la dose de quatre fois dans la journée, les jours pairs, et d'une autre poudre, prise deux fois la journée, dans les jours impairs.

Se croyant en état d'entreprendre le voyage de retour, le romancier annonça à sa mère son départ définitif de Vierzschovnia pour la fin d'août; il l'avertit même d'un changement possible dans son itinéraire.

Comme, vers cette époque, ses amis pouvaient avoir affaire à Moscou, il les accompagnerait dans cette dernière ville, et il reviendrait alors par Saint-Pétersbourg et Riga, de manière à éviter la Galicie, trop voisine du théâtre de la guerre en Hongrie, et occupée par les troupes russes, venues au secours de l'Autriche.

Il calculait que ce détour exigeait au moins vingt jours; enfin, avec un arrêt à Berlin, il ne serait pas à Paris avant octobre 1849.

Les circonstances dérangèrent encore une fois ce projet de retour.

Malgré un traitement rigoureux, des soins dévoués, la santé de Balzac ne se remettait pas; elle demeurait précaire, exposée à toutes les chances de rechute. Il avait encore la respiration crépitante et les bronches engorgées.

Par suite de la maladie et du mode de traitement, ses yeux étaient devenus si faibles, qu'il ne pouvait plus lire le soir. Enfin, la moindre contrariété le jetait dans un état nerveux épouvantable.

Il se trouva donc trop faible pour partir au mois d'août 1849, comme il l'avait espéré.

Le docteur Knothe décida que le malade devait continuer encore le traitement prescrit pendant les mois de septembre et d'octobre. Mais, à cette époque, une complication survint.

Les steppes de l'Ukraine sont balayés par des vents qui apportent avec eux la fièvre des marais du Danube, fièvre terrible qui s'attaque de préférence aux étrangers.

Une fièvre céphalalgique se déclara ainsi chez Balzac; il éprouva des accès cruels, et, à chacun des accès, le médecin croyait que la fièvre deviendrait cérébrale; elle fut d'abord quotidienne, puis tierce, quarte ensuite; elle secoua le malade pendant trente-quatre jours, et il dut prendre de la quinine à haute dose pour expulser cette fièvre.

A la suite de cette complication, il devint maigre comme en 1819, à l'époque de sa première jeunesse.

Cette fièvre, même après sa guérison, eut un ré-

sultat déplorable : elle avait motivé l'interruption du traitement de l'affection chronique. Dans l'intervalle, le cœur, les poumons regagnèrent en mal le terrain que le régime antérieur leur avait fait perdre.

Balzac renonça encore à partir au mois d'octobre 1849, et se résigna à suivre un traitement de deux autres mois, pour être en état de supporter le voyage sans danger.

En décembre, il éprouva un mieux relatif ; les valvules du cœur paraissaient avoir retrouvé quelque élasticité.

Il profita de cette amélioration pour envoyer de ses nouvelles à sa vieille amie, madame Carraud. Depuis son arrivée à Vierzschovnia, il n'avait pu lui écrire. Les circonstances, pendant ces dernières années l'avaient un peu éloigné de madame Carraud ; absorbé par la famille Hanska, il ne trouvait plus le temps d'aller passer à Frapesle ces jours de loisir, où il était si cordialement attendu, accueilli.

Néanmoins, entre Balzac et celle-ci, l'amitié persistait toujours, sincère et dévouée.

Les années avaient assombri la vie de cette amie fidèle.

Des revers successifs de fortune l'avaient réduite à la gêne ; et, un jour, elle dut vendre le domaine de Frapesle.

Le romancier avait été sensible à la situation de madame Carraud. La lettre qu'il lui écrivait alors est pleine d'effusion attendrie. La destinée de l'excel-

lente femme ressemblait à la sienne : efforts et déceptions, voilà tout ce qu'ils avaient trouvé au bout de leur route.

Cette réflexion découragée, mais, hélas! trop vraie, tombe aussi de sa plume, au cours de cette même lettre :

« Comme la vie est autre vue du haut de cinquante ans ! et que souvent nous sommes loin de nos espérances ! Vous souvenez-vous de Frapesle, quand j'y endormais madame Desgrés ? J'ai endormi, je crois, bien du monde depuis. Mais que de choses, que d'illusions jetées en même temps par-dessus le bord ! Et croiriez-vous que, sauf l'affection qui va croissant, je ne sois pas plus avancé là où je suis ? Quelle rapidité pour l'éclosion du mal, et quels obstacles pour les choses du bonheur! Non! c'est à donner le dégoût de la vie. »

Toujours à la même époque, Balzac profita de l'amélioration de son état pour écrire aussi à son ami Laurent Jan.

Il lui annonça son retour à Paris à la date de février 1850 ; il lui apprenait que désormais il avait la ferme intention de travailler pour le théâtre. Dans ses longs jours de traitement, il avait roulé bien des idées, trouvé bien des sujets. Selon son expression, il se croyait en possession d'une petite Californie théâtrale, précieuse à exploiter, et il adressait à son ami un raisonnement, bien original, lorsqu'il s'agit de théâtre :

« En février 1850, trouverai-je un public hilare? C'est douteux. Néanmoins, je travaillerai. Pense qu'une scène écrite par jour fait trois cent soixante-cinq scènes par an, qui font dix pièces. En tombât-il cinq, trois n'eussent-elles que des demi-succès, resteraient encore deux succès qui feraient un joli résultat ! »

Ainsi bercé d'illusions littéraires, réconforté par une éphémère amélioration de sa santé ruinée, l'auteur de *la Comédie Humaine* atteignit les derniers jours de décembre 1849.

XVI

La température de l'Ukraine. — Rechute de Balzac. — Une conversation décisive. — Les irrésolutions de madame Hanska- Elle se décide à épouser l'auteur de *la Comédie Humaine.* — Joie de Balzac. — Le 14 mars 1850. — Deux lettres touchantes. — Départ de Vierzschovnia. — Un séjour à Dresde. Un passage d'Arsène Houssaye. — Retour à Paris. — Mort de Balzac.

I

Le froid sévit encore cruellement en Russie, pendant l'hiver de 1849-1850.

Dans l'Ukraine, le thermomètre descendit à trente degrés, ce qui équivalait à soixante degrés avec les terribles vents glacés, soufflant à travers les steppes.

Cette rigueur de température fut encore fatale à Balzac : il gagna un effroyable rhume qui le cloua dix jours au lit.

Il éprouvait des crises d'expectoration, pendant lesquelles il pensait cracher ses poumons ; il était inondé de sueurs, comme s'il eût été atteint de la suette.

Cependant il se remit et se jugea même en état de suivre madame Hanska et ses enfants, qui se rendirent à Kiew, pendant le mois de janvier, pour assister à la foire des contrats.

Il comptait partir irrévocablement en février ; il avait besoin de faire viser ses passeports à Kiew.

Le séjour de la ville lui fut encore funeste.

Le lendemain de son arrivée, pendant qu'il faisait ses visites aux autorités, il s'éleva un terrible coup de vent — vent de chasse-neige — venu des côtes de la mer Noire.

Le romancier fut suffoqué par le froid et atteint d'un nouveau rhume qui l'obligea de garder la chambre vingt jours sans sortir.

Ces variations de température désordonnées précipitaient la fin du malade.

A la suite de ce nouvel assaut, Balzac revint à Vierzschovnia, très affaibli, très découragé.

Il avertit sa famille que son retour se trouvait encore ajourné.

Le temps se montrait défavorable ; il fallait attendre la fin du dégel des neiges, qui rendaient alors les routes impraticables.

Au milieu des souffrances physiques, une pensée pénible ne cessait de hanter le romamcier : la pers-

pective de revenir seul à Paris, sans la femme aimée, devenue épouse.

Il subissait silencieusement les circonstances qui ajournaient son mariage ; et ces atermoiements le plongeaient dans une mélancolie plus cuisante que les atteintes de la maladie.

« Voilà trois ans, écrivait-il à madame Carraud, que j'arrange un nid qui a coûté ici une fortune, hélas ! et il manque les oiseaux. Quand viendront-ils? Les années courent, nous vieillissons, et tout se flétrira, même les étoffes et les meubles du nid. »

Maintenant, il gardait pour lui seul cette amertume intime ; il ne parlait même plus à son amie de leur projet d'union.

Faisant allusion à ce point douloureux, il écrivait aussi à sa sœur :

« Peut-on offrir à une femme une vie délabrée comme la mienne ? »

Les longs mois passés au foyer de cette famille, dont il était l'hôte, la lui avaient rendue encore plus chère, et faisaient plus cruelle à son cœur l'idée d'une séparation.

Disons aussi qu'à mesure que les souffrances de leur ami s'étaient agravées, madame Hanska et sa fille étaient devenues pour lui d'admirables garde-malades.

Elles s'efforçaient de lui voiler les tristesses de la maladie.

Pendant tout le temps de son séjour à Kiew, Bal-

zac avait été obligé de garder la chambre ; la comtesse lui tint fidèlement compagnie.

A leur retour à Vierzschovnia, Balzac prévint ses amis qu'il comptait partir prochainement pour Paris, quel que fût son état.

II

Un soir du mois de février 1850, Balzac était dans sa chambre.

Il suivait de nouveau le traitement prescrit par le docteur Knothe, traitement tant de fois interrompu par cette succession de rhumes et de crises qui accablaient le malade.

Madame Hanska lui tenait compagnie, pendant ces heures de la soirée.

Une légère amélioration s'était manifestée, de nouveau, dans l'état de Balzac.

Il comptait toujours partir dans le courant de mars. Les routes étaient devenues meilleures.

Mais toujours la pensée de revenir seul — sans avoir encore réalisé le souhait le plus ardent de sa vie — le plongeait dans une tristesse secrète.

Et, ce soir-là, cette pensée, plus obsédante que jamais, lui mordait le cœur.

Le silence régnait dans la pièce.

A la fin, madame Hanska regarda son ami et lui demanda s'il souffrait.

Cette question parut à celui-ci comme un appel aux confidences. Alors il révéla à la femme aimée son état d'esprit, sa mélancolie de la quitter, après ces longs mois de vie intime, son regret de partir, seul, sans être encore son époux.

Quand pourrait-il revenir à Vierzschovnia? Sa santé lui permettrait-elle seulement de faire encore une fois ce long voyage ?

Toutes ces perspectives lui apportaient au cœur une accablante tristesse qu'il ne pouvait plus dissimuler à son amie.

Ne lui demandait-elle pas s'il souffrait ? Hélas ! oui, il souffrait bien.

Et il continua ainsi de mettre son âme à nu, sans reproches, sans récriminations, résigné aux circonstances.

Pendant cet entretien, madame Hanska écoutait songeuse, silencieuse, frappée des paroles de son ami. Elle semblait livrée à un revirement d'esprit. Pendant ces derniers temps, elle avait été attendrie, émue, par le spectacle des cinq maladies successives qui avaient torturé le romancier, et elle avait vu qu'au milieu de souffrances aiguës, l'affection de celui-ci pour elle demeurait inaltérable ; — une affection qui durait depuis dix-sept ans ! — Et maintenant cet ami si dévoué, si constant, était là, devant elle, amaigri, ruiné de santé, lui

disant doucement ses regrets de la quitter, ses tristesses de partir, sans être encore son époux.

A mesure que l'entretien se continuait, madame Hanska s'apitoyait ; elle écoutait davantage son cœur et moins sa raison. Et son cœur lui conseillait d'exaucer enfin les vœux de cet homme qui lui avait sacrifié une part si considérable de sa vie. Oui, le devoir pour elle était de devenir sa femme, de ne pas le livrer aux amertumes de l'absence.

Cependant, ce soir-là encore, la comtesse ne laissa rien transpirer du combat qui se livrait dans son esprit ; et elle quitta son ami avec les paroles affectueuses habituelles.

Pendant quelques jours, cette lutte de sentiments, d'idées, de résolutions, se continua chez elle ; enfin, un élan de cœur l'emporta sur sa raison positive; elle décida qu'elle épouserait son ami et le suivrait à Paris.

Le départ prochain de Balzac était maintenant le sujet habituel de conversations des hôtes de Vierzschovnia. Ce dernier faisait voir combien il était toujours attristé de la perspective de s'en aller seul.

Alors madame Hanska le prit à part pour lui annoncer sa résolution définitive.

— Mon ami, dit-elle, je ne vous laisserai pas partir seul : vous emmènerez votre femme.

Ah ! la bienheureuse parole ! Parole si longtemps espérée, si longtemps attendue ! De quelle joie ineffable elle remplit le cœur de Balzac.

Il considéra ce consentement d'union presque comme une faveur inespérée. Tant de fois les atermoiements de son amie avaient découragé son attente. Ce jour-là, il connut le bonheur. Mais les formalités du mariage ajournaient encore son départ.

Madame Hanska abandonnait à ses enfants toute sa fortune, sous condition d'une rente servie par ceux-ci. C'était le seul moyen d'épouser son ami, malgré la défense du czar. L'écrivain approuva cette donation ; il ne tenait qu'à la femme aimée; peu lui importait sa fortune.

Les intéressés se rendirent à Berditchef pour accomplir toutes les formalités d'affaires.

Enfin, le 14 mars 1850, dans l'église Sainte-Barbe de Berditchef, un prêtre délégué par l'évêque de Jitomir — une des illustrations du clergé catholique polonais — l'abbé Czarouski, bénissait le mariage de Balzac et de la comtesse Hanska.

Les témoins étaient Georges Mniszech, le comte Gustave Olizar et le curé de la paroisse de Berditchef.

La cérémonie s'accomplit le matin.

Les nouveaux mariés et leurs enfants quittèrent aussitôt Berditchef pour regagner Vierzschovnia, où ils arrivèrent à dix heures du soir, après avoir voyagé toute la journée.

Le trajet avait beaucoup fatigué Balzac; il se retira dans sa chambre. Madame Hanska — sa femme maintenant — très lasse aussi, rentra seule dans son appartement.

N'importe, ce mariage contracté dans une petite ville de l'Ukraine, l'union de ces deux automnes — fut le dernier beau jour de l'auteur de *la Comédie Humaine*.

III

Le lendemain, 15 mars 1850 — aux premières heures de la matinée — Balzac écrivit deux lettres, l'une à sa mère, l'autre à sa sœur, pour leur annoncer, en termes émus, la célébration de son mariage.

Dans ces lettres, le cœur de l'écrivain déborde de joie satisfaite, d'amour-propre contenté. On sent que ce mariage n'est pas seulement pour lui la consécration du sentiment profond qui avait absorbé sa vie; c'est aussi un triomphe de sa volonté sur tous les obstacles qui le séparaient de cette femme.

« Il y a donc depuis vingt-quatre heures, dit-il à sa sœur, une madame Ève de Balzac, née comtesse Rzevuska, ou une madame Honoré de Balzac, ou une madame Balzac aînée. Que t'en dirai-je encore? Elle peut être enviée; mais, à l'exception de sa fille, il n'y a pas, dans ce pays, de femme qui lui soit comparable; c'est bien le diamant de la Pologne et le joyau de cette vieille et illustre famille Rzevuski; on peut dans tous les pays être fier d'elle, et j'es-

père que, d'ici à peu, tu la verras; car, avant le mois de mai, je te présenterai ta belle-sœur. »

Au cours de ces lettres, Balzac prévient sa famille que son mariage assure maintenant son retour, dont il assigne la date pour le milieu d'avril 1850. Mais, auparavant, il doit faire un nouveau voyage à Kiew, pour régulariser son passe-port, en y inscrivant le nom de sa femme.

Dans cette circonstance, le romancier n'eut garde d'oublier madame Carraud.

A elle, aussi, il lui écrivit le 17 mars 1850, une lettre débordante de joie pour lui apprendre l'événement heureux.

« Nous sommes de si vieux amis, lui dit-il, que vous ne pouvez apprendre que de moi le dénouement heureux de ce grand et beau drame de cœur qui dure depuis seize ans. Donc, il y a trois jours, j'ai épousé la seule femme que j'aie aimée, que j'aime plus que jamais et que j'aimerai jusqu'à la mort. Cette union est, je crois, la récompense que Dieu me tenait en réserve pour tant d'adversités, d'années de travail, de difficultés subies et surmontées ! Je n'ai eu ni jeunesse heureuse, ni printemps fleuri ; j'aurai le plus brillant été, le plus doux des automnes. Peut-être, à ce point de vue, mon mariage vous apparaîtra-t-il comme une consolation personnelle, en vous démontrant qu'à de longues souffrances, la Providence a des trésors qu'elle finit par dispenser. »

Mais le bonheur présent ne fait pas oublier à Balzac que l'adversité pèse sur son amie. Avec des termes affectueux, en son nom et au nom de sa femme, il l'invite à venir souvent les voir à Paris, à descendre chez eux. Elle aura sa chambre dans l'hôtel de la rue Fortunée. Il a le droit de compter sur ce témoignage d'amitié de sa part.

« Donc, dès que vous voudrez venir à Paris, vous y viendrez sans même nous prévenir. Vous viendrez rue Fortunée, comme chez vous absolument, comme j'allais à Frapesle. C'est mon droit. Je vous rappelle ce que vous avez dit un jour de moi, à Angoulême, lorsque, brisé d'avoir fait *Louis Lambert*, malade, vous savez comment, je craignais la folie, je parlais de l'abandon où l'on laisse ces malheureux : « Si vous deveniez fou, je vous garderais. » Jamais ce mot, votre regard ni votre expression n'ont été oubliés. Tout cela est encore en moi, comme au mois de juillet 1832.

« C'est en vertu de ce mot-là que je vous réclame aujourd'hui ; car je suis presque fou de bonheur !... Ah ! je n'oublie pas vos maternités, votre sympathie divine pour les souffrants. Aussi, en pensant à tout ce que vous valez, à la façon dont vous vous colletez avec l'adversité, moi qui me suis tant mesuré avec ce rude adversaire, je vous dirai que j'ai honte de mon bonheur en vous sachant malheureuse ; mais nous sommes tous deux plus hauts que ces petitesses du cœur. Nous pouvons nous dire que le

bonheur et le malhenr sont des façons d'être où de grands cœurs se sentent vivre fortement ; qu'il faut autant de vigueur philosophique dans l'une que dans l'autre position, et que le malheur qui a de vrais amis est peut-être plus supportable que le bonheur envié. »

Ne sont-elles pas attendrissantes, ces belles et sincères effusions d'une amitié de trente ans !

La fatigue d'un nouveau voyage à Kiew détermina une nouvelle rechute chez Balzac. L'amélioration qui s'était manifestée dans son état disparut ; les étouffements du cœur recommencèrent, violents jusqu'à la syncope.

Son départ pour la France se trouva une fois encore retardé.

Le docteur Knothe jugea que le malade devait suivre son traitement habituel, au moins pendant quinze jours, pour être en état de se mettre en route.

A cette complication se joignait une ophthalmie. gagnée également à Kiew, qui empêchait l'auteur de *la Comédie Humaine* de lire et d'écrire.

Néanmoins, il fit avertir sa mère qu'il espérait partir de Vierzschovnia vers le 15 août.

Un autre mécompte se produisit à cette date.

La rougeole sévissait avec violence dans la contrée, la jeune comtesse Mniszech fut atteinte.

Sa mère désira encore rester quelques jours pour la soigner.

« Dieu veuille que ma femme et moi n'ayons pas la rougeole, écrivait alors Balzac à sa famille ; ce serait une bien autre cause de retard ! Cette maladie est ici aussi mauvaise qu'à Paris. »

Déjà les bagages des deux voyageurs étaient partis en avant, les attendant à la frontière russe pour les formalités de douane. »

Enfin, la comtesse entra en convalescence. Balzac, après plusieurs jours de traitement énergique, ressentit quelque amélioration. Son médecin le jugea en état de se mettre en route.

Le romancier et sa femme purent quitter Vierzschovnia vers le 25 avril 1850. Pour cette dernière, le moment de la séparation avec sa fille fut plein de larmes et de regrets. Ne laissait-elle pas une partie de son cœur et de sa vie dans ce coin de l'Ukraine ? Balzac se montra aussi très ému ; depuis longtemps, son cœur regardait comme ses propres enfants ces deux jeunes gens qui l'embrassaient affectueusement à son départ.

Ceux-ci promirent leur visite à l'hôtel de la rue Fortunée, dans le couraut de l'été, et cette promesse tempéra un peu l'amertume des adieux.

De Berditchef à la frontière, le trajet pour Balzac et sa femme fut long et fatigant. Le dégel avait défoncé les routes ; plusieurs fois, leur voiture enfonça dans d'abominables ornières. Alors le cocher hélait des paysans qui avaient toutes les peines du monde à dégager le véhicule.

Les deux voyageurs arrivèrent le 10 mai à Dresde harassés, malades, obligés de faire halte dans la capitale de la Saxe pour goûter un repos de quelques jours. De Dresde, Balzac écrivit à sa mère, à sa sœur, au docteur Véron, alors directeur du *Constitutionnel*.

Il avait appris que Hostein préparait, sans son consentement, une reprise, au Théâtre-Historisque, du drame de *Vautrin*.

Pour divers motifs, cette reprise contrariait le romancier ; il la jugeait inopportune, à cette époque et sur cette scène du boulevard du Temple.

Il pria donc sa famille de s'opposer à la représentation de son ouvrage, même par la menace d'un procès en police correctionnelle.

Au cours de ces deux lettres, envoyées de Dresde, une question d'étiquette préoccupe l'écrivain ; il désire que sa mère ne soit pas présente dans l'hôtel de la rue Fortunée, lorsqu'il arrivera à Paris avec sa femme.

« Je te conjure, dit-il à sa mère, d'aller soit à Suresnes, soit chez Laure : car il ne serait ni digne ni convenable que tu reçusses ta belle-fille chez elle. Elle te doit du respect, et doit la première t'aller trouver chez toi. »

Balzac resta une quinzaine à Dresde, se reposant, visitant les parents et amis de sa femme, qui se montrèrent très gracieux et très empressés pour lui. Il courut aussi les magasins d'objets d'art de la

ville; il fit acquisition, à un prix élevé, d'une superbe toilette.

De son côté, sa femme acheta un collier splendide, « collier à rendre folle une sainte ». Des tableaux magnifiques, des objets d'orfèvrerie du moyen âge, remarqués, rencontrés chez les marchands de la ville, allumèrent aussi les convoitises du romancier. Dans l'intérêt de sa bourse, il eut la force de résister à ces séduisantes tentations.

Il arriva à Paris à la fin de mai 1850.

IV

Les amis de Balzac ne l'avaient pas vu depuis près de deux ans; ils furent péniblement frappés des ravages dont la maladie avait marqué sa personne.

Il n'était plus que l'ombre de lui-même.

Le romancier avait considérablement maigri; son visage était empreint d'une pâleur tombale. Sa démarche, ses allures trahissaient une pénible lassitude; les yeux seuls gardaient encore leur vivacité. Ce long voyage de retour avait brisé Balzac.

L'amélioration passagère obtenue par le traitement du docteur Knothe, avait disparu; les suffocations, les étouffements torturaient de nouveau le malade avec une douloureuse violence.

Son médecin dut lui administrer à forte dose la digitale et tous les remèdes stupéfiants usités en pareil cas.

Des complications agravèrent encore son état : la bronchite et l'engorgement du foie — gagnées en Russie — reparurent.

Balzac avait l'intention, après quelques jours passés à Paris, et consacrés au débrouillement de ses affaires, d'aller prendre les eaux des Pyrénées avec sa femme; puis de se rendre à Biarritz pour respirer l'air de la mer.

Cette nouvelle rechute suspendit le projet.

Avant de traiter la maladie de cœur, le médecin du romancier dut s'occuper de la bronchite, de l'engorgement du foie dont souffrait son client.

Des soins assidus qui se prolongèrent jusqu'à la fin de juin 1850, triomphèrent de ces fâcheuses complications.

Alors seulement la maladie de cœur, qui persistait avec tous ces symptômes, devint l'objet d'un nouveau traitement.

Mais à quel état avaient réduit Balzac ces rechutes successives, ces longs traitements d'affections secondaires, se greffant sur un mal désormais chronique !

De nouveau, il ne pouvait plus ni lire ni écrire. Ses jambes, devenues faibles, lourdes, lui permettaient à peine de se traîner.

La marche lui fut interdite.

A la date du 20 juin, il envoyait ces lignes à Théophile Gautier :

« Je dois toujours rester à l'état de momie, privé de la parole et du mouvement, — état qui doit durer au moins deux mois. »

L'ascension de quelques marches causait au malade une véritable terreur.

Un jour, s'étant rendu au Théâtre-Français, il fit prier Arsène Houssaye — alors directeur de la maison de Molière — de descendre dans sa calèche.

Balzac voulait parler, à l'auteur du *41e Fauteuil*, de *Mercadet*, et d'une reprise des *Ressources de Quinola*, ouvrage pour lequel le public de l'Odéon s'était montré jadis injuste, prétendait-il.

— Effrayé de la pâleur tombale de Balzac, dit à ce propos Arsène Houssaye, je promis tout ce qu'on me demanda.

Juillet se passa, sans amener d'amélioration chez le malade.

Dans les premiers jours d'août, les crises devinrent plus fréquentes, plus aiguës ; les remèdes n'avaient plus d'action sur ce corps usé, voué à l'agonie prochaine.

Alors les parents, les intimes du romancier le virent irrévocablement perdu.

Lui n'avait pas conscience de son état ; madame de Balzac avait l'art de le tromper et d'entretenir ses espérances. Et puis est-ce qu'il pouvait mourir, avant d'avoir achevé la grande œuvre de

sa vie : le complément de *la Comédie Humaine?*

La prévision, l'anxiété de sa fin prochaine était donc loin de son esprit.

Un jour, cependant, il voulut interroger son médecin et lui arracher la vérité sur son état réel.

Voici, d'après Arsène Houssaye, — qui voyait alors souvent l'illustre malade, — les péripéties de ce suprême entretien entre Balzac et l'homme de science.

Nous citons textuellement : tout commentaire affaiblirait l'émotion de ce passage. Il y a là une scène pathétique comme le dénouement d'un drame émouvant.

« — Docteur, [1] demanda le romancier, je veux de vous toute la vérité, Vous êtes un prince de la science. Vous m'estimez assez pour ne pas me cacher la vérité. Écoutez : je vois que je suis plus malade que je ne le croyais; je sens que je perds pied. J'ai beau surexciter ma faim par l'imagination, tout me fait horreur. Combien de temps croyez-vous que je puisse vivre encore ?

» Le docteur ne répondait pas.

» — Voyons, docteur, me prenez-vous pour un enfant? Je vous dis encore une fois que je ne puis mourir comme le premier venu. Un homme comme moi doit un testament au public.

» Ce mot de testament fit ouvrir la bouche au

1. *Le Figaro*, du 20 août 1883.

médecin. Si Balzac devait un testament au public, il en devait peut-être un à sa famille et à sa femme.

» — Mon cher malade, combien vous faut-il de temps pour ce qui vous reste à faire?

» — Six mois, répondit Balzac, de l'air d'un homme qui a bien compté.

» Et il regardait fixement son médecin.

» — Six mois! six mois! répondit le docteur en hochant la tête.

» — Ah! s'écria douloureusement Balzac. Je vois bien que vous ne m'accordez pas six mois... vous me donnerez bien six semaines au moins ?... Six semaines avec la fièvre, c'est encore l'éternité. Les heures sont des jours. . Et puis les nuits ne sont pas perdues.

» Le médecin hocha la tête comme la première fois.

» Balzac se souleva, presque indigné.

» Croyait-il donc que le médecin fût maître d'allonger ou de raccourcir son existence comme une autre *Peau de Chagrin*.

» Le docteur avait pris trop au sérieux la sommation de son malade ; il s'était décidé à dire la vérité.

» Balzac, anxieux, surélevait sa force morale pour être digne de la vérité.

» — Quoi! docteur, je suis un homme mort? Dieu merci, je me sens encore des forces pour combattre. Mais je me sens aussi du courage pour me soumettre; je suis prêt au sacrifice. Si votre science

ne vous trompe pas, ne me trompez pas moi-même. Que puis-je espérer encore? Vous me donnerez bien six jours?... Six jours! répéta Balzac. Eh bien, j'indiquerai par de grands traits ce qui me restait à faire pour parachever; mes amis mettront les points sur les *i*. J'aurai le temps de jeter un regard rapide sur mes cinquante volumes. Je déchirerai les pages mauvaises; j'accentuerai les meilleures. La volonté humaine fait des miracles : je puis donner une vie immortelle au monde que j'ai créé. Je me reposerai le septième.

» Ici, un douloureux regard et un soupir plus douloureux encore.

» Depuis que Balzac posait ses terribles points d'interrogation, il avait vieilli de dix ans. Il ne trouvait plus sa voix pour interroger encore le médecin, qui ne trouvait plus sa voix pour répondre.

» — Mon cher malade, dit enfin le docteur en essayant un sourire, — un sourire de médecin, — qui peut répondre d'une heure ici-bas? Tel qui se porte bien, mourra avant vous. Mais vous m'avez demandé la vérité; vous avez parlé de testament à votre public...

» — Eh bien?

» — Eh bien, ce testament au public, il faut le faire aujourd'hui. D'ailleurs, vous avez peut-être un autre testament à faire : il ne faut pas attendre à demain.

» Balzac souleva sa tête :

» — Je n'ai donc que six heures ? s'écria-t-il avec épouvante. »

Il retomba sur l'oreiller.

Ce dernier mot du médecin, c'était le coup de la mort.

L'agonie commença aussitôt pour l'auteur de *la Comédie Humaine.*

Le lendemain, 20 août 1850, il mourut.

Il avait voulu la vérité ; la vérité — imprudemment dite par l'homme de science — l'avait tué avant l'heure.

FIN

TABLE

—

FIN DE LA TABLE

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 23336-7.



